

Récits authentiques

Collection « LE PHARE »

Ont déjà été publiés chez le même éditeur :

dans la collection « Le Phare-Junior »

N° 1. L’EPAVE, par Robert Farelly (Epuisé en broché).

N° 2 LE PILOTE DU CIEL, par Ralph Connor.

N° 3. L’ETRANGE ODYSSEE DE DEUX ORPHELINS,

par Samuel Hardy.

N° 4. LE PRISONNIER DU FORT, par Lucie Rauzier-Fontayne.

N° 5. LES CAVALIERS DE LA NUIT, par Jacqueline Dumesml.

N° 6. LE COFFRET DE CEDRE, par Robert Farelly.

N° 7. LA CAPTIVE DE NOËL, par Dominique Floutier.

N° 8. LA FILLE DU ROI DE LA MER, par Jacqueline DumesniL

N° 9. LES TUEURS DE LA FORET VIERGE,

par Madame Boris Decorvet-Blocher.

N° 10. LES BATISSEURS DE L’IMPOSSIBLE,

par Lucie Rauzier-Fontayne.

N° 11. MA EN AFRIQpE, par W.P. Livingstone.

N° 12. PREDICATEUR DE LA NUIT, par Louise A. Vernon.

N° 13. DANS LA RUE, par MargueriteJacobeus.

N° 14. DOUCHKA, par Marguerite Ilieff.

N° 15. C’ETAIT LE BON TRAIN, par Andrée Dufour.

dans la collection « Le Phare »

N° 1. LA GRANDE SOIF, par Benjamin Vallotton.

N° 2. LA BRECHE DANS LE MUR, par Robert Farelly.

N° 3. CHEMIN SOLITAIRE, par Robert Farelly.

N° 4. PROMISE DU ROY, par Robert Farelly.

N° 5. LES AUTRES S’EN FICHENT,

par Madame Hélène Haluschka-Grillet.

N° 6. CONTES ANABAPTISTES, par Jean-Baptiste Muller.

N° 7. LE BOUT DU CHEMIN, par Robert Farelly.

N° 8. APRES LA NUIT, par Andrée Dufour.

N° 9. QUESTION 7, par Robert A. Lee et Hans G. Noack.

N° 10. ON NE M’A PASJETE LA PIERRE, par Andrée Dufour.

N°ll. GOSSES A LA DERIVE,

par David Wilkerson et Phyllis Murphy.

N° 12. PASSEPORT POUR L’ESPOIR, par Andrée Dufour.

N° 13. OH ! CETTE GABY..., par Berta Schmidt-Eller.

N° 14. GEORGE WILLIAMS, par H. Williams et E. Patte.

N° 15. ILS N’ONT PAS RESISTE, par Anni Dyck.

Ces ouvrages sont diffusés :

Dans le Grand-Duché de Luxembourg :

par la Librairie «Le Bon Livre », 6, Avenue de la Liberté,

Luxembourg.

ANNI DYCK

**ILS N’ONT PAS RESISTE**

**ou**

**LE TRIOMPHE**

**DE LA FOI**

30 récits authentiques en relation

avec la mise en pratique du

Sermon sur la Montagne

Traduit de l’allemand par Pierre PELSY

et EmileJEQlJIER

En annexe, deux récits-témoignages

par des pasteurs africains du Zaïre



COLLECTION «LE PHARE »

EDITIONS «LE PHARE >

(Association sans but lucratiD

5531 - FLAVION-FLORENNES (Belgique)

1977

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

TRADUITS EN LANGUE FRANÇAISE

LA VIE DE JESUS (Cahier biblique Agape). Ecrit en colla­

boration avec Hilda Carper et Dora Lichti. Publié en

français en 1958.

LES ENSEIGNEMENTS DEJESUS (Cahier biblique Agape).

Publié en français en 1960.

AMBASSADEURS POUR CHRIST (Cahier biblique Agape).

Publié en français en 1963.

REMERCIEMENTS

L’A.S.B.L. «Les Editions Le Phare» remercie Messieurs

Pierre PELSY, Proviseur du Lycée technique «Jules Haag » à

Besançon (France) et EmileJEQJJIER, pasteur, La Chaux-de-

Fonds (Suisse), qui ont assuré gratuitement la traduction de

cet ouvrage de l’allemand en français.

Monsieur PELSY s’est chargé de la traduction de la première

moitié du livre et Monsieur JEQJJIER, de la seconde. Une

révision générale de la traduction a été faite par Monsieur

JEQpIER et le Comité littéraire des Editions «Le Phare».

L’édition originale a été publiée en Suisse, en 1965, par les

Editions Agape, sous le titre «HÔHER ALS ALLE VER-

NUNFT».

Avertissement de l’édition allemande

*Ce livre est né du besoin profond de fournir une contri­*

*bution au problème qui suscite aujourd’ hui une discussion*

*passionnée. Nous chrétiens, pouvons-nous encore partici­*

*per avec bonne conscience à la course aux armements ?*

*Successeurs du Christ, avons -nous le droit de nous défen­*

*dre pour subsister ? Où commence et où finit l’amour*

*non-violent qui est au centre de l’Evangile ? Comment*

*cet amour se traduit-il dans la vie journalière d’un disci­*

*ple de Jésus-Christ ? Les réponses de ce livre peuvent nous*

*inquiéter. Il aura atteint son but s’il nous amène, d’une*

*façon toute nouvelle, à écouter Jésus-Christ, au nom du­*

*quel les héros de ce livre ont pris leurs décisions.*

*Ces histoires ont été rassemblées à partir de sources an­*

*ciennes et modernes, toutes citées en annexe. L’éditeur*

*remercie particulièrement la femme du pasteur Franken-*

*Liefrinck qui a pris une part active à la naissance de ce li­*

*vre ; elle a fait un choix dans la collection de feu le*

*pasteur R.C. de Lange, l’a retravaillée et traduite. Mada­*

*me Julia Hildebrandt a joué un rôle important en relisant*

*et corrigeant mon manuscrit. Nous remercions aussi les*

*éditeurs qui nous ont si aimablement accordé le droit de*

*reproduction. Nous recommandons leurs livres d’où sont*

*tirés ces récits.*

*Anni DYCK*

5

Voix de l’Ancien Testament

Non, la main de l’Eternel n’est pas trop courte pour

sauver,

Ni son oreille trop dure pour entendre.

Mais ce sont vos crimes qui mettent une séparation

Entre vous et votre Dieu ;

Ce sont vos péchés qui vous cachent sa face

Et l’empêchent de vous écouter.

Car vos mains sont souillées de sang.

Et vos doigts de crimes ;

Vos lèvres profèrent le mensonge,

Votre langue fait entendre l’iniquité...

Leurs pieds courent au mal,

Et ils ont hâte de répandre le sang innocent ;

Leurs pensées sont des pensées d’iniquité,

^e ravage et la ruine sont sur leur route.

Us ne connaissent pas le chemin de la paix,

Et il n’y a point de justice dans leurs voies ;

Ils prennent des sentiers détournés :

Quiconque y marche ne connaît point la paix.

C’est pourquoi l’arrêt de délivrance est loin de nous,

Et le salut ne nous atteint pas ;

Nous attendons la lumière, et voici les ténèbres,

La clarté, et nous marchons dans l’obscurité.

Nous tâtonnons comme des aveugles le long d’un mur,

Nous tâtonnons comme ceux qui n’ont point d’yeux.

Nous chancelons à midi comme de nuit,

Au milieu de l’abondance nous ressemblons à des

morts.

Esaïe 59, versets 1 à 3 et 7 à 10

6

Voix du Nouveau Testament

— Grâce à la miséricorde de notre Dieu le soleil levant

nous a visités d’en haut, pour éclairer ceux qui sont

assis dans les ténèbres et dans l’ombre de la mort, pour

diriger nos pas dans le chemin de la paix.

Zacharie dans Luc 1:78-79.

— Vous avez appris qu’il a été dit : «Tu aimeras ton

prochain et tu haïras ton ennemi ».

Mais moi, je vous dis : «Aimez vos ennemis, bénissez

ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui

vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et

qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre

Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur

les méchants et les bons, et il fait pleuvoir sur les justes

et les injustes.

Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récom­

pense méritez-vous ? Les publicains aussi n’agissent-ils

pas de même ?

Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est

parfait.

Jésus dans Matthieu 5:43-48

- Et la paix de Dieu, qui *surpasse toute intelligence*

gardera vos cœurs et vos pensées en J ésus-Christ.

Paul dans Philippiens 4:7

7

Méditation devant le Mur de Berlin

Notre petit car «Volkswagen » nous transporte rapidement r

à travers les rues de Berlin-Ouest vers le poste Charlie, lieu de

passage interzones pour étrangers.Je me suis jointe au grou­

pe de mes amis américains, qui ont souvent franchi ce poste

de contrôle. Depuis la construction du mur en 1961, c’est la

première fois que je pénètre dans Berlin-Est. Lorsque l’on est

Allemande et que l’on travaille à Bàle, tout près du point de

rencontre de trois pays, on visite souvent les voisins du nord

et de l’ouest : douaniers verts, gris-bleu, à bande rouge le

long du pantalon. On saisit le passeport dans le sac à main, on

descend la vitre de la voiture : « Bonjour mademoiselle, votre

passeport, s’il vous plaît. Merci bien, au revoir» «Bonjour,

quelque chose à déclarer ? Thé ? Café ? Chocolat ? Rien ? Au

revoir ! Bon voyage ! » «Bonjour ! Domiciliée en Suisse ?

Vous travaillez à Bàle ? Merci. Au revoir ! »

Mais ce soir, c’est une toute autre affaire ! Au lieu de quit­

ter la Suisse pour la France ou l’Allemagne, je veux passer la

frontière séparant l’Allemagne de l’Allemagne. Je me sens

toute émue. Bien sùr, je fais comme si de rien n’était : une

petite aventure excitante parce que je la vis pour la première

fois. Cependant elle est très importante, je ne m’en rendrai

compte que plus tard.

La barrière se lève, nous franchissons la frontière et

arrêtons. Déjà deux policiers sont près de la voiture. Pendant

que nous descendons, ils entreprennent le contrôle de la voi­

ture de fond en comble. Rien sous les sièges ? Rien dans le

coffre ? Rien sous le capot ? (Au retour ils emploieront même

le cric sur roues pour vérifier le dessous de la voiture.)

Nous nous rendons dans le bâtiment pour le contrôle des

passeports. Dès le seuil, nous sommes surpris par un silence

pesant. Ceux qui font la queue devant le guichet, papiers à la

main, ne parlent pas. Que dirait-on d’ailleurs ? Il est préféra­

ble d’expédier cette affaire rapidement pour pouvoir conti­

nuer la route. Aussi le silence n’est-il interrompu que par la

8 I



*le suis à nouveau assise à côte de mes amis.*

voix cassante d’un employé clamant un numéro.

C’est à mon tour. Lejeune contrôleur jette un coup d’œil

sur mon passeport ajoutant : «Ah ! aussi de la région du

Harz ? ». Il me délivre un petit numéro. Mon passeport dispa­

raît. Avec la désagréable impression de n’avoir plus rien dans

les mains que le misérable petit billet et, dans les oreilles la re­

marque : « Ah ! aussi du Harz », je m’assieds sur le banc et at­

tends. Que voulait-il dire ? Est-il originaire du Harz ? Faisait-

il allusion à mon ancien domicile ? Quelle méfiance dans ce

lieu !

Je suis à nouveau assise à côté de mes amis ! Mais ils ne me

sont plus aussi proches que tout à l’heure. Ils sont Améri­

cains. Je m’en rends compte subitement : Allemande, je vis

cet événement d’une tout autre manière.

Tout ce que j’ai pensé, lu et ressenti, ces dernières années,

depuis la construction du mur, me revient à l’esprit pendant

ces quelques minutes de mon premier passage de la frontière.

Je suis incapable de retenir par cœur les chiffres de mon

billet, malgré tous mes efforts pour me dominer. Chaque fois

qu’un numéro est appelé, je dois vérifier si ce n’est pas le

mien. Pour me distraire, j’observe derrière le bureau de con­

trôle, les quatre personnes qui s’occupent des passeports et

qui, froides et correctes, inspectent le contenu du sac à main.

Parmi elles, il y a une femme. Ai-je déjà vu une femme sem­

blable ? Son corps est lourd et courtaud. Vêtue de l’uniforme

des employées de la Zone Est, jambes écartées, elle est assise

sur sa chaise haute. Il me semble qu’elle pourrait être la cause

de l’atmosphère chargée de la pièce. Elle n’a rien de la

correction neutre de ses collègues masculins. Parce qu’elle est

femme. A ce moment-là, mon attention étant très soutenue,

je comprends tout à coup, qu’il est grave qu’une femme ait

autorité sur d’autres êtres humains à un poste qui ne lui con­

vient pas. Cette femme devient pour moi, le symbole de tou­

tes les femmes dont j’ai fait la connaissance par la lecture et

par le récit de prisonniers : elles ont trahi leur âme et leur di­

gnité particulière qui consiste à être les gardiennes de la vie.

Je ne la connais pas et j’ai conscience que je pourrais être in­

10

juste. Cependant, je la classe dans la catégorie à laquelle elle

appartient : il suffit de regarder attentivement.

Brusquement, je me mets à haïr cette femme, une haine et

un mépris qui ne s’adressent peut-être pas à elle seule. Mais

comme je ne peux plus voir en elle l’être vivant, mais seule­

ment le spécimen, je la hais à cause de son comportement

vulgaire, de sa suffisance complaisamment affichée. Cette

haine s’empare de moi à l’improviste et me rend —j’en suis

immédiatement consciente, — hésitante, non réaliste, irritée

et rebelle. Ainsi sont créées les conditions qui ont provoqué

tant d’effroyables incidents dans les relations interzones.

La rencontre devient désagréable, lorsque c’est elle, en ef­

fet, qui appelle mon numéro. Il existe tant de petites choses

inoffensives, avec lesquelles on peut, sans mot dire, irriter

son vis-à-vis : lenteur des mouvements, supercourtoisie dans

l’exécution minutieuse de ce qui est demandé.

Enfin je monte dans la voiture de mes amis qui m’attendent

depuis dix minutes ; ils ont passé le contrôle sans peine. Je

suis intérieurement bouleversée. Je sais que je ne dois pas

simplement oublier les événements de cette dernière demi-

heure, mais en discuter sérieusement avec eux.

Une fois de plus, je reconnais de quels sentiments je suis

capable et cela m’effraie. Une voix intérieure m’approuve :

ce sont tout simplement des sentiments humains : dégoût,

mépris, froide courtoisie, pour le moins, que doit éprouver

un Allemand de l’Ouest face aux représentants de la zone Est.

Mais je sais que pendant le contrôle des passeports, j’ai failli

en tant que chrétienne.

Disciple de Jésus, je ne dois pas me conformer aux critères

de la presse et de la radio, mais regarder mon Maître dans

tous les cas. Alors je le vois, passant la barrière à Capernaüm

et regardant un membre de son peuple, assis derrière la table

de contrôle, employé de l’oppresseur romain détesté. Quel

peut bien être le nom de la femme au poste de contrôle ? Il est

probable que ce jour-là personne ne l’ait traitée avec la gen­

tillesse due à une femme.

11

Voici le secret de Jésus : Il pouvait s’oublier lui-même.

Qu’Il soit fatigué et affamé ou assis à la table de riches amis,

prisonnier et raillé ou servi et honoré, Il s’oubliait toujours et

concentrait son affection sur l’homme qu’il rencontrait. Pen­

dant le passage de la frontière, la fonctionnaire aurait dû être

mon prochain, au nom de Jésus-Christ. La rencontrer dans

cet esprit eût été signe de paix.

Jamais Jésus-Christ n’a minimisé ou couvert l’injustice.

Il l’a ouvertement appelée par son nom : sans haine ni arro­

gance, comme nous le faisons si souvent, mais avec une sainte

gravité pour libérer celui qui en était prisonnier. De nouveau

je le vois debout devant ses juges, entouré de soldats grossiers

et vulgaires qui ne discernent rien de Sa majesté, Lui crachent

au visage et Le frappent. Jésus reste calme sans éprouver la

haine qui m’a saisie à la vue de cette femme, parce qu’il a

toujours haï le péché et non le pécheur. L’amour qu’il porte à

celui qui L’a frappé Lui donne l’à-propos de lui demander :

«Si j’ai mal parlé, montre-moi ce que j’ai dit de mal ; et si j’ai

bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

Je ne ressemble pas àJésus-Christ. Jamais et nulle parc, je

ne me tiens innocente et pure devant la méchanceté des hom­

mes qui me tiennent en leur pouvoir. Disciple dejésus, je suis

appelée à être semblable à Lui pour que puisse naître à un pe­

tit endroit la paix du monde, pour que quelque part au moins

la réaction en chaîne de la haine soit brisée. Dans Sa parole,

j’ai la ferme promesse qu’il peut accomplir en moi ce qui

m’est impossible. Il me donnera Son amour si je m’efforce

vraiment de Lui ressembler dans mes relations avec les au­

tres.

C’est l’apprentissage d’une vie entière. Et ce passage de la

frontière au poste Charlie fut une étape sur ce chemin.

12

Pour la gloire de Dieu

Un jour de l'année 26 de notre ère, une grosse galère s’ap­

prochait du port de Césarée. Le vent était favorable. Les voi­

les se tendaient dans la brise fraîche. Les rames des galériens

plongeaient dans l’eau à la cadence du marteau de bois et

accéléraient l’allure du lourd bateau.

Sur le pont se tenait Ponce Pilate, le nouveau gouverneur

de la Palestine. Avec attention, il regardait s’approcher les

côtes du pays qu’il allait administrer au nom de l’empereur

Tibère. Un pays singulier, habité par un peuple encore plus

singulier, comme on le lui avait défini. Ce peuple n’adorait

qu’un seul Dieu et le culte était sévère. Pour conquérir l’ami­

tié de ce peuple, il faudrait prendre garde de ne point l’of­

fenser dans ce domaine-là. Lui, Pilate, avait sa propre idée. I’

ferait rapidement comprendre aux Juifs qu’il ne serait pa

commode, qu’il leur imposerait sa volonté, que cela leu

convienne ou non. Il était encore jeune - à peine trente ans -

et avait conscience que cette nouvelle fonction pouvait être le

début d’une grande carrière. Oh ! l’empereur pourra être

content de lui, et puis... qui sait ?

La galère à peine amarrée dans le port de Césarée, les pre­

miers officiers se précipitèrent sur le pont pour souhaiter la

bienvenue au nouveau gouverneur et pour enregistrer ses dé­

sirs. Après un court conseil, il adressa son premier com­

mandement aux troupes qui devaient occuper la forteresse

Antonia à Jérusalem. «Trois mille fantassins se rendront à

Jérusalem en emportant les étendards au buste d’argent de

l’empereur. Ils occuperont, de nuit, la ville et planteront

l’effigie de l’empereur sur le point le plus élevé des rem­

parts ! » Les officiers échangèrent des regards soucieux.

Quelques-uns répliquèrent que les Juifs ne toléreraient pas

cette façon de faire. On ne devait pas se risquer à introduire

Seigneur, fais de moi un instrument de ta PAIX.

13

dans la ville des insignes militaires et à plus forte raison l’effi­

gie de l’empereur, qui devait être honoré comme un dieu.

Les gouverneurs précédents avaient constamment fait preuve

de tolérance à l’égard des Juifs. D’un geste autoritaire, Pilate

fit taire les hommes. «Je souhaite que mes ordres soient ap­

pliqués. Si le peuple ose attaquer la citadelle, nous mâterons

cette révolte. S’il se tient tranquille, il sera démontré une fois

pour toutes, qui est le maître du pays. Nous possédons la

puissance ! »

Le soir même, trois mille hommes marchaient vers Jéru­

salem et Ponce Pilate se berçait dans le sentiment de sa sécuri­

té. Les Juifs n’oseraient pas s’en prendre à sa supériorité !

Comme il connaissait donc peu ce peuple dont l’âme était

rendue ardente par le commandement divin : «Tu n’auras

pas d’autres dieux devant ma face. Tu ne te feras point

d’image taillée, ni de représentation quelconque des choses

qui sont en haut dans les ci eux, qui sont en bas sur la terre, et

qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te

prosterneras point devant elles et tu ne les serviras point ».\*

Les craintes des officiers se réalisèrent. Lorsqu’au troisiè­

me matin, les Juifs se réveillèrent et aperçurent l’effigie haïe

sur les remparts de la citadelle Antonia, toute la ville entra en

effervescence. Cela ne s’était jamais vu ! C’était un blasphè­

me défiant toute imagination. La citadelle, en effet, surplom­

bait le temple et tous les fidèles avaient l’effigie devant les

yeux. Il fallait réagir ! Des plans furent élaborés et rejetés,

car tous les points stratégiques de la ville étaient tenus par les

soldats romains armés jusqu’aux dents. Calmes ils attendi­

rent les événements : aucun doute : une révolte se terminerait

dans un bain de sang.

Alors le même jour, cinq mille Juifs se mirent en route

pour Césarée distante de quatre-vingt-dix kilomètres. Qui les

avait rassemblés ? Nul ne le sait ! Il est vrai qu’ils ne for­

maient pas une troupe bien ordonnée, marchant au pas

cadencé de soldats entraînés. Mais tous étaient animés par la

\* La Bible : Livre de l’Exode, 20:4-5.

14

brûlapte conviction que cet étendard ne pouvait demeurer

dans leur ville sainte. Il représentait l’offense la plus totale à

leur Dieu et le gouverneur le saurait.

Entre-temps, Pilate avait été informé de l’approche des

Juifs et s’était préparé en conséquence. Lorsque ceux-ci arri­

vèrent, après quelques jours, à Césarée, ils sollicitèrent une

entrevue. Ponce Pilate refusa de les recevoir. Il leur fit seule­

ment savoir qu’ils devaient s’en retourner à Jérusalem et s’y

tenir tranquilles. Et il pensait : «Ils le feront, bien sûr, ils le

feront. Que leur reste-t-il d’autre à faire ! ». De sa fenêtre, il

observait, en cachette ces cinq mille Juifs entourant son pa­

lais. Aucun murmure, aucune colère. Rien. Il arriva ce que

Pilate n’avait jamais prévu : « Les Juifs priaient ».

Et le lendemain, les gens de Jérusalem étaient toujours là :

ils avaient apporté de quoi manger et boire : leurs prières du

matin pénétraient jusque dans le palais du gouverneur. Pilate

s’agita. Il ne pouvait pas se rétracter. Il ne songeait pas à le

recevoir. Mais leur ténacité l’inquiétait.

Il ne comprenait pas ces gens. Malgré lui, il ne put s’em­

pêcher de penser à eux, toute la journée.

Les Juifs attendirent cinq jours devant la maison de Ponce

Pilate. Ils ne menacèrent point, ils ne sollicitèrent rien. Mais

leur présence ininterrompue s’imposait à la ville et au palais.

Que fallait-il faire de cesj uifs ?

Au sixième jour, les choses devinrent insupportables pour

Ponce Pilate. Il ordonna aux J uifs de se rendre au cirque où il

s’entretiendrait avec eux. En secret, il ordonna qu’une forte

troupe de soldats armés soit cachée dans le cirque. Il avait

projeté d’intimider les J uifs de sorte qu’ils regagnent d’eux-

mêmes Jérusalem sans avoir atteint leur but.

Les Juifs s’étaient rassemblés dans l’arène, silencieux mais

fermes. Calmes, ils attendaient le gouverneur. Ponce Pilate

apparut, bardé de toute son armure et demanda avec arro­

gance ce qu’ils désiraient. Sortie de cinq mille gorges, la cla­

meur lui parvint : «Ordonne que notre ville soit débarrassée

15

de l’effigie de l’empereur». Pilate attendait cette requête. Un

signal, et les Juifs furent entourés de soldats romains l'épée

nue au poing. Et Pilate proclama d’une voix telle, que tout

homme dans l’arène pût l’entendre : «Celui qui osera pro­

noncer encore un mot au sujet de l’effigie impériale, sera

massacré immédiatement ».

Il se fit un silence total. Chacun comprit la gravité extrême

du moment. Les Juifs connaissaient la cruauté des Romains.

Mais la gloire de Dieu était en cause.

Subitement, un jeune Juif, qui est resté inconnu, s’avança

et s’écria : «Plutôt mourir que de voir l’effigie impériale au-

dessus du Temple qui est le sanctuaire de notre Dieu». Il

s’agenouilla pour recevoir le coup mortel. Alors un formida­

ble mouvement parcourut la foule des Juifs. Tous s’age­

nouillaient, prêts à mourir.

Pilate se tenait immobile et regardait la masse agenouillée,

qui n’avait pas voulu se soumettre à sa volonté. Personne ne

connaissait ce qui se passait en son cœur. Fulminait-il contre

la témérité de s’opposer à lui, le gouverneur ? Hésitait-il à

lancer son ordre, redoutant les conséquences de ce massacre

monstrueux ? Appréhendait-il le jugement de l’empereur en

cette affaire ? Ou bien ne pouvait-il se défendre contre une

secrète estime pour ces gens qu’il ne pouvait comprendre, et

qui étaient prêts à sacrifier leur vie pour une telle cause ?

Rome aussi avait pu autrefois s’enorgueillir de telles gens !

Dans une atmosphère tendue, tous attendaient sa décision :

le gouverneur fit un geste bref. Les soldats se retirèrent. A

haute voix il ordonna : «L’effigie impériale sera enlevée de

Jérusalem ! »

En ordre et en silence, lesjuifs quittèrent le sable de l’arène

et regagnèrent leur ville. Leur foi et leur obéissance, sources

de leur courageuse opposition, avaient triomphé de la

puissante armée de Rome.

16

Nicolas de Flue

Je me souviendrai toujours de mon voyage en Suisse, au

mois de juin 1954. Ce paysage grandiose de montagnes et de

vallées me captivait et m’impressionnait profondément. Or,

cette fois-ci il ne constituait pas pour moi l’essentiel. Il s’agis­

sait d’un entretien qu’avait bien voulu m’accorder le profes­

seur Walter Nigg.

Dans son presbytère nous avions échangé nos expériences

entre collègues, et évoqué les difficultés à faire naître et

maintenir la foi là où les hommes vivent en dehors de l’Eglise

et où la vie spirituelle est sous-développée. J'affirmais que la

foi n’a de valeur que lorsque la vie du croyant rayonne et rend

témoignage au chemin que Christ nous a indiqué et a parcou­

ru avant nous et lorsque les croyants apportent la paix de leur

cœur au monde plein de conflits et de misères. Je dis mon

étonnement de constater combien les hommes modernes

oublient que tous les domaines de la vie — la politique aussi -

dépendent de Dieu. Le chemin du salut révélé et vécu par

Jésus-Christ est le-Seul Chemin non seulement pour l’indivi­

du, mais aussi pour la société.

Sur quoi, le professeur Niggopina : «Si cette question vous

intéresse, vous devriez étudier la vie de Nicolas de Flue ! ».

Je lus donc plusieurs documents concernant Nicolas de

Flue. Je me rendis à Sachseln où il vécut, franchis la mon­

tagne et descendis dans la vallée profonde du Ranft, visitai sa

hutte d’ermite. Profondément troublée, je dus admettre que

l’éternelle vérité de l’Evangile se manifeste et agit selon les

coutumes de l’époque. C’est pourquoi je veux relater ici

comment, en son temps, Nicolas de Flue fut un témoin de

Dieu.

Il vivait à la fin du Moyen-Age, dans les riantes montagnes

non loin de la vallée du Brunig : paysan modeste, silencieux,

rude, lent dans ses pensées et ses actions, uni à la terre, il était

un authentique fils de ce pays profondément démocratique.

Pendant cinquante ans, il avait trait ses vaches et travaillé

dans les champs comme à l’étable. Par expérience person-

17

nelle, il connaissait toutes les joies et les peines de cette terre.

Dorothée Wiss était son épouse. Ils avaient cinq garçons et

cinq filles.

Jusqu’à la cinquantaine, Nicolas de F lue ne se distingua

guère des autres habitants de son village. Il participait active­

ment aux nombreuses guerres auxquelles la Confédération

était mêlée à cette époque. Non qu’il trouvât plaisir à ce

métier de guerrier, mais parce qu’il obéissait à l’appel de son

pays.

Il participait aussi à la vie politique, et fut choisi comme

juge et membre du Conseil de son canton d’Obwald. Son sens

de la justice fut amèrement déçu lorsqu’il constata que de

nombreux juges se laissaient corrompre par des cadeaux.

C’est pourquoi il démissionna avant la fin de son mandat.

Lorsqu’il suivait la voix de sa conscience, il se moquait du

«Qu’en dira-t-on ? ».

Nicolas de Flue était un homme pieux. Sa foi chrétienne

était fermement fondée et s’affermissait au contact de la réa­

lité quotidienne. Bien qu’il fût un homme mûr, Nicolas de

Flue n’échappa pas à des luttes intérieures. Il se rendit

compte qu’il ne pouvait pas faire concorder l’amour de la fa­

mille et de la patrie avec l’amour pour Dieu. La parole de

Jésus : «Quiconque d’entre vous ne renonce pas à tout ce

qu’il possède ne peut être mon disciple» (Luc 14 verset 33)

l’avait atteint de toute sa force. Il comprit que sa vie n’avait

été jusque là que préparation à la vie de plénitude en Dieu.

De plus en plus il aspirait à la solitude, ressentait la néces­

sité de se séparer de sa famille, de sa ferme, de son terroir na­

tal. Le sacrifice lui paraissait indiciblement lourd. La lutte

dura plus de deux ans. Mais il sentait que telle était la volonté

de Dieu et qu’il devait obéir. Lorsqu’enfin il triompha de tous

les obstacles, sa famille souffrit profondément, notamment

sa femme qui, passionnément, voulait sauver sa vie conju­

gale. Pour elle, la même nécessité intérieure n’existait pas.

Mais lui-même ne pouvait, ne voulait, ni ne devait exécuter

son dessein sans l’assentiment de sa femme. Il attendit à nou­

veau deux années, jusqu’à ce qu’elle consentit à la sépara­

tion, car elle ne voulait pas lui être un obstacle et mettre en

péril la paix de son âme.

18

Nicolas de Flue quitta sa famille et sa ferme le 16 octobre

1467. Il ignorait encore où et comment il allait servir Dieu.

Tout en s’interrogeant, Dieu lui montra qu’il n’avait pas à

aller très loin. Comme Elie, il se retira dans la solitude. Les

voisins lui bâtirent une hutte dans la foret de hêtres de la

vallée du Ranft. Il demeura dans la solitude. Le silence qui

l’entourait lui apparût comme une grande grâce. Tous les

jours, il passait de nombreuses heures en prière. Ce dialogue

constant avec Dieu devint pour lui source de sagesse. Il se

consacra entièrement à Lui, vécut de Lui et en Lui. Comme la

lumière divine lui avait accordé une claire vision sur lui-

même, la vie des autres devint aussi transparente à ses yeux.

Les hommes agités et assoiffés de lumière reconnaissaient que

la vie de cet homme avait trouvé un fondement. Ils venaient

solliciter auprès de lui un conseil pour leurs problèmes. Il

leur apprit à distinguer l’essentiel de l’accessoire. Se sentant

responsable devant Dieu, il jugeait les problèmes complexes

de la vie d’un point de vue supérieur. Ses conseils étaient

clairs et objectifs. Personne ne quittait le frère Nicolas sam

avoir reçu la parole dont il avait besoin dans sa situatio

particulière. Les visiteurs regagnaient leur demeure en paix

On ne s'adressait pas seulement au frère Nicolas pour des

questions personnelles, mais on lui soumettait aussi des diffi­

cultés d’ordre politique. Les gouvernements de Berne,

Lucerne, Soleure, Constance, voire même les ducs d’Autri­

che et de Milan venaient lui demander conseil pour leurs

décisions politiques. A l’instar des prophètes d’Israël, Nicolas

de Flue avait prévu le destin de son peuple ; il condamnait le

service mercenaire au profit de puissants états étrangers qui

ruinerait la Confédération. Il s’éleva aussi contre une poli­

tique d’expansion et fut ainsi un précurseur de la neutralité

de la Suisse.

Ainsi, seul le désir d’établir la paix, de la maintenir dictait

les conseils politiques du frère Nicolas.

Son amour de la paix étai t fondé sur sa foi. « La paix repose

en Dieu, car Dieu est la paix », disait-il aux grands seigneurs.

Il s’opposa sciemment et logiquement à l’esprit guerrier de

son temps. Et Dieu sait si à cette époque-là, la Confédération

aimait à recourir à la violence ! Pourtant, les hommes d’Etat

19

revenaient le voir bien qu’ils entendissent des choses

désagréables, et ils se conformaient souvent aux conseils

donnés.

Son travail en faveur de la paix trouva son couronnement

après la guerre contre le duc de Bourgogne. Sans doute, la

Confédération avait-elle remporté une glorieuse victoire,

mais elle ne trouvait pas de solution aux querelles qui s'éle­

vaient entre les cantons suisses. En décembre 1481, les difTé-

rents députés des communes rurales et urbaines s’opposaient

à la diète de Stans. Les villes de Soleure et de Fribourg avaient

combattu également contre les Bourguignons ; elles sollici­

taient maintenant leur entrée dans la Confédération : elles

étaient rejetées par les communes rurales, mais soutenues par

les communes urbaines. Après un débat fiévreux de quatre

jours, la diète devait se séparer le 22 décembre avant midi. La

menace: «les armes décideront», retentissait à travers la

salle.

Alors le pasteur Heino im Grund se leva et adjura les

assistants ne point se séparer. «Votre attitude signifie la

guerre civile.Je vais demander conseil au frère Nicolas». Le

pasteur se hâta. Lorsqu’il revint de la vallée du Ranft, épuisé

par sa course rapide, il rassembla encore une fois les délégués

et les invita à se taire « au nom de Dieu et du frère Nicolas ». Ils

devaient tous se placer devant Dieu, pour écouter ce qu’il

avait à leur dire. Le pasteur apporta la réponse. Tous étaient

silencieux. Après un long moment, il demanda ce qu’ils

avaient compris et ce qu’ils allaient faire. D’abord avec

hésitation, puis avec calme, ils discutèrent, honteux et sé­

rieux. En une heure, la querelle fut terminée. Chaque parti

reconnut comment il pouvait aller à la rencontre de l’adver­

saire, qui pour cette fois, était le propre frère. Grâce au frère

Nicolas, vivant proche de Dieu, un grand changement s’était

manifesté.

Ainsi l’ermite de la vallée du Ranft avait préservé la Suisse

de la guerre civile, dans une heure grave de son histoire. Un

miracle de la réconciliation par la foi !

20

Le drapeau de la salutiste

Chacun connaît les soldats de l’Armée du Salut dans leur

uniforme bleu et leur casquette à visière ; les chapeaux des

femmes sont ornés d’un ruban rouge portant l’inscription :

«Armée du Salut». Peu connaissent par contre ses nobles

buts, son combat — puisqu’il s’agit d’une armée -ses difficul­

tés et ses victoires.

Vers la fin du XIXème siècle, Catherine Hine était salutiste

à Londres. Dans cette immense ville, elle se trouvait confron­

tée à une tâche difficile : elle devait agir dans le quartier le

plus pauvre de Londres, dans les ruelles tortueuses, étroites

et sales qui s’étirent le long des quais et des docks. Là, elle se

consacra surtout aux Chinois. Car il y a toujours des Chinois,

dans un grand port, parmi les citoyens de tous les pays et de

tous les peuples. Ceux qui tentent leur chance à terre, pour

un temps plus ou moins long, sont le plus souvent des cuisi­

niers, des membres du personnel de cuisine, ou même des

matelots charpentiers.

Catherine Hine voulait conduire ces gens à Jésus. Elle

disposait d’un bon local dans le quartier du port. Sur une

planche fixée au-dessus de la porte, on pouvait lire en grands

caractères chinois: «Chin Shih Choen»; ce qui signifie:

« L’armée qui sauve le monde ». Il était difficile de faire entrer

les gens dans son local. Pendant la journée elle arpentait les

rues de son quartier et partout où elle rencontrait un Chinois,

elle l’accostait et lui parlait des réunions quotidiennes du

soir, dans «Chin Shih Choen ». Elle insistait avant tout sur ce

qui pouvait attirer les Chinois : ils pourraient apprendre l’an­

glais gratuitement et entendre, les dernières nouvelles de

Chine. Elle leur parlerait aussi de la Bonne Nouvelle dejésus-

Christ et ensuite, ils prieraient ensemble. Tout cela, elle le di­

sait dans son chinois médiocre qui résonnait à leurs oreilles

d’une façon étrange, ou amusante. Son dévouement et son

sérieux étaient si convaincants, son invitation si pressante,

que beaucoup obtempéraient, notamment ceux qui avaient

21

épousé des Anglaises. Ces dernières souffraient parce que

leur mariage les avait rendues étrangères à leur peuple. Et

elles aimaient venir, quand cette petite Anglaise les invitait,

avec leurs maris. Pour eux, Catherine Hine était «la petite

institutrice ».

Ainsi, plus d’un soir, «Chin Shih Choen » affichait «com­

plet». Quelques Chinois venaient, vêtus à l’européenne,

d’autres de cotonnade bleue, avec des chapeaux plats sur la

tête. Le local ressemblait à une école : sur les tables, des

crayons et des cahiers ; aux murs, des images bibliques ; dans

un coin, un tableau noir. Catherine Hine profitait, évidem­

ment, des leçons d’anglais pour donner en même temps un

enseignement biblique. Par exemple, elle montrait d’abord

une image d’un berger cherchant une brebis perdue et, elle

prononçait très nettement les mots «berger» et «brebis».

Lorsqu’elle remarquait que ses «élèves » avaient compris ces

mots, elle leur racontait la parabole du Bon Berger, de telle

façon que quelques-uns de ses auditeurs se reconnaissaient

dans la brebis perdue et se rendaient compte qu’eux aussi

étaient cherchés par un Bon Berger.

Après la communication des dernières nouvelles de Chine,

Catherine Hine invitait ses auditeurs à assister à un culte. Au

début, cet instant de recueillement ne trouva pas d’écho

auprès des Chinois : tout leur était étranger : les cantiques, le

témoignage, la prière. Mais peu à peu, quelques-uns com­

mencèrent à écouter. Le texte des cantiques était imprimé

dans leur propre langue, les mélodies étaient joyeuses et en­

traînantes. L’allocution les touchait et la prière de la «petite

institutrice» était pleine de puissance bien que des parcelles

d’anglais y fussent mêlées, de sorte que les Chinois ne com­

prenaient que difficilement. Elle terminait toujours par le

«Notre Père... » qui fut bientôt prié par tous, ensemble.

Ces cultes devinrent rapidement pour quelques Chinois

une nécessité intérieure. Bien sûr, la participation à l’ensei­

gnement de l’anglais était importante et les dernières nou­

velles de Chine les intéressaient beaucoup ; mais ils sentaient

que l’heure de la méditation était l’essentiel pour eux. Avec

22

ces gens, la «petite institutrice» approfondit l’Evangile. Elle

leur montra son drapeau et leur révéla ce qu’il signifiait pour

des millions d’êtres humains. Elle suspendit au mur ce dra­

peau rouge avec la petite bande bleue qui en faisait le tour et

l’étoile jaune en son milieu. Le rouge est le sang de Jésus ré­

pandu un jour, pour tous les hommes. Le ruban bleu repré­

sente ceux qui veulent suivre Jésus avec courage et fidélité ; le

bleu : une couleur belle et pure. L’étoile jaune est le feu du

Saint-Esprit, dont les fruits sont l’amour, la joie et la paix.

(Galates 5.22). Quiconque voulait servir sous ce drapeau de­

vait être fort, fidèle et débordant d’amour.

Il y en avait toujours qui voulaient servir le Christ sous cette

bannière ; ils prenaient un engagement écrit : «J’atteste pu­

bliquement que Dieu le Père est mon roi, queJésus-Christ, le

Seigneur, est mon Sauveur et l’Esprit Saint mon guide, mon

consolateur et ma force. Avec son aide, je veux aimer Dieu,

L’honorer, Le servir et Lui obéir maintenant et toujours».

Quand ces soldats de Jésus-Christ quittaient le local, Cathe­

rine Hine leur disait : «Ping an » — ce qui signifie : «Que 1

paix soit avec vous ! »

Le menuisier Sung faisait partie du groupe «Chin Shil

Choen ». Il habitait à Londres depuis un certain temps et avait

fréquenté fidèlement les cultes de Catherine Hine. Un soir, il

vint lui faire ses adieux, car il voulait retourner en Chine. La

«petite institutrice » lui remit un drapeau en lui disant : « Yi lu

king an », ce qui signifie : « Une mission de paix pour toi ».

Sung retourna dans le petit village où il avait grandi. Il vou­

lait y demeurer, dégoûté de la vie de marin. Il retrouva le

village tel qu’il l’avait laissé. Rien n’avait changé. On

adressait toujours des prières aux esprits des ancêtres et on

s’acquittait toujours du même travail. Sung leur parlait, évi­

demment, des pays qu’il avait visités, aussi de la «petite insti­

tutrice », de son travail et de son message. Tous les villageois

se réjouissaient qu’une blanche ait été si bonne pour lui

ci d’autres Chinois. Mais le message dont Sung les entretenait

sans cesse leur était étranger et leur semblait incroyable. Ils

en riaient même en pensant que Sung, vivant à nouveau

23

parmi eux, pouvait croire de telles choses. Mais Sung,

songeait à la «petite institutrice ». Elle avait toujours montré,

à Londres, de la patience envers tous les Chinois. Il voulait en

faire autant.

A l’aube du XXème siècle des temps difficiles arrivèrent

subitement sur la Chine. La révolte des Boxers conduisait à la

guerre civile. Deux armées, toutes les deux composées de

soldats chinois, s’affrontaient à mort. Mais ce furent les

étrangers qui en pâtirent le plus. Des rumeurs concernant des

tortures subies par des chrétiens blancs et jaunes faisaient

frissonner.

Un jour, on annonça dans le village de Sung, qu’une armée

ennemie approchait, brûlant et dévastant tout sur son passa­

ge. Une angoisse terrible s’empara des habitants. Que faire ?

Personne ne le savait. Les prêtres également n’étaient

d’aucune aide.

Alors, tous se tournèrent vers Sung. Ils le pressaient :

« Nous ne savons que faire. Est-ce que ton Dieu pourrait nous

sauver ? ».

Sung se sentit mis au pied du mur. Lorsqu’il était assis tran­

quillement à «Chin Shih Choen», il croyait fermement que

tout était possible à Dieu et qu’il veillait sur sa vie. Cela était-

il encore vrai au moment où s’approchait du village une

armée qui n’épargnait personne, et contre laquelle il n’y avait

pas de défense ? L’angoise s’était emparée de lui, aussi. Mais

il savait que ce qu’il avait promis à la «petite institutrice»,

comptait pour les bons et les mauvais jours. Maintenant il de­

vait se révéler un bon soldat de Jésus-Christ et s’efforcer

d’établir la paix, quoi qu’il lui en coûtât.

Et subitement Sung pensa à son drapeau. Il ne s’en était

nullement servi jusque là et l’avait soigneusement gardé. Ce

n’était pas pour cela que la «petite institutrice» le lui avait

donné. «Yi lu king an - une mission de paix pour toi», lui

avait-elle dit. Comment ? S’il allait à la rencontre de l’enne­

mi, en brandissant ce drapeau qui l’aidait à penser à la «peti­

te institutrice» et à son Seigneur Jésus-Christ ! Il est vrai qu’il

24

ne savait pas ce qu'il pourrait obtenir avec ce drapeau. Mais

cette pensée lui était venue pendant la prière. Et comme il

était le seul soldat de Jésus-Christ dans le village, il devait

aller seul à la rencontre de l’ennemi. Dieu le conduirait et

l’aiderait.

Déconcertés, les habitants du village le regardèrent quand

il leur exposa son plan. Comment se pouvait-il que Sung eût

cette audace ? D’où avait-il cette paix qui lui permettait de se

mettre en route comme s’il s’agissait d’une visite à des amis ?

Sung atteignit rapidement l’avant-garde ennemie. Après

quelques questions sèches sur son identité et l’objet de sa ve­

nue, il fut introduit auprès du général, avec son drapeau. Il

n’avait aucune idée de la façon dont lui et ses concitoyens se­

raient délivrés ; malgré cela il restait intérieurement parfaite­

ment calme. Il se souvenait de la promesse : «Votre Père sait

de quoi vous avez besoin ».

Sung fut conduit dans une grande tente. Il se tenait devant

l’homme, qui, d’après son uniforme, devait être le général.

Tout dépendait de lui. Il ne fit pas attention à Sung, mais fixa

ses regards sur son drapeau. «C’est le drapeau de la «petite

institutrice», dit-il tout à coup. J’ai aussi fréquenté ses réu­

nions à Londres. Il y a longtemps. Dites-moi vite, vit-elle en­

core ? Aide-t-elle toujours les Chinois ? »

Pendant que Sung racontait tout ce qu’il savait de Cathe­

rine Hine, le général voyait soudain revivre une époque qu’il

croyait avoir laissée pour toujours derrière lui. En ce temps-

là, sous l’influence de la «petite institutrice», il s’était

demandé si, lui aussi, ne devait pas devenir un soldat du

Christ, et participer à l’édification du royaume du plus grand

des rois. Cependant, il ne s’était pas engagé. Toutes sortes

d’influences l’avaient poussé dans une autre direction. Mais

la présence du chétif Sung, debout devant lui, son drapeau à

la main, fit revivre soudainement toutes ces choses dans sa

mémoire.

Lorsque Sung eut terminé son récit, un profond silence

régna un instant dans la tente. Tout à coup, les deux hommes

25

reprirent conscience des circonstances qui les faisaient se ren­

contrer. Que devait faire le général ? Sa décision fut vite

prise. Sung pouvait retourner, sain et sauf, dans son village

avec le message que nul n’avait à craindre quoi que ce soit.

Ainsi Sung avait rempli la mission de paix que Catherine

Hine lui avait confiée. Il lui avait été donné de sauver son

village. Avec quelle joie ses concitoyens allaient-ils l’ac­

cueillir ! Ne leur serait-il pas plus facile dorénavant d’ouvrir

leur cœur à la joie et à la puissance du message de Jésus-

Christ ?

Très loin, à Londres, Catherine Hine continuait à traverser

les ruelles du quartier du port. Sa mission et son appel étaient

restés les mêmes. Des hommes venaient, s’en allaient. Et plus

d’une fois, elle se demandait si son travail était efficace. Il lui

semblait, parfois, si pénible et si peu prometteur. Elle igno­

rait que son paisible travail à Londres avait empêché, en

Chine, une armée de piller et de massacrer un village entier.

Une plus grande victoire était-elle concevable ? Grâce à elle,

Jésus-Christ avait apporté la paix à beaucoup d’hommes.



*Emblème de VA rme'e du Salut.*

26

Plus fort que la haine

Dans l’extrême nord-ouest de l’Inde, le pays s’étend sau­

vage et inculte. Près de la frontière, les sentiers étroits et

dangereux cheminent le long des pentes escarpées et

disparaissent presque entièrement dans le désert. C’est de

cette région qu’un groupe d’hommes descend un jour, dans

la vallée, portant sur une civière un blessé aux yeux bandés.

Ils veulent le transporter dans la clinique du docteur blanc.

Dès qu’il les voit arriver, le Docteur Pennell, médecin

missionnaire anglais, s’avance sur le seuil de la porte. «Qui

amenez-vous là ? » Les porteurs haussent les épaules : «Nous

l’ignorons. L’homme, gravement blessé, gisait au bord du

chemin, alors nous l’avons emmené, traversant la frontière,

car, sans aide, il serait mort. As-tu de la place pour lui, Doc­

teur ? Nous voulons le laisser ici car notre route est encore

longue ».

Le médecin se penche sur le malheureux. Pas de doute

c’est un Afghan. La structure du corps svelte et harmonieux

la couleur de la peau le désignent comme un membre de 1

tribu courageuse des pillards Patau qui combat sans cesse le:

tribus voisines. Sans doute un nouveau cas de vengeance san­

glante ! «Amenez-le, pour lui nous avons encore un lit», ré­

plique aimablement le médecin précédant les porteurs

étonnés. Dans ce désert, c’est un endroit de miséricorde. Les

cinquante-cinq lits de la clinique sont presque tous occupés.

Sa construction a été commencée par le Docteur Pennell et

son épouse indienne, avec leurs propres deniers. Les porteurs

confient le malade à des mains expertes et, après un rapide

rafraîchissement, se remettent en route.

Dans son lit, le patient s’agite. Vainement les infirmières

tentent de l’apaiser. Sans cesse ses mains s’avançent poursai-

Là où il y a la haine, que je mette l’amour.

27

sir le bandeau sur ses yeux. Il veut voir le médecin, le méde­

cin blanc qui l’a ausculté aujourd’hui à midi.

Le Docteur Pennell s’approche du lit de son patient afghan.

Il sait combien la guérison dépend de son calme, et se fait

connaître à lui. Pendant qu’il cherche le pouls, le malade

éclate : «Docteur, redonne-moi la vue, je pourrai alors re­

trouver et tuer l’homme qui m’a mis dans cet état. Mon cœur

crie vengeance. Lorsque je l’aurai tué, cela me sera égal

d’être aveugle toute ma vie ». Le Docteur Pennell comprend

cette soif de vengeance. «Mon ami, répond-il à l’Afghan dans

sa langue, tu as été admis dans une clinique chrétienne. Notre

Seigneur Jésus-Christ, qui m’a ordonné de construire cette

maison, veut que nous apprenions à pardonner à nos enne­

mis ». Il s’assied sur le bord du lit, lui parle du Fils de Dieu qui

vint sur la terre pour révéler aux hommes le chemin de

l’amour, pour mourir pour ses ennemis. «Docteur, in­

terrompt le malade, ce sont de beaux mots, mais pour moi,

ils ne signifient rien ; je veux me venger... me venger ! Mon

ennemi m’a pris mes yeux, cela lui coûtera la vie. Il n’y a pas

de puissance plus grande que celle de la vengeance. Je serais

couvert de honte, dans ma tribu, si je ne me vengeais pas de

mon ennemi ».

Le médecin se lève : «D'autres malades m’attendent en­

core. Mais ce soir je reviendrai et je te raconterai l’histoire de

quelqu’un qui s’est aussi vengé. Cela s’est passé dans la

région». Le pas léger du Docteur Pennell s’éloigne. Le

malade se retrouve seul dans ses ténèbres. Sans le vouloir, il

réfléchit aux paroles du médecin et attend le soir.

D’autres malades désirent aussi écouter l’histoire du Doc­

teur Pennell, et se groupent autour du conteur à la tombée de

la nuit : «Il y a longtemps, le gouvernement anglais envoya,

en qualité d’ambassadeur en Afghanistan, le capitaine

Conolly. Cependant, celui-ci ne parvint pas jusqu’à la capi­

tale du pays, car sur sa route, dans une contrée déserte, il fur

assailli par une tribu de ce peuple. Ils le saisirent, s’emparè­

rent de tous ses bagages et le lièrent. Il fut accusé d’espion­

nage, jeté en prison sans que l’on se souciât de son sort.

28

Il arriva que dans la même prison un autre Anglais, le capi­

taine Stoddard, était enfermé. Lui aussi avait été attaqué sans

raison, incarcéré et vivait depuis, dans l’incertitude. Quelle

ne fut pas la joie des deux hommes lorsqu’on leur permit de

rester ensemble ! Et l’on autorisa aussi le capitaine Conolly à

garder le livre de prière que sa sœur lui avait donné à son dé­

part pour les Indes.

Les semaines et les mois s’écoulèrent dans une extrême

monotonie, interrompue uniquement par les brutalités de

leurs gardiens. La nourriture était mauvaise, et de plus, tout

à fait Insuffisante. Le seul rayon de lumière pénétrait dans

leur sombre prison par un trou tout en haut du mur de leur

cachot.

Le livre de prières était leur seule grande consolation dans

leur, misère. Il leur montrait à la fois la raison la plus pro­

fonde de leur vie et le point culminant vers lequel leurs âmes

pouvaient tendre. Il les consolait par ses prières et ses canti­

ques, par lesquelsJésus-Christ s’approchait d’eux.

Or, le livre de prières remplit encore un autre service. Les

deux hommes avaient réussi à corrompre un gardien qui leur

procura de quoi écrire : encre et plumes. Les marges du livre

de prières se remplirent non seulement de rapports sur leur

existence et leurs souffrances, mais aussi d’analyses sur leurs

sentiments et leur évolution. Ce livre de prières devint le

journal le plus émouvant.

Un an s’écoula ainsi. Les dernières inscriptions en marge

du livre relataient comment, un jour, les deux hommes fu­

rent sortis de prison, comment ils furent publiquement bat­

tus, et comment ils durent creuser deux tombes.

Ils disparurent. Seuls les membres de cette tribu afghane

étaient au courant de l’exécution. Leurs familles, leurs amis,

et le Gouvernement anglais attendirent en vain un signe de

vie. Tout espoir disparut lentement. Vingt et une années

s’écoulèrent.

Il arriva qu’un officier russe, flânant dans les rues de

Boukara, en Asie Centrale, entra dans une boutique de bro­

29

canteur. Sous toute sorte de marchandises, il trouva un livre

de prières anglais avec de nombreuses annotations. Il ne pou­

vait pas déchiffrer le contenu, mais découvrit sur la première

page, une adresse. Il pensa : «Peut-être ce livre a-t-il une va­

leur pour ces gens-là». Il l’acheta et l’envoya en Angleterre.

Ainsi après plus de vingt-deux ans, la sœur du capitaine

Conolly, reçut-elle la livre dont elle avait fait cadeau à son

frère partant pour les Indes et qui avait eu une telle importan­

ce pour lui.

Elle se plongea dans la lecture des annotations et son cœur

saigna en prenant connaissance de la grande injustice dont

avaient été victimes les deux hommes. Avec une grande émo­

tion, elle apprit toutes les souffrances endurées par son frère

jusqu’à la mort amère, et elle fut profondément touchée par

les pensées qui l’avaient agité pendant cette terrible année.

Que devait-elle faire ? Ce rapport incitait à l’action, à des

représailles ! Mais... à des représailles chrétiennes. La sœur

du capitaine Conolly n’était pas riche. Pourtant elle décida

d’envoyer à la clinique de Patau tout l’argent qu’elle pouvait

assembler ou économiser avec la recommandation sui­

vante : «Dans cette clinique un lit doit toujours être disponi­

ble pour accueillir un Afghan malade ou blessé, qui doit être

soigné gratuitement jusqu’à sa guérison. Je fais cela en sou­

venir de mon frère qui a tant souffert de la part des Afghans et

qui est mort dans leur pays ».

Le silence avait pris possession de la petite salle. Alors le

docteur Pennell posa sa main sur l’épaule de l’Afghan aveu­

gle : «Mon ami, tu es couché dans ce lit : La vengeance de la

mort du capitaine Conolly est que tu puisses guérir de tes

blessures ».

Le blessé qui s’était premièrement montré rebelle devant le

message de Jésus-Christ, pressentit qu’il y avait une puissance

plus forte que la haine : la puissance de l’amour.

30

La plume blanche

Dans une vieille bibliothèque de Londres - Dounshire-

House, 140 Bishopgate — se trouve un tableau représentant

un culte mémorable du temps des Quakers américains.

Ce culte eut lieu en 1775, à Eastern Township, dans l’Etat

de New York. La petite cité était une de ces colonies pacifi­

ques de Quakers établie, avec l’autorisation du gouverne­

ment, entre les Hollandais et les Anglais, pour mettre fin à

leurs incessants affrontements. La solution avait fait ses preu­

ves. Mais maintenant une guerre menaçait entre les colonies

anglaises et la métropole. Déjà avant le début des hostilités on

pouvait remarquer des troubles importants dans les régions

frontalières. Des bandes errantes de pillards parcouraient le

pays peu peuplé et mal protégé ; parmi elles, des Indiens se

vengeaient du vol de leurs territoires. Dans l’impossibilité

d’empêcher ces incursions, le gouvernement avait recom

mandé aux colons de quitter cette région jusqu’au retour d

temps meilleurs. Les Quakers n’avaient pas obtempéré. Il

voulaient s’en remettre à Dieu. Avec calme, ils vaquaient à

leur besogne quotidienne et se rassemblaient pour le culte

dans leur modeste chapelle.

Ce lieu de réunion n'était qu’une simple grange ; des

ouvertures étroites et hautes sur les deux côtés tenaient lieu

de fenêtres. Les enfants découvraient d’ailleurs, dans les

murs composés de troncs bruts, des interstices leur permet­

tant de regarder loin dans la forêt. Cela les distrayait un peu

lorsqu’il leur était trop pénible de rester recueillis dans le

long silence du culte.

Pourtant, au moment du message, jeunes et adultes étaient

particulièrement attentifs. A côté de Zébulon Hoxie, qui

présidait la réunion, était assis le Quaker Norbert Nisbet. En

deux jours, il avait parcouru quarante-huit kilomètres à tra­

vers la forêt vierge pour participer à ce culte. Lorsqu’il se leva

et commença à parler, tous les regards, remplis d’espoir,

31

étaient tournés vers lui. Tous sentaient que Dieu leur avait

envoyé cet homme avec un message particulier. Pour sa

prédication, le visiteur s’était inspiré du verset 1 2 du chapitre

33 du Deutéronome : «Le bien-aimé de l’Eternel habitera en

sécurité, l’Eternel le couvrira toujours», et il termina par les

paroles suivantes : «Mes amis, vous avez bien fait de rester

dans vos maisons, alors que tous vos voisins se sont enfuis.

C’est pourquoi je suis venu à vous pour vous apporter l’assu­

rance du secours et de la protection de Dieu. Croyez en cette

promesse et vous n’aurez pas à craindre l’horreur de la nuit ni

les flèches qui volent le jour ».

Après le sermon de Norbert Nisbet, le silence habituel et

profond enveloppa l’assemblée. Il faisait très chaud dans la

petite chapelle. Les plus petits enfants dormaient sur les ge­

noux de leurs mères. Les plus âgés scrutaient la forèi à travers

les troncs d’arbres. Tout à coup, que distinguèrent-ils ? Une

terreur épouvantable s’empara d’eux. Très nettement ils

avaient vu apparaître, puis disparaître, des plumes bleues,

rouges et jaunes. Bien qu’il n’y eût pas de vent, les branches

des arbres bougeaient. Des Indiens, fardés en guerriers, les

flèches sur les cordes, prêts à tirer, avaient pris position près

des fenêtres latérales. A la porte le chef de la tribu se tenait

armé jusqu’aux dents, entouré de quelques partisans.

L’épouvante saisit l’assemblée. Toutefois si de nombreux

Quakers pâlirent et tremblèrent, personne ne bougea. Ils

étaient accoutumés à une concentration silencieuse. Mais

leurs yeux suivaient chaque geste du chef indien. Celui-ci

parcourut la salle d’un regard méfiant pour se rendre compte

dans quelle mesure ces gens-là étaient armés. Il ne put décou­

vrir aucun fusil. Sur quoi, il fit un signe à ses guerriers. Les

arcs se détendirent, les flèches furent remises dans les car­

quois. Alors, le regard du chef se fixa sur grand-père Hoxie.

Son instinct infaillible avait discerné en lui le «chef» des

Blancs. Longuement, il le regarda. Grand-père soutenait

calmement le regard. Deux puissances différentes se rencon­

traient à cet instant ! Sur le visage de l’Indien, l’expression de

ce mépris glacial qui s’était accumulé au cours des années de

32



*Des I ndiens, fardés en guerriers, les flèches sur les cordes, prêts à tirer, avaient pris position.*

tromperie de la part des Blancs. Sur le visage de grand-père

Hoxie, tremblant pour la vie de sa petite communauté, pen­

dant ces minutes d’une tension inouïe, brilla le reflet de

T Amour que Christ avait mis dans son cœur.

Enfin le chef indien baissa le regard devant grand-père

Hoxie. Etrange ! Ce Blanc n’avait pas d’armes et ne redoutait

rien. Il fit un signe à ses hommes. Ils abandonnèrent leurs ar­

mes et entrèrent. Treize Indiens s’assirent sur les bancs, à côté

des Blancs. Dans le silence, le culte se poursuivit ; le plus

mémorable que les Quakers aient vécu. Tous sentaient que

l’Espritde Dieu les visitait. Et ils en firent l’expérience : «Il te

couvrira de ses ailes». L’assistance était plongée dans le si­

lence. D’une manière merveilleuse, ces Indiens semblaient se

sentir chez eux.

A la fin du culte, les deux dirigeants Quakers se levèrent et

se donnèrent une poignée de main. Alors grand-père Hoxie

s’approcha du chef et l’invita, lui et ses guerriers, à un repas

frugal. Us comprirent l’invitation et le suivirent. Dans la mai­

son de Hoxie, on offrit aux hôtes, du pain, du beurre, du

fromage. Us acceptèrent volontiers. Alors le chef indien prit

la parole. Norbert Nisbet traduisit : «Nous étions venus pour

vous tuer tous. Mais lorsque nous vous avons vus assis, si

tranquilles et sans armes, nous n’avons plus cherché à vous

faire du mal. Maintenant nous voulons bien vous protéger.

Nous savons que vous adorez le Grand Esprit qui est aussi en

nous, Indiens. C’est pourquoi le Grand Esprit nous a dit :

«Ne les tuez pas».

Le chef de la tribu choisit alors dans son carquois une flè­

che avec une plume blanche et la fixa d’une certaine manière

au-dessus de la porte d’entrée. «Cette plume vous protégera

dorénavant contre toute attaque des Indiens », traduisit Nor­

bert Nisbet, «désormais, les Indiens sont vos amis ».

34

Grand-mère et le chef des brigands

Pendant sa longue maladie, ma mère a relaté par écrit cer­

tains événements de son enfance. Je la laisse vous en conter

un :

« Nous étions onze enfants et pour nos parents ce ne fut pas

toujours facile de rassasier tant de petites bouches et de vêtir

tant de corps. Cependant, je n’ai jamais entendu ma mère se

plaindre. Je me souviens que, lors d’une discussion à propos

de riches et de pauvres, je demandai fièrement : «N’est-ce

pas, maman, que nous sommes riches ! » Maman me serra

contre elle et prit dans ses bras le petit Armand, Alvine et

Charles — les uns après les autres comme elle pouvait les saisir

— et dit aussi fière que moi : «Oh ! oui, nous sommes riches ».

Le visage de Charles devint pensif et songeur. Comme à la fin

de chaque journée, nous étions tous assis autour de maman et

avions chanté notre cantique du soir, Charles demanda :

«Maman, si nous sommes si riches, le chef des brigands ne

pourrait-il pas nous surprendre et cambrioler notre maison si

éloignée de tout ? »

A cette époque-là, on parlait beaucoup de ce chef-bandit.

Il ne s’agissait pas de celui qui avait déjà, à Mayence, payé ses

méfaits par sa mort. Ce nom avait été donné à un autre chef

de bandits qui sévissait dans notre région. Il semait autant de

crainte que le premier, et la question de Charles nous rendit

craintifs et peureux. Mais maman rit et caressa les cheveux de

Charles : «Ne t’en fais pas, nos trésors ne risquent rien. Ils ne

sont pas de ceux que la teigne dévore ou que les voleurs dé­

terrent et volent. »

J’écoutais presque respectueusement me souvenant que

papa avait lu quelque chose de semblable dans la grosse Bible

et si nous possédions des trésors aussi étranges, nous devions

être vraiment très riches. Bien sûr, je ne pensais qu’à des

trésors terrestres et personne ne pouvait m’en vouloir.J’étais

alors âgée de sept ans. Dans leur nature humaine, même les

premiers disciples de Jésus avaient longtemps attendu un rè­

gne terrestre et non pas céleste.

35

Lorsque nous, les plus petits, revenions de la ville avec

maman, nous devions porter de lourdes charges, et j’y voyais

la preuve visible de notre richesse. Pendant notre absence, les

grandes filles mettaient la dernière main au nettoyage des

jours de fête, les grands garçons balayaient la cour,

ratissaient les chemins du jardin et donnaient ainsi à la mai­

son son visage dominical.

Un soir dont j’ai gardé un souvenir vivace, ma mère dut

déposer souvent le panier à couvercle, à cause de son poids,

et nous les petits, nous la suivions comme des lutins, en por­

tant une miche de pain. Mon frère Charles, l’ainé de nous

trois, avait encore le droit de porter en plus un sachet de pe­

tits pains aux raisins. C’était le signe que maman avait de l’ar­

gent et dans le magasin, elle avait gardé trois thalers dans son

porte-monnaie de cuir usé : j’estimais notre fortune très

respectable. Ceci me rendait vraiment joyeuse et fière. Plus

tard, nous ahanions le long du chemin, montant, solitaire,

bordé de haies. Les lumières de la ville avaient sombré derriè­

re nous dans la brume du soir, et la lumière solitaire de notre

maison était encore si lointaine qu’une subite pensée horrible

néantit toute ma joie de propriétaire.

Avec une voix pitoyable j’appelai : «Maman, et si mainte­

nant le chef brigand venait ! » Maman posa une nouvelle fois

son lourd panier à terre, se tourna vers moi et riant, me

répondit en citant les paroles du vieux jeu d’enfants :

«L’homme noir» : «Maiss’il vient, il vient. » «Que faites-vous

alors ? » demanda une voix d’homme enrouée.

Comme si elle avait surgi de terre, une haute et sombre

silhouette se dressa brusquement à côté de nous. Nous les en­

fants, avons poussé un cri en nous blotissant contre maman.

Il me semble encore sentir la laine crépue de son grand châle,

contre lequel je me pressais. Mon frère Charles, déjà grand

garçon, n’était guère courageux ; il avait même caché sa tète

sous le châle de maman. Ma curiosité m’empêchait d’en faire

autant, malgré la peur. Je voulais voir ce qui se passait.

Et que vis-je ? L’homme étranger avait déjà soulevé le

panier : «Maman, criai-je horrifiée, il te prend îe panier. »

Mais maman riait et gronda : «Petite sotte, ne vois-tu pas

36

que ce monsieur veut me débarrasser du lourd fardeau et le

porter en haut de la montagne ? Et d’abord, nous lui disons,

comme nous l’aurions dit au chef des brigands : «Bonsoir,

cher ami ».

L’homme grommela quelque chose d’inintelligible et suivit

maman, marchant d’un bon pas. Alors il demanda d’une

voix plus forte : «Ne craignez-vous vraiment pas le chef des

brigands ? »

Maman riait toujours : «Pour quelle raison, répondit-elle,

le chef des brigands causerait-il du tort à une maman de onze

enfants et priverait de nourriture tant de bouches affamées ?

Jusqu’à présent, j’ai entendu qu’il ne dépouillait que les ri­

ches et qu’il secourait les pauvres, de temps à autre. »

L’étranger regarda maman de biais et demanda : «Alors,

vous croyez qu’il va aussi vous offrir quelque chose ? »

Maman hocha la tête : «Non, je ne voudrais rien recevoir

du brigand, car son argent me brûlerait le cœur. »

Jambes écartées, l’étranger nous barra le chemin. J’eus

tellement peur devant cette silhouette sombre dans la grisaille

de novembre que je me pressai encore un peu plus dans les

plis de la robe maternelle.

«Vous haïssez ce chef des brigands ? » continua l’étranger,

et sa voix me parut si méchante que je cachais ma tête sous le

châle de maman. J’avais l’impression que quelque chose de

terrible allait se produire.

Mais rien n’arriva. La voix de maman était restée joyeuse

quand elle répondit : «Pourquoi le haïrais-je ? Mon père

nous a enseigné qu’il fallait haïr le péché et non le pécheur. Et

mon parrain, qui était un homme savant, a écrit dans mon

album :

« Non pas partager la haine,

Mais partager l’amour :

A cette devise de ma vie même

Je veux m’en tenir toujours».

Maintenant l’étranger riait aussi ; mais son rire ne réson­

nait pas aussi clair et bon que celui de maman.

37

«Vous ne voulez tout de même pas prétendre aimer le chef

des bandits ? » demanda-t-il.

«Je ne le prétends pas », répliqua maman, je ne me suis pas

occupée de lui jusqu’à ce jour, d’autant plus que ma petite

douzaine ne m’en a pas laissé le loisir. Mais en réfléchissant,

je peux ajouter : j’éprouve une sincère pitié pour lui. Je crois

que s’il avait été un de mes enfants, il n’en serait pas là ».

Le rire de l’étranger devint encore plus bruyant et plus af­

freux : «Bien sûr, vos enfants sont tous des anges de vertu. »

«Pas du tout, s’exclama maman, ils ne sont sûrement pas

meilleurs que le chef des brigands dans sa jeunesse. Mais

croyez-vous qu’il ait eu une maman qui priait pour lui ?

Croyez-vous qu’il ait jamais été aimé de tout cœur, qu’il ait

pu se blottir chaudement dans un nid, dans une famille ? »

L’homme sinistre ne répondit rien.Je risquai un coup d’œil

de dessous le châle. De toute façon, je devais quitter mon

camouflage : je devais suivre maman qui reprenait sa marche

sur le chemin cahoteux. L’étranger s’était emparé à nouveau

du panier et marchait, tête basse, à côté de maman qui

avançait, droite comme à l’accoutumée. Mais, nous les trois

enfants, timides et craintifs, nous suivions comme des chiots

ipeurés'. Quelle ne fut pas ma joie en apercevant la lumière

daire, rayonnant par la fenêtre de notre cuisine.

Il me sembla que maman aussi poussa un soupir de

soulagement lorsqu’elle s’adressa à l’inquiétant compagnon :

«Nous sommes à la maison. Voulez-vous entrer avec nous et.

partager une assiettée de soupe ? Nos grandes filles ont sans

doute préparé le repas du soir ! »

L’étranger rit à nouveau d’une façon si vilaine qu’un

frisson de peur me saisit. «Pour que vous puissiez vite en­

voyer quelques-uns de vos moutards dans la vallée prévenir la

police et empocher la prime ».

Maman posa sa main sur son bras - elle portait un gant noir

tout raccommodé - et lui dit tranquillement : «Ce n’est pas

moi qui ai mérité la récompense, c’est vous, pour votre aide :

je ne puis vous offrir qu’une assiette de soupe. »

D’un geste brusque l’étranger posa le panier aux pieds de

38

maman : «Ainsi, vous pouvez vous vanter d’être la première

femme à qui le chef des bandits ait porté le panier à provi­

sions». Avant que nous nous soyions remis de notre peur, il

avait disparu dans l’obscurité, comme si la nuit l’avait en­

glouti, comme autrefoisjuda.

«Qu’y a-t-il ? » répétait Emma.

«Maman a fait route avec le chef des brigands», bre­

douillai-je.

«Ne raconte pas d’histoires », gronda Auguste.

Alors je posai sur la table la pièce de monnaie que

l’étranger m’avait glissée dans la main avant de s’enfuir.

«Une pièce d’or », s’écria Emma étonnée.

« Qu’allons-nous acheter ? » demanda de suite Charles.

« Dès demain matin, vous la porterez à l’orphelinat pour les

enfants qui grandissent sans mère», décida maman. «Non,

cela ne va pas, ajouta-t-elle, ils vont nous demander com­

ment nous avons tant d’argent, et je ne veux pas que vous

parliez à qui que ce soit de cette rencontre. Demain, Anny ap­

portera l’argent dans une enveloppe pour l’offrande à

l’église.

Et c’est ainsi que j’ai pu mettre sur le plateau de l’offrande

une véritable pièce d’or. J’étais très fière. Je regrettais seule­

ment que personne ne puisse voir le contenu de l’enveloppe.

J’aurais bien voulu raconter cette histoire à quelqu’un, mais

cela m’était aussi défendu.

Seul papa l’apprit à son retour à la maison et Charles, tout

fier, l’accueillit avec ces mots :

«Maman a même su se tirer d’affaire avec le chef des bri­

gands».

«Vrai ! s’étonna papa avec un rire incrédule, l’a-t-elle mis

en fuite avec le vieux pistolet ou avec le sabre ? »

«Grâce à Dieu, nous femmes, nous avons d’autres armes »,

répondit-elle, «et, parmi elles, la plus grande, c est

l’amour».

39

Paix à Tana

L’île de Tana se trouve dans l’Océan Pacifique, à l’est de

l'Australie et de la Nouvelle Guinée, au nord de la Nouvelle

Zélande. Le missionnaire Frank Paton y exerçait son ministè­

re parmi les Loïnios, au début du siècle. Mais le message

d’amour n’avait pris racine que lentement dans cette tribu

guerrière, toujours sur le qui-vive. Jamais elle ne se sentait à

l’abri des attaques perfides de ses ennemis.

Le dernier coup de main avait dépassé en traîtrise tous les

autres et avait secoué très violemment toute la tribu des

Loïnios. Un jour, vers midi, tandis que les hommes étaient

partis chasser, les ennemis s’étaient approchés à pas de loup.

La plupart des femmes étaient dans leurs huttes, on entendait

les voix de deux fillettes insouciantes, bavardant gaiement

dans un arbre où elles cueillaient des fruits. Tout à coup les

deux enfants tombèrent de l’arbre en criant et moururent

peu après dans les bras de leurs mères. Personne n’avait vu les

ennemis, mais les flèches empoisonnées parlaient un langage

clair.

Une colère sans borne s’empara de toute la tribu. Mais

pourquoi n’avait-on pas aussitôt entrepris une expédition

militaire pour se venger, comme l’exigeait l’usage le plus an­

cien à Tana ? Pourquoi les hommes restaient-ils encore et

toujours devant leurs huttes, en train de discuter, sans arriver

à se mettre d’accord ? C’était à cause du petit livre noir que le

missionnaire leur avait apporté quelques années auparavant.

Il contenait de belles histoires. Qu'il était bon de savoir qu’ils

avaient un Père dans le ciel et que son Fils Jésus-Christ était

un Sauveur aussi pour eux. Mais le message avait une autre

face : il avait des exigences contre lesquelles, d’abord, ils

s’élevaient dans leur for intérieur. Ainsi il était écrit dans ce

petit livre noir, que Dieu ne voulait pas la guerre. )ésus-Christ

Là où il y a l’offense, que je mette le pardon.

40

pendant sa vie terrestre 1 avait clairement dit aux gens : Il

voulait que l'amour régnât entre les hommes. Comment cela

était-il possible ?

Parmi ceux qui avaient accepte ce message et qui étaient

prêts à être disciples de Jésus, se trouvait lavis, le chef de la

tribu : fort, expérimenté, célèbre par ses nombreux actes

d'héroïsme. De par son rang, n'avait-il pas eu les plus grandes

difficultés â changer de vie ? Jésus-Christ l’avait vaincu et il ne

pouvait plus revenir en arrière. Au fond de lui, il ne le désirait

plus.

/Tous les guerriers de la tribu ne partageaient pas les nou­

velles idées de leur chef. Depuis sa conversion au christia­

nisme, les ennemis avaient osé les attaquer trois fois. Et trois

fois, lavis avait refusé d’entreprendre une contre-attaque

malgré l'avis favorable de sa tribu.

«Les Loïnios ne sont plus des guerriers, ils sont devenus de

vieilles femmes », grognaient les adversaires de lavis. Après la

dernière attaque perfide, leurs voix s'élevèrent : «Notre chef

ne porte-t-il pas lui-même, la responsabilité de la. mort de

nos enfants ? Nous avions prévu tout cela, et si nous ne nous

défendons pas, nous succomberons tous. »

lavis sentait croître la colère désemparée des hommes : ils

s’en prenaient â lui. Il connaissait leur état d'âme, car il

ressemait lui-même un profond dégoût en pensant au massa­

cre des enfants. Silencieux, il respectait le deuil des parents.

Cependant, il ne pouvait pas entreprendre une campagne de

vengeance. Que la tribu élise un autre chef. Mais qui choisir ?

Lomaï ? Lui aussi était fort et sauvage, un guerrier coura­

geux. Mais Lomaï était devenu chrétien, comme lavis.

lavis alla trouver son ami et, ensemble, ils se rendirent à la

hutte du missionnaire qui habitait au milieu du village. Leur

entretien dura longtemps. A la nuit tombante, un guerrier

quitta, en secret, le village emportant un message destiné aux

ennemis.

Aucune tribu à Tana n’avait jamais reçu un message aussi

41

étrange. Au moment où ils plaçaient jour et nuit, des senti­

nelles pour prévenir une attaque des Loïnios, ceux-ci leur en­

voyaient une invitation à une rencontre amicale. Ce ne pou­

vait être qu’une ruse. Pourtant leur curiosité était grande. Ils

ne risqueraient rien s’ils venaient armés, et si 1 autre parti, se­

lon ses dires, était non armé. Ils acceptèrent donc I invitation

et promirent de se rendre au jour fixé, sur la montagne dési­

gnée. Mais ils décidèrent secrètement de s’assurer si les

Loïnios viendraient vraiment sans armes.

Quand ils reçurent cette réponse affirmative, lavis et

Lomaï s’entretinrent avec leurs gens. Il s’agissait de vaincre

une grande résistance avant que leurs guerriers admettent un

projet si insensé et si dangereux. De leur côté, ils n’en avaient

pas de meilleur en réserve : lavis et Lomaï semblaient telle­

ment certains de leur affaire. Quelques-uns demandèrent que

le missionnaire et leurs chefs ouvrent la marche, mais que

pouvait-on attendre de gens si cruels qui ne reculaient même

pas devant le meurtre d’enfants ? C’était le devoir de la tribu

de réclamer réparation. En échange, on voulait à nouveau se

livrer, sans défense, à l’ennemi !

Mais ils écoutaient avec sérieux le missionnaire, lavis et

Lomaï leur expliquer que si Jésus-Christ exigeait cela d’eux,

Il serait avec eux. Il affirmait que Dieu pouvait faire des mira­

cles et maintenant ils devaient aussi Lui faire confiance.

N’était-ce pas un miracle que le missionnaire Paton soit venu

vers eux sans armes, qu’il vive maintenant au milieu d’eux et

que tout le village se soit transformé grâce à ce message ?

C’était une preuve de la puissance de Dieu.

Les hommes se laissèrent convaincre. Au jour fixé, une

troupe importante se mit en marche. On traversa d’abord des

palmeraies puis des défilés. Souvent le chemin disparaissait et

il fallait se frayer un passage à travers l’enchevêtrement des

lianes et le sous-bois de la forêt vierge. Puis le chemin s’éleva.

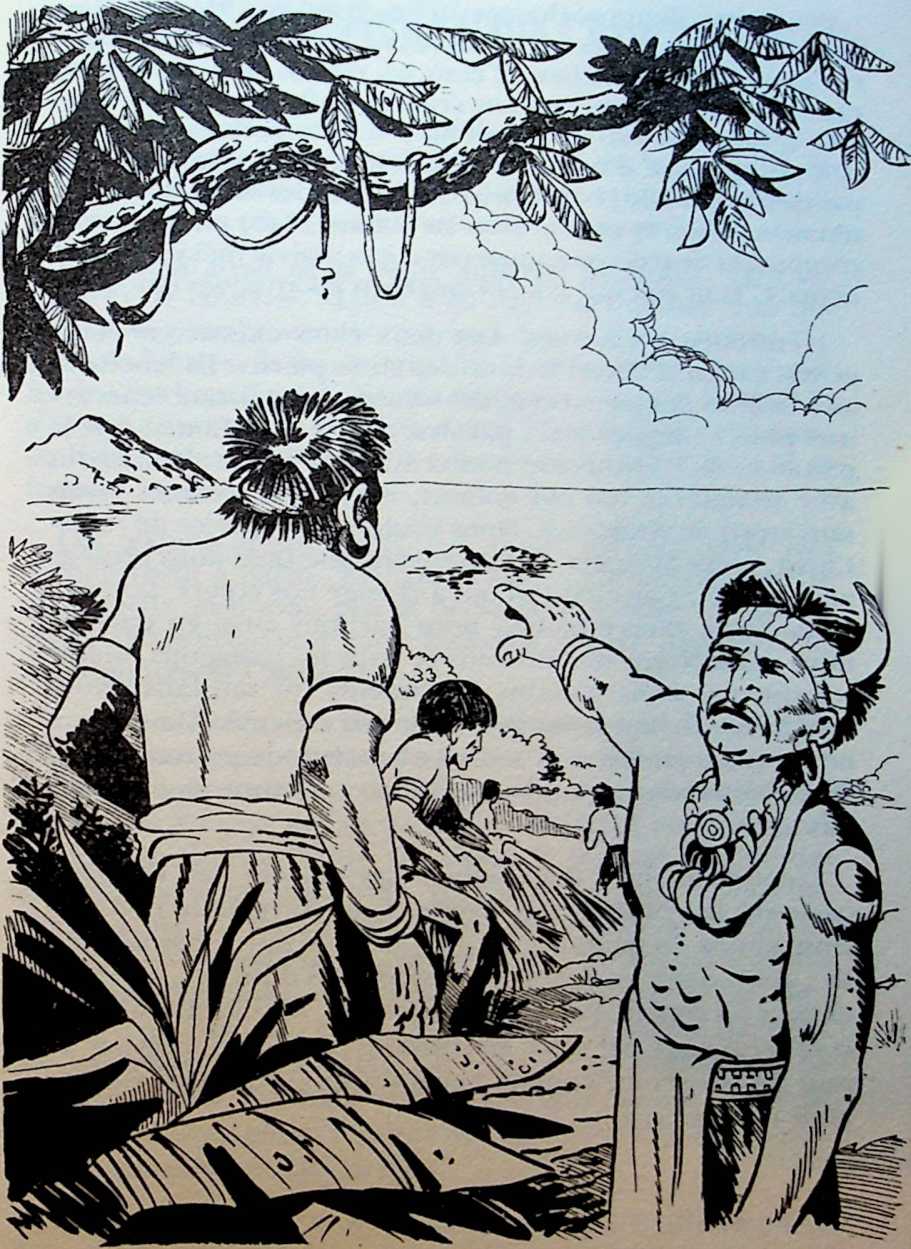
Bientôt les hommes se trouvèrent à la hauteur des cimes des

arbres du bas. De temps en temps, leurs regards embrassaient

toute l’île jusqu’à la côte où la houle se brise en écume blan­

che sur les récifs de corail.

42



*Peu à peu, ils approchaient du lieu convenu.*

Peu à peu, ils approchaient du lieu convenu. Soudain, une

ombre se laissa glisser au bas du tronc d'un palmier et dispa­

rut dans les broussailles. C’était un espion de 1 autre parti

mais ils n’éprouvèrent aucune crainte. Enfin, ils se trouvèrent

face à face. Ce fut une rencontre vraiment curieuse. D’un

côté, un groupe d’hommes faisant timidement les premiers

pas de disciples de J ésus-Christ : ils étaient les offensés mais se

tenaient droits et sans armes. De l’autre côté, un groupe se

composant de trois cents guerriers, nus mais armés jusqu’aux

dents. C’était eux qui avaient entrepris les attaques ignobles.

L'entretien commença. Les deux clans exposèrent leurs

griefs. Ce fut d’abord le tour des chefs païens. Ils lancèrent

aux Loïnios des menaces et des injures, brandissant leurs ar­

mes pour souligner leurs paroles. Après eux, Lomaï prit la

parole et dit : «Nous sommes venus sans armes. Vous nous

avez attaqués et tué nos enfants, mais nous sommes venus

sans esprit de vengeance. Nous voulons vous parler de J ésus-

Christ, notre Seigneur. Nous croyons que Dieu nous protège

aujourd’hui. Car c’est Lui qui a changé nos cœurs. Lorsque

nous étions encore païens, nous partions aussi en guerre ;

nous massacrions nos ennemis et nous les mangions. Même

vainqueurs, nous n’étions ni contents, ni satisfaits. Nous

tremblions devant la vengeance de nos ennemis. Maintenant

nous vivons en frères et sommes heureux de pouvoir servir

Dieu. Nous vous supplions : «Honorez Dieu comme nous le

faisons. »

L’entrevue dura deux jours. Les paroles des chrétiens

parurent incroyables aux païens. Leur intrépidité non-vio­

lente donna du poids à leurs paroles. Et le miracle se produi­

sit : après deux journées de négociations difficiles, un traité

de paix fut conclu. Pour la première fois, sur l’îledeTana, un

conflit fut réglé par des conversations pacifiques, non par un

raid de vengeance comme auparavant. C’était une victoire

pour Jésus-Christ.

44

Le toit de chaume dans l’Emmental

La nuit enveloppait le petit village de l’Emmental. Depuis

longtemps, les lumières étaient éteintes dans les maisons, les

étables et les granges. Après une journée remplie de travail,

les gens étaient plongés dans un sommeil bien mérité.

Le restaurateur de la petite auberge serait allé, bien vo­

lontiers, se coucher. Mais il n’en était pas question tant que

les jeunes gars restaient encore assis derrière leurs verres. De­

puis des heures, ils étaient installés là, et à présent, les aiguil­

les de l’horloge s’approchaient de minuit. Lorsque la pendule

s’apprêta à sonner le douzième coup, l’aubergiste s’approcha

de la table des hôtes : «Hé là ’ il est temps d’aller dormir. Je

ferme ! »

Les gars n’apprécièrent pas d’être invités ainsi sans

ménagement à partir. Pourtant l’aubergiste fit comprendre

clairement qu’il avait pris la décision de fermer. A contre­

cœur, ils sortirent leur porte-monnaie de cuir, payèrent leur

dù et quittèrent l’auberge.

Un vent violent les accueillit au dehors. Il chassait les

nuages dans le ciel étoilé et cachait de temps à autre la pleine

lune avec un lambeau de brume. Les gars tirèrent leurs

casquettes à rabat sur les oreilles et flânèrent jusqu’au pro­

chain coin de rue. «Etre renvoyé à la maison comme des

garçonnets ne me plaît pas», grogna le premier. «Nous de­

vrions jouer un tour à l’aubergiste pour qu’il ne puisse pas

songer au sommeil avant longtemps ». « Je ne suis pas non plus

pressé de rentrer opina le deuxième, et les autres firent com­

prendre qu’eux aussi étaient prêts pour une bonne farce. Le

vin leur était monté à la tète. Un autre fit remarquer qu'ils ne

devaient pas se brouiller avec l’aubergiste, mais qu’il avait

une idée. «Nous allons rendre visite au vieux Fritz. Il y a long­

temps que nous ne l’avons fait ».

Les gars se parlèrent de bouche à oreille. L’affaire parut

leur convenir. «Le vieux Fritz en fera une figure lorsqu’il

45

sortira de sa maison demain. Sa piété lui passera. Qui l’aura

fait ? Le vent, le vent, ce divin enfant ! » Leurs pas s’éloignè­

rent sur le pavé.

La maison, objet de la sollicitude nocturne des terribles

gars, se trouvait un peu à l’écart de la route principale. Le

vieux prédicateur Fritz Schüpbach y habitait avec sa femme

depuis de nombreuses années. Par son comportement calme

et modeste, témoignage vivant de son enseignement, il s’était

acquis la considération des habitants du village.

Cette nuit-là, le sommeil du prédicateur était agité. Le vent

violent secouait les volets, il s’y mêlait d’étranges bruits

provenant sans doute du toit. Fritz Schüpbach se redressa et

prêta l’oreille attentivement. Il était préférable d’aller jeter

un coup d’œil. En silence, pour ne pas réveiller sa femme, il

revêtit sa robe de chambre et enfila ses pantoufles, gagna, à

tâtons, la porte, traversa sans bruit la cuisine et tira le verrou

de la porte d’entrée. Prudemment, il scruta l’obscurité.

A cet instant, une botte de paille tomba à terre, à côté de

lui, et encore une ! Lorsque le prédicateur leva les yeux, il

vit, dans le clair de lune, quelques silhouettes qui, en toute

hâte, découvraient son toit. Un instant, il resta stupéfait. Il se

frotta les yeux pour se persuader qu’il était bien réveillé. Par

méchanceté, on était en train de détruire son toit de chaume

qu’il venait de faire réparer soigneusement. Une grande colè­

re commença à s’élever dans le cœur du prédicateur, mais il

put se maîtriser. Le fait que des hommes auxquels il n’avait

pas nui viennent lui causer du dommage, devait signifier

quelque chose. Voulaient-ils mettre à l’épreuve l’authenticité

de sa conviction ? Fritz Schüpbach rentra dans la maison sans

déranger les visiteurs nocturnes et referma la porte. «Sei­

gneur, aide-moi à faire ce qui est juste », pria-t-il calmement

après un instant. Et il lui vint une idée, qui le rendit à nouveau

jeune et gai. Il s’approcha rapidement du lit de sa femme.

«Lève-toi, mère, des ouvriers sont venus qui ont mérité un

bon repas ». Il lui fit part de ses observations et de son plan. A

présent, on travaillait dans la cuisine avec le même zèle que

sur le toit. En peu de temps, une table bien garnie invitait à un

46

repas matinal. Alors le prédicateur se rendit une nouvelle fois

devant la maison et interpella les gars sur le toit : «Hé, vous

là-haut, votre travail a été long et pénible, vous devez avoir

faim. Venez, entrez, le petit déjeuner est déjà prêt sur la ta­

ble ». Il veillait à ce qu’aucun gars ne se sauvât. L’un après au­

tre, ils pénétrèrent dans la chambre agréablement éclairée.

Après une invitation renouvelée, ils s’assirent à table avec

des têtes portées au rouge vif. Embarrassés et confus, ils

fixaient leurs assiettes. Le prédicateur joignit les mains. Avec

chaleur, il intercéda pour ses jeunes hôtes, pour lui et sa mai­

son, et à la fin, rendit grâces pour le bon repas placé devant

eux. Sa femme offrit le pain, le beurre et le fromage. Les gars

remplirent leurs assiettes, mais ne purent avaler le moindre

morceau.

Tout à coup, l’un d’entre eux repoussa sa chaise et se préci­

pita dehors. Les autres le suivirent. A nouveau, on entendit

leurs pas sur le toit. Fritz regarda sa femme et dit, joyeux :

«Sans doute remettent-ils tout en ordre ! » Les deux vieux

restèrent ensemble jusqu’à ce que les gars eussent terminé

leur travail et fussent partis comme ils étaient venus, sans

tambour ni trompette. Ainsi, Fritz Schüpbach et sa femme se

recommandèrent à Dieu et reprirent leur sommeil in­

terrompu.

47

Jésus-Christ dans les Andes

Depuis des dizaines d’années, la discorde régnait entre le

Chili et l’Argentine au sujet de la frontière. Le Chili revendi­

quait quelques lacs et quelques montagnes, dans cette région.

L’Argentine répliquait avec force que ces lacs et ces monta­

gnes ne pouvaient être considérés comme chiliens. Cette que­

relle avait commencé en 1856. Quatre fois, on avait essayé, en

vain, de trouver un terrain d’entente. A la fin, on décida de

confier l’affaire à une commission neutre qui ne put se mettre

au travail qu’en 1899.

Entre-temps, les relations entre les deux états s’étaient

tellement détériorées qu’au printemps 1900, la menace d’un

conflit armé apparut. En travaillant, les hommes discutaient

de la guerre à venir. Les femmes dans les magasins et sur les

marchés s’entretenaient du même sujet. Les enfants jouaient

aux soldats et naturellement ils triomphaient toujours des

méchants ennemis. «Le Chili a tort », disait-on en Argentine ;

«l’Argentine veut nous léser », pensait-on au Chili.

Pour un certain groupe d’hommes, la guerre aurait même

été bienvenue. Plusieurs jeunes gens rêvaient d’aventures et

d’exploits. Des commerçants et des industriels supputaient le

gain qu’ils pouvaient retirer d’une importante préparation à

la guerre. Secrètement, les gouvernements se préparaient à la

lutte. Les longues négociations de la commission neutre, qui

ne menaient à rien, allaient prendre fin. Aussi, un conflit pa­

rut inévitable aux gens, de part et d’autre de la frontière.

Mais, il y eut aussi des hommes qui ne se laissèrent pas

prendre par la psychose de guerre générale et qui, grave­

ment, se demandaient ce qu’ils pourraient entreprendre

pour conjurer le fléau menaçant. Parmi ces hommes se trou­

vait l'évêque Benavente.

Là où il y a la discorde, que je mette l’union.

48

Le temps de Pâques 1900 approchait. Pendant la semaine

sainte, les églises de Buenos-Aires, en Argentine, étaient

occupées jusqu’à la dernière place. Le jour de Pâques,

l’évêque Benavente devait prononcer le sermon dans la

grande cathédrale. Ce jour-là l’affluence était encore plus

importante, car Benavente avait la réputation d’être un

brillant orateur.

Une foule d’idées avaient surgi dans la tête et le cœur de

l’évêque pendant la préparation de son sermon. Avec une

peine profonde, il constatait les progrès de la haine et de la

préparation à la guerre, et il devinait, avec une implacable

lucidité, les souffrances et les fléaux que la guerre réservait

aux deux pays. Mais n’était-ce pas là une affaire qui ne regar­

dait que les politiciens et les gouvernements ? Sa mission à

lui, n’était-elle pas de prêcher dans la cathédrale le message

de Pâques ? Mais comment pouvait-il annoncer la résurrec­

tion de Jésus-Christ quand, au même moment, son peuple et

le peuple voisin s’apprêtaient à commettre un grand péché ?

Ne devait-il pas leur indiquer une autre voie à suivre ?

Alors, lorsqu’il se trouva en chaire, revêtu de tous ses

ornements sacerdotaux, il parla et son sermon de Pâques de­

vint un sermon de paix. «Abandonnez les projets de guerre

pour que le Chili et l’Argentine puissent enfin se réconcilier !

Ne parlez plus de la guerre, arrêtez vos exercices armés, ne

construisez plus de navires de guerre ! Songez que la victoire

appartiendra au plus fort et pas nécessairement à celui qui a

le droit pour lui ! Jésus-Christ veut que la justice règne. Il ne

nous a pas appris à rejeter la faute sur autrui, mais dans

l’Evangile selon Saint Matthieu, au chapitre V, Il nous dit :

«Quand tu présentes ton offrande à l’autel, si tu te souviens

que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande

devant l’autel et avant de l’offrir, va d’abord te réconcilier

avec ton frère, puis reviens présenter ton offrande. «Jésus-

Christ est ressuscité. Il est avec nous tous les jours jusqu’à la

fin du monde. Nous voulons lui soumettre notre affaire dans

la prière et écouter ce qu’il a à nous dire ».

Les gens quittèrent l’église profondément remués. Partout

49

on commentait cet étrange sermon de Pâques. Ce message

extraordinaire parvint par-dessus la frontière jusqu’au Chili,

où l’évêque J ara exerçait son ministère. Lorsqu’il entendit

parler du sermon de l’évêque Benavente, il fut très heureux.

«C’est le seul chemin pour un chrétien. De mon côté, je veux

faire tout pour empêcher la guerre et favoriser la paix ». Telle

fut sa réponse. Il parcourut le Chili et dans d'innombrables

rencontres, il appela à la réconciliation en invitant les gens à

regarder Jésus-Christ et à le suivre.

Le cœur des Chiliens et des Argentins commença à s’ouvrir

au message des deux évêques. Les femmes et les prêtres fu­

rent les premiers à s’y associer. Et ceux qui étaient touchés fu­

rent de plus en plus nombreux. Sous la pression des pétitions

venues de toutes les couches sociales, les deux gouverne­

ments furent forcés d’arrêter les préparatifs militaires jusqu’à

ce que la commission neutre se soit prononcée. Celle-ci pu­

blia rapidement ses conclusions et selon elles, les deux pays

avaient à la fois tort et raison. Une nouvelle frontière fut éta­

blie, et les gouvernements décidèrent que pendant les cinq

années à venir, tout litige fût soumis à un tribunal neutre.

En ce temps-là vivait à Buenos-Aires, la Senora Angela de

Oliviera Cezar de Costa. Elle avait entendu le sermon de

Pâques, dans la cathédrale. Elle ne pouvait pas oublier le ser­

mon de l’évêque : «J’aimerais tant que Jésus-Christ se tienne

entre nos deux peuples pour les conduire », pensait-elle.

Un jour, elle vit en pensée, devant elle, une immense statue

de Jésus-Christ sur le plus haut sommet des Andes, aux fron­

tières du Chili et de l’Argentine. Cette idée devint un plan

bien précis, soutenu avec force par les deux évêques, J ara et

Benavente, car ils reconnaissaient que la préparation et

l’exécution de ce plan ne feraient que renforcer chez les deux

peuples la pensée que Christ veut la paix. Dans les deux pays,

on organisa des collectes jusqu’à ce que les sommes nécessai­

res fussent réunies.

L n jeune sculpteur argentin, Matheo Alonso, fut chargé de

l’exécution de la statue de bronze. Il la réalisa en fondant les

50

canons d’une forteresse de Buenos-Aires. Les gouvernements

payèrent les frais du transport jusqu’au sommet des Andes.

Cette statue était quatre fois plus grande qu’un homme nor­

mal. D'abord, aussi loin que le permettaient les rails, elle em­

prunta la voie ferrée, puis des mulets la tirèrent sur des affûts

de canons le long des sentiers de montagne et enfin des hom­

mes la hissèrent sur le Puente del Inca, à 3.962 mètres d’alti­

tude.

Le 13 mars, de nombreuses personnes se réunirent sur la

montagne. Les Chiliens campaient sur le sol argentin et vice-

versa. La statue du Christ fut dévoilée dans un profond et

solennel silence. Sur un côté du socle était gravé : «Que les

montagnes tombent en poussière si les peuples chiliens et

argentins brisent la paix qu’ils ont conclue aux pieds de Jésus-

Christ. » Sur l’autre côté, on pouvait lire : «Il est notre paix,

lui qui les deux n’en a fait qu’un ». (Ephésiens 2:14).

Après un cantique de louanges chanté par tous, le délégué

argentin pria : «O Dieu, aide-nous à éteindre le feu de la

haine et de l’envie, à faire régner dans nos âmes l’amour et

l’entente. Donne aux peuples la paix, l’esprit d’ordre et de

bienveillance, pour que le mal puisse être vaincu et que ton

amour et ta grâce puissent entrer dans le cœur des hommes.

Que ta grâce soit sur nous. Nous te prions au nom de Jésus-

Christ, ton Fils bien-aimé, le Prince de la paix ».

51

«Ce n’est pas l’affaire d’une femme»

Mary Slessor, malade, est allongée sur sa paillasse, dans sa

maison de bois, nouvellement construite. A nouveau, la fiè­

vre maligne s’est emparée d’elle et lui réserve des jours

misérables et des nuits blanches. C’est donc cela la vie d une

femme missionnaire !

Enfant, elle rêvait parfois de la forêt vierge africaine. Elle

voyait devant elle des paysages édéniques, des palmiers, des

■lacs et des fleuves clairs comme de l’argent. Elle-même, Bible

en main, se tenait dans une petite église indigène et parlait de

Jésus aux hommes, aux femmes et aux enfants noirs qui tous

tendaient l’oreille... Bien sûr, elle le fait aussi maintenant.

Mais la vie quotidienne d’une missionnaire n’a rien de

romantique. Elle habite parmi des femmes bavardes qui lui

font bien souvent des méchancetés et dont seules quelques-

unes veulent suivre le nouveau chemin. Elle s’occupe des en­

fants qui ont été abandonnés dans le sous-bois parce qu’ils

étaient jumeaux ou non désirés pour une raison quelconque.

Elle essaie de lutter contre le démon de l’alcool et

d’empêcher, au prix de sa vie, des massacres humains qui

sont toujours à l’ordre du jour dans de telles circonstances.

Récemment, le fils du chef Edem trouva la mort lors de

l’abattage des arbres. Le sorcier devait dire qui était à l’ori­

gine de cette mort et il accusa les habitants d’un village situé à

proximité, dans la forêt. Ceux-ci furent attaqués à l’impro-

viste. Douze hommes et quelques femmes furent faits pri­

sonniers et gardés comme victimes destinées à être sacrifiées

le jour de l’enterrement du fils du chef Edem.

Mary songe à ce qu’elle avait dû souvent entendre dans sa

patrie, en Ecosse : «Pourquoi voulez-vous partir là-bas

comme missionnaire ! Laissez donc les indigènes dans leur

paganisme ; ils sont heureux ! »

Alors, elle revoit Edem, le père de l’accidenté... Elle avait

finalement réussi, par toutes sortes de ruses, à sauver l’un

prisonniers, l’un après l’autre. Et quand les vapeurs de l’al­

cool se furent dissipées et que le jeune homme fut inhumé, le

chef Edem s’était mis à réfléchir sérieusement. Pour la

première fois le sang n’avait pas coulé lors d’une cérémonie

52

funèbre. Il avait même permis aux habitants du village voisin

de s’en retourner chez eux et leur avait offert en plus, des

champs et des semences. Et il avait dit alors à la missionnaire

Slessor : «Continue à nous enseigner comment nous pouvons

abandonner les anciens mauvais usages. Nous en sommes

fatigués ; car ce sont de lourdes chaînes qui nous tiennent pri­

sonniers. Mais tu dois nous aider sur le chemin de J ésus ».

«Tu dois nous aider ! ». Voilà l’appel qui retentit toujours

à ses oreilles dans la forêt vierge de l’Afrique occidentale. Et

elle veut aider, même au prix de sa santé, voire de sa vie.

L’existence quotidienne est parfois bien décevante, mais l’Es-

prit de Dieu l’emporte dans un cœur, puis dans un autre, et

pas seulement dans son village : la mission s’étend plus loin...

Mary se soulève sur sa couche et écoute. Encore une fois les

tambours. Pas de doute ! Elle a appris à déchiffrer les roule­

ments sourds. Ce ne sont point de bonnes nouvelles. Elle se

souvient des entretiens des derniers jours dans les huttes des

indigènes. A nouveau une querelle de clans menace le pays

voisin. Mais le sang ne doit pas couler. Peut-être son interven­

tion sera-t-elle efficace ! Ah ! si seulement elle se sentait plus

forte.

Lorsque la fidèle servante noire entre pour apporter un ra­

fraîchissement à la malade, Mary, déjà habillée, est assise.

épuisée, sur son lit. Elle se restaure et quitte la maison. Elle a

de la peine à trouver un homme courageux pour l’accompa­

gner sur ce chemin dangereux. Se rendre maintenant dans la

zone de guerre peut signifier la mort à coup sûr. Mais Mary

n’entend pas les avertissements. Une seule pensée l’anime :

ne pas arriver trop tard, empêcher l’effusion de sang.

Pendant des heures, Mary et son compagnon se fatiguent

sur les sentiers presque impraticables de la forêt équatoriale.

Puis ils atteignent leur but. Il s’agit maintenant d’approcher

les deux chefs ennemis. Ni l’un, ni l’autre, ne veut entendre

parler d’une médiation. L’un lui fait dire : «Si la guerre

éclate, ce n’est pas une femme qui la fera cesser ». Mais Mary

lui envoie cette pertinente réponse : «Tu comptes seulement

avec une femme, mais tu ne penses pas au Dieu qu’elle

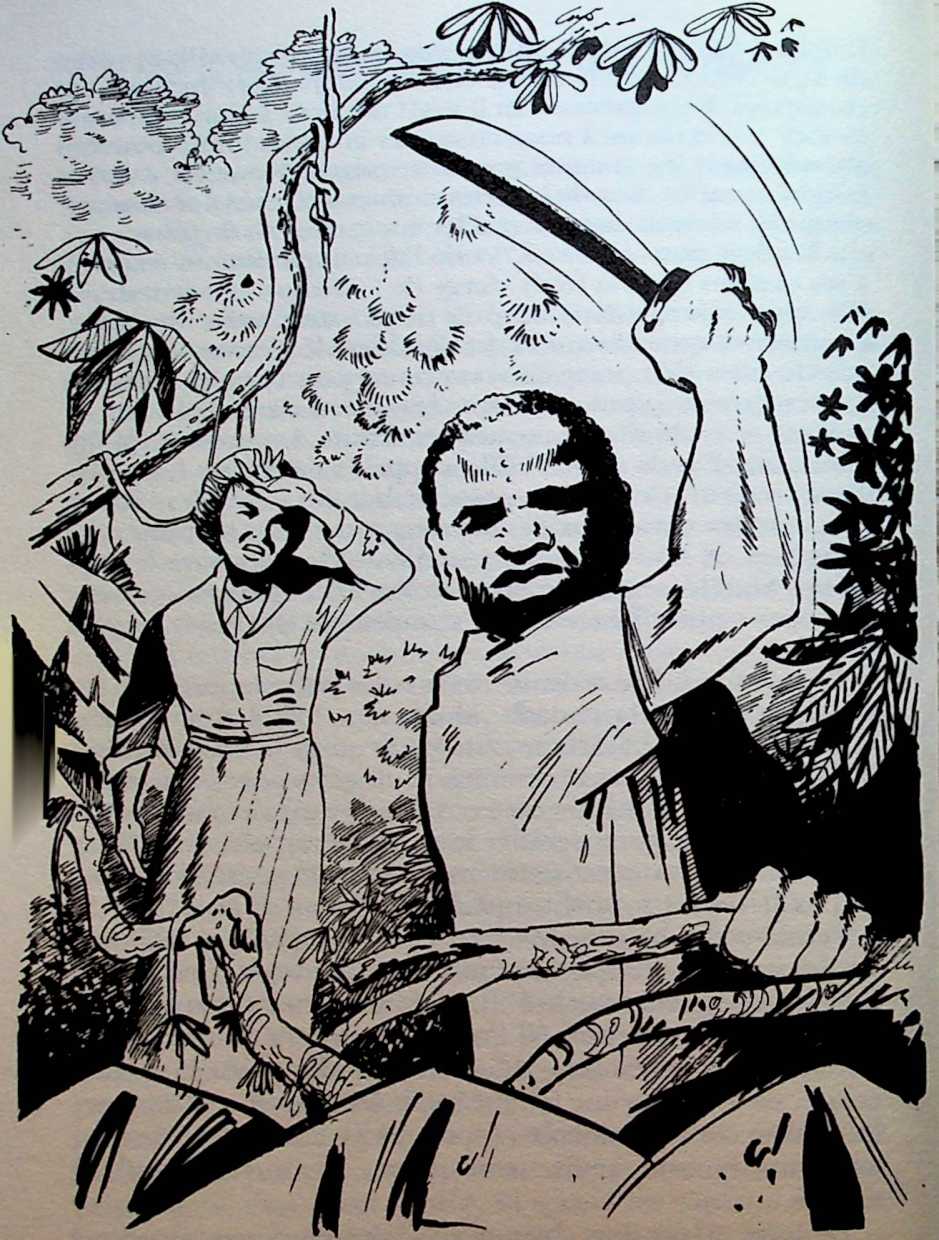
sert ! ».

Le long et pénible chemin a-t-il été parcouru en vain ?

Mary Slessor ne se donne pas encore pour battue. Si elle a

essuyé un refus de la part des chefs, elle pourra peut-être

53



*Pendant des heures, Mary et son compagnon se fatiguent sur les*

*sentiers presque impraticables de la forêt équatoriale.*

parvenir à quelque chose auprès des soldats ! Méprisant tout

danger, elle s’avance vers les guerriers lourdement armés et

qui n’attendent qu’un signe pour commencer le combat. Il

est insensé de vouloir maintenant tempérer leur ardeur mili­

taire. Une sourde hostilité monte des deux parties contre elle.

Mais, sans peur, elle crie aux hommes : «Arrêtez, n’agissez

pas comme de petits gamins. Restez tranquilles ! ».

Elle rencontre un méchant silence. Une tension terrible,

qui peut à tout instant provoquer le déchaînement des

passions, remplit l’air. Vont-ils massacrer la missionnaire

comme première victime de leur soif sanguinaire ?

C’est alors qu’un événement totalement inattendu se pro­

duit. Un homme âgé sort du rang des guerriers et s’agenouille

devant elle. «Me reconnais-tu ? s’exclame-t-il, tu m’as guéri,

il y a de nombreuses années, quand j’étais malade à mourir.

Je ne l’ai jamais oublié. »

Emue, Marie Slessor regarde le vieil homme. Oui, c’est

l’ancien chef auquel elle avait rendu visite dès son arrivée en

Afrique. Elle n’avait pas seulement sauvé sa vie à lui, mais en­

core celle de ses femmes et de ses esclaves qui auraient dû

l'accompagner dans la mort.

Cet homme se place à côté de la missionnaire. Il parle aux

membres de son clan qui ont suivi avec étonnement tous les

événements. Les adversaires aussi se détendent. Cet homma­

ge spontané rendu par un valeureux guerrier de leur peuple à

une femme blanche a eu un effet miraculeux. Rapidement les

deux clans armés sont disposés à écouter son conseil.

Mary Slessor propose de faire du conflit l'objet de con­

versations, puisqu’il s’agit, d'ailleurs, d’une affaire de peu

d’importance. Patiemment, elle assiste aux interminables

palabres des hommes qui finalement tombent d’accord et

s’en retournent dans leurs villages sans avoir répandu le sang.

Mary Slessor rejoint aussi sa hutte et le clan dans lequel elle

a décidé de vivre. Sa force est minime, elle n’est qu’une faible

femme. Mais grande est la puissance de Dieu. Et Sa volonté

ordonne : «Paix sur la terre ».\*

\* Une biographie de Mary Slessor a été publiée par les «Editions Le

Phare», B - 5531 Flavion - Florennes (Belgique) sous le titre de «Ma

en Afrique ». C’est une réédition revue et améliorée de « Reine blan­

che en pays noir», par W.P. Livingstone.

55

L’empereur et l’évêque

Sous le règne de l’empereur Théodose, le christianisme de­

vint définitivement religion d’Etat. A cette époque déjà ap­

paraissaient les premiers signes du déclin qui sera, pour

l’Eglise chrétienne, la conséquence de cette évolution. Mais la

hiérarchie n’existait pas encore ; elle se développa plus tard

dans l’Eglise catholique. Toute la communauté élisait parmi

ses membres l’évêque au jugement duquel l’empereur lui-

même se soumettait. Un vieux récit du quatrième siècle en

fait foi. Il se rapporte au temps où Ambroise était évêque de

Milan. Il entretenait d’étroites relations avec l’empereur

Théodose, car avant d’être élu évêque, il avait été préfet

impérial de Ligurie.

De préfet à évêque ! Un changement singulier ! La procé­

dure de vote fut elle aussi étrange.

Tout Milan se trouvait dans une grande agitation. Des

scissions divisaient l’église. Différents partis s’étaient créés

pii se disputaient surtout au sujet de la question de la per-

onne de Jésus-Christ. Qui devait maintenant devenir

évêque ? Quel devait être son comportement dans les ques­

tions controversées ?

On ne se contenta pas de batailles de mots. Dans l’excita­

tion, on en vint aux mains, pour faire mieux entendre ses

arguments. Dans les rues, il y eut des rixes qui se continuaient

jusque dans la grande cathédrale de Milan.

Ce qu’il y avait d’humiliant dans cette situation avait dû

être ressenti par le jeune homme qui se frayait un chemin

dans la cathédrale, à travers les gens excités. Chacun s’effa­

çait respectueusement devant lui car on reconnaissait le pré­

fet de l’empereur. Il n’était pas encore baptisé, mais très au

Là où il y a l’erreur, que je mette la vérité.

56

courant de la doctrine chrétienne. Par sa droiture et sa cons­

cience, il s’était fait comme avocat un bon renom auprès de

chacun.

Lorsque Ambroise monta en chaire, les manifestants se tu­

rent. Ambroise ne les ménagea pas. Il évoqua leur attitude

blasphématoire en termes cinglants. Avec une grande élo­

quence, il leur fit clairement comprendre que, parmi des

disciples de Jésus-Christ, des opinions contradictoires ne de­

vaient jamais dégénérer en une telle discorde, mais qu’il exis­

tait d’autres voies pour parvenir à l’entente.

Ses mots trouvèrent un écho, mais le problème n’en était

pas résolu pour autant. Comment fallait-il procéder pour le

vote ? On entendit alors dans le silence une voix d’enfant qui

proclamait : «Ambroise évêque ! Ambroise évêque ! » Ces

paroles furent déterminantes. Tous admirent que Dieu s’était

servi de l’innocence de cet enfant pour révéler Sa volonté,

puisque les sages et les intelligents étaient incapables de la

trouver. Ambroise devait être élu évêque ! Les deux partis

avaient sauvé la face. Comme une vague, l’appel unanime

traversa la cathédrale : «Qu’Ambroise soit évêque ! »

Pris de crainte, Ambroise s’opposa à cette proposition.

Comment lui, qui n’avait même pas été baptisé, pouvait-il

être évêque ? Mais sa modestie, qui le poussait à ne pas ac­

cepter, confirma la communauté dans sa détermination.

Finalement l’empereur Théodose donna un avis favorable à

ce choix. Ambroise se fit baptiser et sept jours plus tard, fut

sacré et installé évêque. Il donna ses propriétés aux pauvres et

conscient de son ignorance, il passa chaque jour des heures à

l’étude de la Bible. Il se consacra avec un grand zèle à sa nou­

velle fonction. Et bientôt tout Milan louait l’amour fraternel

avec lequel il recevait chaque homme, quelle que fût son ap­

partenance. Après cette élection épiscopale singulière, Milan

retrouva la paix.

Mais voici, des troubles éclatèrent dans la ville grecque de

Thessalonique. L’empereur Théodose y avait nommé gou­

verneur un noble wisigoth du nom de Botéric. Celui-ci

57

découvrit à Thessalonique toutes sortes d’abus et dut prendre

des mesures qui mécontentèrent les Grecs. L'agitation empi­

ra lorsqu’il fit arrêter, pour cause de délit, un conducteur de

char très populaire. La requête du peuple pour sa mise en li­

berté fut rejetée par Botéric. Une émeute éclata. Botéric et

d’autres fonctionnaires impériaux furent assassinés.

Botéric était un ami personnel de l’empereur dont la colère

ne connut plus de bornes lorsqu’il apprit la nouvelle. Sans

longuement réfléchir, il donna l’ordre cruel de rassembler

tous les hommes de Thessalonique dans le stade et de les y

massacrer. Leur nombre s’élevait à environ sept mille.

L’empereur regretta l’ordre donné sous l’emprise de l’in­

dignation mais à quoi cela servait-il ? L’ordre avait déjà été

exécuté et rien, ni personne, ne pouvait plus faire revivre ces

sept mille hommes. La nouvelle de ce bain de sang se répandit

rapidement et irrésistiblement.

L’évêque Ambroise eut aussi vent de cet ordre sauvage de

l’empereur. Profondément ébranlé, il se retira pendant quel­

que temps dans le silence pour réfléchir à ce qu’il devait faire.

Dans la prière, il implora l’aide de Dieu. En tant que serviteur

de Jésus-Christ, avait-il le droit de se taire ? Cependant, il

savait à quel point l’empereur était irritable et peu maître de

lui. Cet ordre insensé en était la preuve. Se laisserait-il re­

prendre par lui ? Ou bien le remettrait-il, lui aussi, au juge ?

Le lendemain était un dimanche. L’empereur Théodose,

qui séjournait justement à Milan, voulait comme d’habitude

et sans doute aussi sous le coup de son ordre sanguinaire,

assister au culte. Mais quelle ne fut pas sa surprise en parve­

nant au portail de la cathédrale ! Personne ne lui rendait les

honneurs, pas même l’évêque Ambroise, qui se tenait sur le

seuil et montrait clairement qu’il n’autoriserait pas l’entrée

du sanctuaire à l’empereur après le bain de sang de Thessalo­

nique.

Cela signifiait pour l’empereur une humiliation publique.

En vain, il s’cllorca de faire céder Ambroise. A la fin, il

s’écria : «Le roi David n’a-t-il pas répandu lui aussi le sang ?

58

Et pourtant la Bible le cite comme un roi ayant trouvé grâce

devant Dieu ! » Ambroise répliqua gravement : «Si Sa

Majesté l’empereur a suivi le roi David dans le péché, qu’elle

le suive aussi maintenant dans le repentir ».

Les gens présents suivaient cet échange de mots téméraires

en retenant leur souffle. Comment l’évéque osait-il formuler

une telle réponse ! L’empereur était là, entouré de sa garde

et la force de l’évêque résidait uniquement dans sa certitude

d’obéir à la volonté de Dieu.

L’empereur avait entendu, sans sourciller, la réponse de

son ancien préfet. Puis il baissa la tête et s’en retourna dans

son palais, tenaillé par le remords et persuadé de la justesse

des paroles de l’évêque. Huit mois durant, il ne put participer

au culte. Alors, l’évêque Ambroise le reçut à nouveau

comme membre de l’église chrétienne.

Ainsi l’évêque Ambroise avait clairement et nettement

proclamé que devant Dieu et dans l’église chrétienne, aucune

considération de personne ne comptait.

Avec son courage, issu de sa douceur, il avait brisé la fierté

de l’empereur. Jésus-Christ avait triomphé de l’empereur et

avait remporté la victoire.

59

Saint François d’Assise et les voleurs

Le nom de Saint François d’Assise est universellement

connu. On sait qu’il a vécu à Assise et qu’il fonda l’Ordre des

Frères Mineurs. Tous les chrétiens, quelle que soit leur con­

fession, l’aiment et l’honorent encore aujourd’hui. Car en

lui, ils rencontrent un homme qui, après une conversion

radicale, suivit Jésus-Christ en disciple inconditionnel et vé­

cut dans l’amour de toutes les créatures de Dieu.

A l’époque où l’Eglise romaine et ses serviteurs désiraient

dominer le monde par la puissance et la richesse, François

d’Assise fut frappé par les paroles dej ésus : « Ne prenez ni or,

ni argent, ni monnaie dans vos ceintures ; ni sac pour le

voyage, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton ; car l’ou­

vrier mérite sa nourriture. » (Matthieu 10:9-10).

Il se détacha de tout ce qu’il possédait et devint ainsi entiè-

rement disponible pour rechercher la volonté de Dieu et pour

ui obéir. Sa consécration à Dieu lui fit aimer tout ce que Dieu

ivait créé : soleil, vent et nuages, eau et feu, poissons,

oiseaux et bêtes sauvages et bien sûr, aussi les hommes quels

qu’ils fussent. Il les appelait tous frères et sœurs.

Il semblait qu’il parlât le langage de toutes les créatures.

Alors qu’il était une fois en train de haranguer la foule dans

un village italien, une bande d’oiseaux migrateurs se posa

près de lui. Il s’adressa aux oiseaux et les exhorta à louer Dieu

par leurs chants, pour les dons merveilleux qu’ils avaient

reçus de leur Créateur.

François d’Assise exhortait ceux qui l’écoutaient à aimer

tout être humain, notamment les pauvres et les opprimés, les

malheureux et les désespérés, les voleurs et les bandits. Dans

la règle de son Ordre, il écrivit : «Quiconque vient chez les

Là où il y a le doute, que je mette la foi.

60

Frères, ami ou ennemi, voleur ou bandit, doit être accueilli

avec bonté ».

Même ses disciples les plus proches eurent du mal à le sui­

vre dans ce domaine. Peut-être pensaient-ils, comme nous le

faisons encore aujourd’hui, que cette attitude consistait à

épargner au coupablé un juste châtiment et à lui témoigner

une bonté non méritée qu’il ne saurait pas apprécier. Un très

ancien document rapporte les faits suivants : Il arriva que des

bandits qui hantaient d’habitude les forêts et s’attaquaient

aux voyageurs, vinrent frapper aux portes d’un ermitage du

Mont Casale pour solliciter de la nourriture. Quelques Frères

affirmèrent qu’il n’était pas juste de leur donner l’aumône.

Lorsque François d’Assise rendit visite à l’ermitage, les

Frères lui demandèrent s’il fallait donner l’aumône à des

bandits. François d’Assise leur répondit : «Allez, procurez-

vous du bon pain et du bon vin, et portez-les leur dans la fo­

rêt. Cherchez-les jusqu’à ce que vous les trouviez et appelez -

les : «Frères bandits, venez. Nous sommes les Frères et nous

vous apportons du bon pain et du bon vin ». Ils viendror

sûrement. Vous étendrez alors par terre une nappe, vol

mettrez le couvert et vous les servirez aimablement et hum

blement pendant qu’ils mangeront. Mais après le repas, vous

leur annoncerez la Parole de Dieu et à la fin, vous leur ferez

promettre qu’ils ne tueront plus et qu’ils ne causeront plus de

tort physique à personne. Ne leur demandez que cela, car si

vous exigez d’eüx trop de choses, ils refuseront tout en bloc,

alors qu’en procédant par petites étapes, ils accepteront de

vous faire la promesse que vous leur demandez, à cause de

votre humilité et de votre bonté.

Le jour suivant, en guise de récompense pour l’engage­

ment tenu, vous leur apporterez pain et vin, œufs et fromage

et à nouveau vous les servirez. Après le repas, vous leur

demanderez : «Pourquoi hantez-vous les forêts, tenaillés par

la faim, endurant toutes sortes de maux, péchant en pensée et

en action et mettant finalement votre âme en jeu ? Il est

préférable de servir le Seigneur ; Il vous accordera ce dont

vous avez besoin sur terre et, en même temps, vous sauverez

61

votre âme ». Alors le Seigneur fera en sorte qu’ils se convertis­

sent, à cause de votre humilité et de votre patience. »

Les Frères firent tout ce que François d’Assise leur avait de­

mandé de faire et ce qui avait été prédit se réalisa. Par recon­

naissance et grâce à la miséricorde de Dieu, les bandits tinrent

scrupuleusement parole. Oui, grâce à l’humilité et à la con­

fiance des Frères, ils commencèrent à les aider et transportè­

rent du bois dans l’ermitage.

Enfin quelques-uns d’entre eux entrèrent dans l’Ordre.

D’autres confessèrent leurs péchés, firent pénitence et promi­

rent solennellement aux Frères de vivre dorénavant du travail

de leurs mains et d’abandonner leur mauvaise vie.

62

François d’Assise parmi les croisés

Du haut des minarets, les muezzins\* appellent les croyants

à la prière. Mais l’armée des Croisés assiège la forteresse,

presque inexpugnable, de Damiette, en Egypte. En cette

année 1219, le pape Honorius III avait ordonné, une fois de

plus, d’attaquer avec force les Musulmans. Après les succès

initiaux des premières croisades, l’armée des Sarrasins\*\*

s’était répandue vers le nord et l’ouest. Elle avait établi sa

domination à Tunis, au Maroc et même jusqu’au sud de

l’Espagne.

La devise de l’armée devant Damiette était semblable à

celle des Croisés antérieurs : protéger la foi, sauver l’Occi-

dent chrétien, libérer la Terre Sainte, exterminer les Infidèles

par le fer et par le feu.

A la même époque, une autre armée campait dans une

vallée près d’Assise, autour de la petite église de Portiuncula.

C’étaient les Frères de l’Ordre de Saint-François, qu'

s’étaient regroupés là pour la Pentecôte. Ils dormaient à 1

belle étoile, sur la terre nue. Les habitants d’Assise, Toliquc

Spello et Peruggia leur apportaient à manger et à boire.

François d’Assise était tout à fait opposé aux mobiles des

croisades, parce qu’il comprenait parfaitement la voie et la

vérité du Christ. Il avait décidé de participer à sa façon aux

croisades. C’est pourquoi, devant les Frères de son Ordre, il

proclama avec une grande puissance de persuasion que l’on

ne pouvait pas défendre la foi chrétienne en tuant les mé­

créants. On n’avait pas le droit d’organiser des expéditions

pour les massacrer, mais on devait tout faire pour les amener

à la foi et les convertir. Selon un vieux rapport, il termina

ainsi une de ses allocutions : «Mes fils ! Dieu m’a ordonné de

vous envoyer dans le camp des Sarrasins pour annoncer et

confesser la foi chrétienne. C’est pourquoi, préparez-vous à

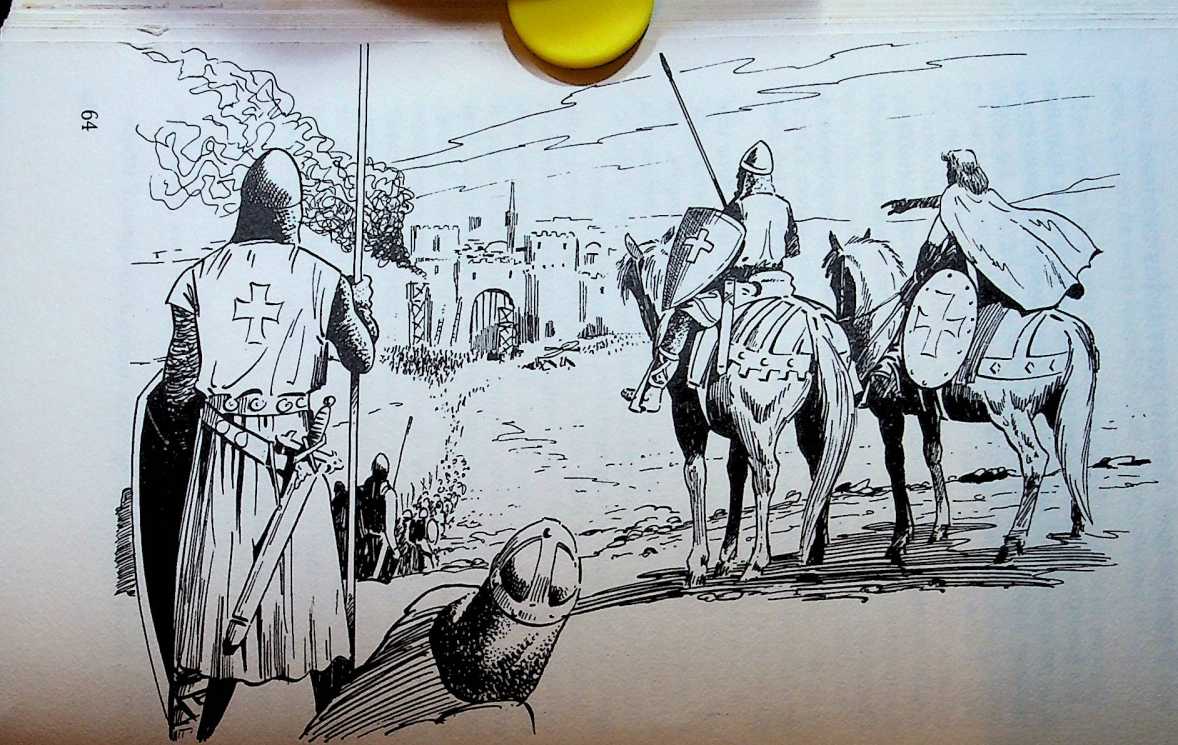
accomplir la volonté du Seigneur. »

• Cricur qui du haut d’un minaret annonce aux Musulmans

l’heure de la prière.

\*• Nom donné, au Moyen-Age, aux Arabes d’Europe et d'Afrique.

63



*Mais l’armée des Croisés assiège la forteresse. presque inexpugnable de Damiette, en Egypte.*

Les F reres baissèrent la tete et dirent \* « Pere, nous sommes

prêts à obéir en toutes choses ». François d’/\.ssise se réjouit de

ce bon vouloir et leur dit, plein d’affection : «Très chers fils,

pour que vous puissiez mieux exécuter les commandements

de Dieu, veillez à ce que la paix, l’entente et un amour iné­

branlable régnent parmi vous. Imitez Jésus-Christ dans la

pauvreté, l’obéissance et la chasteté. Car le Seigneur a été

obéissant de Sa naissance à Sa mort, oui jusqu’à la mort sur la

croix. Reposez-vous sur Dieu seul, Il nous conduit et nous

aide. »

François envoya trois Frères de son Ordre à Tunis, deux en

Grèce, six au Maroc. Il annonça qu’il se rendrait lui-même en

Egypte auprès du Sultan.

Les Frères s’exclamèrent : «Père François, ne le fais pas. Il

te tuera. Ah ! bon Père, faut-il vraiment nous séparer ?

Comment pouvons-nous, sans toi, faire la volonté de Dieu ? »

Malgré sa profonde émotion, François d’Assise leur répondit

avec une grande assurance : «Faites confiance à Dieu, mes

fils. Celui qui vous envoie vous accordera, dans sa miséri­

corde, force et secours. » Et il leur donna le conseil suivant :

«Il existe pour les Frères, qui se rendent par amour auprès

des non croyants, deux sortes de comportements. Le premier

consiste à ne pas combattre ou quereller en paroles, mais à se

soumettre, selon la volonté de Dieu, à toute créature, témoi­

gnant ainsi de la foi chrétienne. La deuxième attitude consiste

- lorsqu’ils remarquent que cela plaît à Dieu - d’annoncer

l’Evangile, d’exhorter les gens à croire en Dieu le Père, le Fils

et le Saint-Esprit, à se faire baptiser et à devenir chrétiens.

François d’Assise choisit deux Frères, son vieil ami Pietro

dei Cattani et le Frère Léon qui l’accompagna partout et qui a

tout noté. Le jour de la Saint-Jean 1219, ils quittèrent le port

d’Ancône et jetèrent l’ancre un mois plus tard près de Saint-

Jean d’Acre. De là, ils se dirigèrent vers le sud et rencontrè­

rent devant Damiette l’armée des Croisés.

Le siège de cette puissante forteresse durait déjà depuis un

certain temps et semblait ne pas vouloir finir. Les combats

étaient presque quotidiens. Peu avant l’arrivée des trois Frè­

res une grande bataille avait eu lieu qui coûta la vie à deux

mille Sarrasins. Sur quoi, les Croisés risquèrent 1 assaut de la

place forte, mais ils furent repoussés par les Musulmans et

65

subirent de lourdes pertes. Ceux-ci étaient conduits par leur

valeureux chef Melek el Kamel, sultan d Egypte.

Après quelques jours de présence au milieu des Croisés,

François d’Assise dit à ses compagnons : «Ah Frère Léon,

nous voulions nous rendre auprès des non-croyants pour les

convertir, mais ceux-ci — les Croisés — ont plus besoin de con­

version que les Musulmans.» Sur ce, les Frères sillonnèrent

journellement le camp et annoncèrent l’Evangile. Mais les

soldats faisaient la sourde oreille. Ils étaient obsédés par

l’idée qu’ils prendraient bientôt Jérusalem et qu’ils

pourraient la piller. Et lorsque François s’adressait à leur

conscience : «Etes-vous encore chrétiens ? Avez-vous donc

oublié Jésus-Christ, son enseignement et son conseil évangé­

lique ? Vous êtes pourtant bien venus de l’autre côté de la

terre pour délivrer le Saint Sépulcre ! » Alors, ses auditeurs

riaient et se moquaient de lui. Ils lui lancèrent des pierres et se

moquèrent de sa robe de moine.

Peu de temps après, les Croisés subirent une lourde dé­

faite, laissant cinq cents soldats sur le champ.de bataille.

Alors les coeurs de beaucoup s’ouvrirent et ils se repentirent.

Un ancien document rapporte que nombre d’hommes entrè­

rent dans l’Ordre des Franciscains parce qu’ils étaient persua­

dés d’y trouver des frères qui prenaient au sérieux l’ensei­

gnement dej ésus-Christ.

Enfin, François trouva l’occasion de faire ce pour quoi il

était venu en Egypte : c’est-à-dire de rencontrer des non-

chrétiens et de leur annoncer la Parole de Dieu. Il se servit des

négociations de paix, organisées après la grande défaite,

pour parvenir avec le Frère Léon, jusqu’auprès de Melek el

Kamel.

Le chemin était long et pénible à travers les sables du

«noman’s land». «Je suis tellement affamé», disait le Frère

Léon. Mais François désignait les minarets de Damiette et lui

répondait : «Frère, as-tu peur ?» «Oui, bien sûr», répondait

Léon, «mais je veux t’accompagner partout». «Aussi au

paradis ? » demanda François en désignant encore une fois les

minarets. «Aussi au paradis» répondit Léon. «/Mors, en

avant ! » dit François d’Assise, «nous sommes bientôt arri­

vés ».

Mais il sembla qu’ils ne devaient pas atteindre le Sultan.

Car, tout à coup, deux Sarrasins bondirent hors d’un buisson

66

brandissant leurs cimeterres et fondant sur les deux frères.

«Chez le Sultan, chez le Sultan ! » criait sans cesse François.

Alors, les deux Musulmans se calmèrent, les emmenèrent en

ville et les conduisirent chez le Sultan. Celui-ci était assis sur

son trône, dans son palais. C’était un bel homme à la barbe

noire, au nez aquilin et aux yeux noirs profondément enfon­

cés. Il portait un turban vert sur lequel était fixé une demi-

lune de corail. A côté de lui, cimeterre au poing, se tenait un

gigantesque Sarrasin.

«Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?» demanda le Sultan.

François d’Assise répondit : «Nous sommes des chrétiens.

Jésus-Christ nous a envoyés vers toi. Il a eu pitié de toi. Il veut

le salut de ton àme. » Il lui annonça l’Evangile et loua Dieu, et

ce faisant, il entra, comme à l’accoutumée, dans un tel en­

thousiasme qu'il chantait et dansait.

Alors le Sultan eut un sourire moqueur et dit au Frère

Léon : «Et toi, frère, tu n’as encore rien dit. » «J’ai faim » ré­

pondit Léon. Alors le Sultan rit et ordonna de leur servir à

manger. Puis il congédia les deux courageux évangélistes et

leur dit : «Priez pour moi afin que Dieu me révèle quelle foi

lui agrée le plus ».

François d’Assise séjourna plusieurs jours dans le camp des

Musulmans et prêcha librement ; mais la plupart des cœurs

restèrent fermés.

Le 5 novembre 1219, Damiette capitula. Le Sultan s’enfuit

à cheval, mais dut abandonner tous ses biens et son harem.

Alors commença le pillage, si brutal et si sauvage que

François d’Assise fut rempli d’effroi et de dégoût. En larmes,

il allait d’un soldat à l’autre, les adjurant d’avoir pitié. Rail­

leurs, ils l’écartaient et fracassaient les portes des maisons.

Bientôt il n’y eut plus partout que gémissements et plaintes.

La fumée des maisons en flammes montait vers le ciel et sur le

palais du Sultan flottait la bannière du Christ.

Alors François d’Assise s’agenouilla sur le seuil du palais

et, levant les mains, pria Dieu de détourner sa face de Da­

miette et de ne pas prendre acte des agissements de ces

soldats. «Mon Dieu ! » s’exclama-t-il en pleurant, «l’homme

devient une bête au cours de la guerre, oui, une brute

assoiffée de sang. Il perd le visage que tu lui as donné et est

semblable au loup et au sanglier. Aie pitié des hommes et re­

donne-leur à nouveau un visage humain, ton visage, ô mon

Dieu. »

67

L’étoile à six branches

Annette, étudiante de deuxième année en médecine, était

en train de boucler sa valise ; qui était si pleine qu elle avait

de la peine à la fermer. Pourtant elle y ajouta une paire de

vieilles chaussures qui, au grand dépit de sa logeuse, étaient

suspendues au mur, à la place d’un tableau. «Il faut absolu­

ment que vous m’accompagniez », dit Annette en regardant

affectueusement les chaussures. Il n’y avait rien de beau à

découvrir en elles : des semelles usées, des morceaux de toile

tachés, gris brun, effilochés, le bout ouvert. Et pourtant elles

étaient le bien le plus précieux d’Annette : elles avaient ap­

partenu à Hannah et savaient parler d’amitié et de sépara­

tion, de peine et de réconfort et aussi de ce triste soir de no­

vembre d’il y a quelques années.

A cette époque-là, à la fin d’un après-midi, Annette monta

dans le tram archibondé sans regarder autour d’elle. Elle

menait d’acheter un billet de concert pour le lendemain et se

éjouissait beaucoup, car ce serait le premier où elle irait seu­

le ; elle n’avait pas encore treize ans, et en pensée, elle se

voyait déjà au concert. Elle ne prêta attention à son entou­

rage, que lorsque l’altercation à l’entrée du tramway devint

nette et bruyante. Sans doute, un Juif devait s’y trouver et

cela en énervait quelques-uns.

A l’intérieur du véhicule, personne n’avait pris part à la

querelle, sauf une femme, près d’Annette, qui disait s’éton­

ner depuis longtemps qu’on n’ait pas interdit à de «tels indi­

vidus » d’user des moyens de communication publics. Ils pou­

vaient bien aller à pied. Elle l’avait dit à la ronde sans

s’adresser spécialement à quelqu’un et n’avait pas reçu de

réponse. On était fatigué et... prudent, en novembre 1942.

A la place de Berlin, le tramway se vida quelque peu et An-

Là où il y a le désespoir, que jemette l’espérance.

68

nette put s’asseoir et apercevoir la plate-forme avant. Il n’y

avait plus qu’un voyageur : une jeune fille. Elle ne la voyait

que de dos, mais elle sut aussitôt que c’était Hannah. Hannah

qui n’habitait plus dans la même maison qu’eux, quand An-

nette rentra des vacances d’été. Hannah qui était partie à

l’étranger avec sa famille, aux dires de ses parents ; Hannah

qui lui était aussi chère et proche qu’une sœur, depuis tou­

jours, avec qui elle avait parlé de tout et tout partagé : les

choses sérieuses et drôles, tristesse et joie, école, jeux, livres,

violon, en un mot tout ce que ses treize années lui avaient ap­

porté dans la vie. Pas un jour ne s’était écoulé sans qu’elles se

soient rencontrées, même ces dernières années, quand son

père prit ombrage de leur amitié, quand Hannah dut fré­

quenter une autre école et n’avait plus aimé jouer dans la rue.

Bien sûr, elle avait appris qu’Hannah étaitjuive, mais cela

était sans importance. Aucune ombre n’avait assombri leur

amitié jusqu’à ce grand jour sombre : Hannah l’avait aban­

donnée, sans le moindre mot d’adieu. Et maintenant cette

jeune fille, disparue sans laisser de trace, et qu’elle croyait

n’importe où à l’étranger, se tenait tout près d’elle.

Le cœur d’Annette battit quelques instants, rapide, heu­

reux. Mais avant qu’elle ne se levât pour s’approcher de son

amie, celle-ci se tourna légèrement et Annette vit l’étoile,

cette étoile écœurante, jaune, l’étoile aux six branches\*.

Colère, honte, peur, pitié, tristesse chassèrent de son cœur la

joie de la rencontre et Annette, d’habitude vive et spontanée,

resta assise, désemparée et découragée.

Lorsque, plus tard, elle pensait à cette rencontre - et cela

lui arrivait souvent — elle savait que ce n’était pas l’étoile ni le

fait d’être subitement consciente de la façon dont les autres

considéraient Hannah qui l’avait empêché de se lever, mais le

regard d’Hannah qui l’avait frôlée, étranger et indifférent.

Son point d’arrêt était depuis longtemps dépassé, mais

\* Par ordre du gouvernement hitlérien lesjuifs devaient porter visi­

blement sur leurs vêtements une étoile jaune à six branches, l’étoile

de David. Cette obligation permettait rapidement aux nazis de

reconnaître les J uifs.

69

pouvait-elle laisser partir Hannah vers l'inconnu, maintenant

qu’elle l’avait retrouvée ?

Hannah sauta du tramway,-avant que celui-ci ne s’arrêta

au terminus. Elle marchait vite et Annette avait de la peine à

la retrouver dans le crépuscule. Enfin, elle la repéra et se mit

à courir. Les pas d’Hannah résonnaient régulièrement sur

l’asphalte de la route et leur rythme paisible rendit à nouveau

à Annette confiance et entrain.

Lorsqu’elle fut presque rattrapée, Hannah s’arrêta. Crain­

tive, elle regarda autour d’elle.

«Ici, il n’y a presque plus de maisons, personne ne nous

verra, affirma Annette, rassurante, et de toute laçon, cela

m’est égal. » Elle respira profondément et prit le bras de son

amie. «Tu ne peux pas savoir combien tu m’as manqué, com­

bien je me réjouis de t’avoir retrouvée. » Hannah secoua son

bras 1 h)ur enlever la main de son amie et dit doucement : «Tu

aurais dù me laisser partir, cela aurait été préférable pour

toutes les deux. De toute façon, nous ne pouvons plus être

amies, car une amitié doit être un équilibre entre donner et

recevoir. Je n’ai plus rien à donner et je ne veux rien recevoir

de toi, ni pitié ni aumône. D’ailleurs, nous nous sommes

rassemblés et habitons ici à l’extérieur ».

Annette resta muette, non pas tant à cause de l’allusion à

l’aumône, mais parce qu’Hannah avait dit «nous» et avait

évoqué par là quelque chose de nouveau, d’étranger, une

communauté qu’elle ne connaissait pas, qu’elle ne devait ja­

mais connaître, une communauté à laquelle Hannah ne vou­

lait pas l’associer. «Nous» ne signifiait autrefois que «An-

nette et moi ». Elle ne voulait pas admettre que quoi que ce

soit puisse être plus fort qu’une amitié, en tout cas plus fort

que leur amitié et Annette décida de combattre avec l’ancien

«nous » contre le nouveau.

- Pouvons-nous nous rencontrer quelque part, tous les

jours ? Ici, au milieu des champs ou dans la forêt ?

- Non.

- Ou tous les vendredis, comme aujourd’hui ?

70

- Annette, si tu savais ce que je sais, tu ne ferais pas de telles

propositions.

— Je ne veux pas le savoir. Je sais que tu es là, je me réjouis et

tu n’auras plus jamais le droit de partir.

Elle glissa son bras sous celui de son amie qui, cette fois, y

consentit. «J’ai quelque chose de beau pour toi, Hannah »,

continua alertement Annette et elle tira son billet d’entrée au

concert de la poche de son manteau. Demain soir il y a un

concert de Bach, tu iras. Le cinquième concerto brandebour-

geois pour deux violons, etc... Ne te fais pas de souci à cause

de l’étoile. Nous nous rencontrerons avant, nous échange­

rons nos vestes. Tu vas au concert et je déambule en attendant

le long des rues, personne n’y verra rien dans l’obscurité, et

même ! Tu dois bien te déplacer ainsi et tu n’y peux rien. »

Un triste sourire apparut sur le sombre visage d’Hannah.

Elle pensa qu’Annette était toujours la même : charitable,

cordiale, pensant que tout le monde était comme elle. An

nette n’avait pas changé dans les derniers mois, mais elle

Hannah, était devenue tout autre. Elle avait l’impressioi

d’être l’aînée d’Annette, non pas de quatre semaines, mais de

plusieurs années, de n’avoir jamais vécu dans le monde dans

lequel Annette voulait la faire revenir, monde dont elle avait

la nostalgie, dont elle avait peur et vers lequel elle n’avait pas

le droit de regarder.

Elle lui dit : «Je n’y puis rien et toi non plus. Ce n’est pas ta

faute si nous devons habiter dans des baraques à côté des tas

d’ordures, si nous n’obtenons pas de bons d’achat et seule­

ment de mauvaises cartes de ravitaillement\*. Tu ne nous cra­

ches pas au visage, ce n’est pas toi qui as brisé mon violon ; tu

n’es pas responsable si nous devons porter l’étoile, si réguliè­

rement quelques-uns des nôtres sont emmenés par la police

et si nous osons à peine nous risquer dans les rues et dans les

\* Durant la deuxième guerre mondiale les fournitures de produits

alimentaires et de vêtements étaient rationnées. Pour tout achat de

marchandise : pain, sucre, confiture, etc... l’acheteur devait

posséder une carte de ravitaillement et remettre un ou plusieurs ti­

ckets.

71

magasins pour y faire nos achats. Tu n es pas coupable

d’avoir des parents allemands et pas moi, qui suis une fille de

Juifs... Nous devons nous en accommoder : nous n’y pouvons

rien, absolument rien. »

Elle disait tout cela très doucement, sans amertume,

comme quelqu’un qui s’est fait une raison d’une situation

irréversible. «Trois choses avaient égayé ma vie : mon violon

et la musique, mes parents et toi. Les deux premiers sont

morts. Je dois rester auprès de mes parents pour essayer

d’embellir un peu leur vie. Et toi : je te remercie pour tout

Annette. Adieu ! ».

Hannah s’était arrêtée. Annette comprit que l’heure de la

séparation était venue, mais elle savait aussi qu’elle devait en­

core dire ou faire quelque chose, sans quoi elle ne serait

jamais délivrée, pendant tout le reste de sa vie, d’un poids

terrible. «J’irai chez l’administrateur du district et je lui dirai

de ne pas agir ainsi... Je chercherai Hannah, je la cacherai

dans le grenier... je lui offrirai mon violon... je coudrai

l’étoile juive sur mes habits... j’irai chez eux dans les bara­

ques, je...» Elle n’était submergée que par des projets im­

possibles et elle s’assit au bord de la route, sur un tas de

pierres tout humides. Soudain ses jambes se mirent à trem­

bler et sa voix aussi lorsqu’elle se dit enfin que l’on ne pou­

vait, en gros, rien faire si son peuple se conduisait d’une

façon aussi ignoble à l’égard du peuple d’Hannah ; mais leur

amitié durerait, même si elles ne devaient plus se voir pen­

dant un certain temps, parce que cela ne dépendait que

d’elles. «Et en ce qui concerne l’équilibre, tu as raison ; mais

ce n’est pas ton côté qui est alourdi par l’aumône et la pitié,

mais le mien, à cause de... » Annette s’arrêta et chercha un

mouchoir dans la poche de son manteau. Il faisait nuit et elle

espérait qu’Hannah ne verrait pas ses larmes. Mais, il y avait

encore assez de clarté pour qu’elle pût voir les chaussures

d’Hannah à côté des siennes, qu’elle avait pû acheter deux

jours avant grâce à un bon d’achat du service du ravitaille­

ment. Elle vit les vieilles chaussures en tissu d’Hannah, qui

étaient déjà trop petites en été et dans lesquelles elle avait

découpé un trou pour les orteils.

72

Annette entrevit une possibilité pour sauver leur amitié.

«Hannah, avant de nous séparer, nous allons nous faire un

cadeau, ce sera un symbole. »

«-Une pierre de ce tas ? », demanda Hannah pour rendre

la conversation moins pesante. Mais déjà Annette s’était age­

nouillée devant son amie, lui enlevait ses chaussures mouil­

lées pour lui mettre ses propres chaussures de cuir chaudes.

Avant qu’Hannah ne puisse protester, Annette se trouvait

déjà devant elle avec les vieilles chaussures humides aux

pieds. Annette sentait combien ses pieds en souffraient, mais

elle était heureuse. Hannah devait porter toute seule tous les

autres soucis, mais celui-ci, elle avait pu le lui prendre : sans

doute le plateau de la balance a-t-il légèrement monté. Chè­

re, chère Hannah !

Encore aujourd’hui, de nombreuses années après ce soir

de novembre, Annette devenue adulte se souvenait du peu de

prise qu’avaient eu sur elle ses pieds endoloris, ses parent

fâchés et ses camarades moqueurs. Elle portait les chaussure:

d’Hannah comme si elle était la mandataire de tous, elle les

portait pour la sauvegarde de leur amitié.

Et la dernière chose qu’Annette avait entendu d’Hannah,

c’étaient ses pas sur le chemin ; les pas d’Hannah qui s’en

allait dans l’obscurité... avec ses chaussures.

73

Seulement une baraque

La malédiction de la guerre c’est d’attiser la haine par tous

les moyens de la propagande et du mensonge. Car on croit

que la haine accroîtra la force des combattants. C’est pour­

quoi la guerre ouvre plus de blessures secrètes qu’on n’en voit

de réelles dans les hôpitaux. Et c’est pourquoi les dévasta­

tions de l’âme sont plus importantes que les champs de ruines

extérieurs.

Le véritable amour ne se laisse pas décourager par les

triomphes apparents de la haine, mais apparaît plus étonnant

sur ce sombre arrière-plan. Cet amour, né de la foi, tire son

origine de la victoire complète de Jésus-Christ. C’est pour­

quoi , il ne connaît ni amertume, ni fin, mais conserve sa force

triomphante.

Dans le Holstein, après la fin terrible de la seconde guerre

mondiale, un camp U.N.N.R.A. s’était installé dans les bara­

ques construites, sous le régime nazi, pour les ouvriers du

service du travail obligatoire.

L’U.N.N.R.A. avait été créé en 1946, comme organisation

annexe de 1’0.N.U.\*. Sa tâche consistait à rassembler les dé­

portés et à les aider jusqu’à ce qu’ils aient pu retourner chez

eux ou qu’ils aient pu trouver une nouvelle patrie outre-mer.

Les administrateurs venaient des pays victorieux ou des pays

occupés pendant la guerre 1939-1945 par les Allemands.

Dans ce camp du Holstein étaient rassemblés des Polonais.

C’était précisément parmi eux que la haine contre l’oppres­

seur était vive ; ils avaient subi des années d’humiliation et

leurs relations avec leurs voisins allemands avaient été de tous

temps très instables. Les souvenirs qu’ils racontaient aux gens

de l’U.N.N.R.A. ne pouvaient pas disposer ceux-ci favora­

blement à l’égard des Allemands, dans le pays desquels ils

habitaient maintenant. Et à la vue de la misère des Alle­

mands, l’on haussait le plus souvent les épaules d’une maniè-

\* O.N.U. = Organisation des Nations Unies.

74

re entendue : «Ils ont ce qu’ils ont mérité, le vin est tiré, il

faut le boire. » A peine le camp de l’U.N.N.R.A. avait-il été

levé et les derniers Polonais partis que toute une armée de

réfugiés de Prusse Orientale prit possession des baraques, au

sol de ciment froid, et infestées de poux. La plupart des réfu­

giés étaient des veuves et des enfants qui avaient échappé aux

dangers menaçants en fuyant par la mer. Ils attendaient

maintenant une nouvelle patrie. Une immense misère hu­

maine se rassembla ainsi à nouveau entre les murs de tôle on­

dulée, misère d’autant plus amère qu’à peu près rien n’avait

été préparé pour y remédier. Car il s’agissait cette fois de

ressortissants du peuple vaincu.

Il y avait aussi un pasteur parmi les réfugiés. Il était lui-

même originaire de Prusse Orientale et venait d’être libéré,

par les Américains, d’un camp de prisonniers. Il évalua, d’un

seul coup d’œil, tout ce qui devait être fait pour soulager

cette misère accumulée. Mais il savait aussi que la vraie

miséricorde était la miséricorde qui soulageait l’âme. A quoi

bon les restes de laine qu’il cherchait à collecter pour le trico­

tage, à quoi bon les vieilles couvertures de laine pour leui

misérables grabats si leur âme était encore glacée après touil

l’horreur qui était derrière eux. Il reconnut qu’ils avaient

consciemment ou non - besoin de la puissance et de la di­

rection de Dieu. Mais il n’y avait pas de local, ni pour la

prière, ni pour le culte, et encore moins un lieu pour s’occu­

per des enfants.

Et pourtant, il aurait pu y en avoir un : une grande baraque

en bois se dressait tout près et elle aurait convenu à merveille.

Mais elle était à la disposition de l’U.N.N.R.A. Trois fois le

pasteur avait présenté une requête pour qu’on lui cède la

baraque à des fins religieuses ; trois fois la requête avait été

rejetée.

Une nuit, le pasteur se retournait, agité, sur sa paillasse,

derrière l’armoire où il avait dressé son lit de fortune. Le

sommeil le fuyait. L’insécurité de ces «sans-logis » le poursui­

vait dans ses nuits blanches. «Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que

dois-je faire ? Si je ne peux pas T’annoncer comme le Berger

à ceux qui sont toujours sans guide, ils retourneront de plus

en plus à l’étar sauvage. Déjà les habitants voisins se plaignent

75

de l’augmentation des vols. La faim pousse les enfants à cou­

rir mendier en ville, pourquoi ne me donnes-tu pas la bara­

que afin que je puisse rassembler jeunes et vieux autour de Ta

Parole ? »

Est-ce la réponse de Dieu qu’il entendit en cette heure de

prière ? «-Tente-le encore une fois ! Présente ta requête une

quatrième fois ! » —« -Est-ce que cela en vaut la peine ?» —

« —Tente-le toujours ! ».

Le jour suivant, le pasteur écrivit sa quatrième requête. Le

lendemain déjà, il fut appelé au bureau de l’U.N.N.R.A. Il

s’assit en face d’un homme inconnu. «— Vous voulez la

baraque ? Comment se fait-il que vous la demandiez pour la

quatrième fois ? Vous avez pourtant déjà reçu trois réponses

négatives ! Je veux vous dire une chose : le directeur de

l’U.N.N.R.A. est votre ennemi juré. Il ne vous donnera sûre­

ment pas la baraque. »

Faut-il infliger un démenti à la voix de l’autre nuit ? «Ah,

mon Dieu, aie pitié des enfants sans foyer, des jeunes dépra­

vés, des veuves sans consolation ! » supplie le pasteur au fond

de son cœur. Mais, que peut-il faire ? Prendre courtoisement

congé après ce refus ? Nerveusement il s’agite sur sa chaise.

Alors l’autre intervient encore une fois : «Attendez ! le di­

recteur de l’U.N.N.R.A. est parti en vacances pour quelques

semaines. Je le remplace pendant ce temps. Je suis Hollan­

dais. Savez-vous ce que cela signifie ? Votre peuple a horri­

blement maltraité le mien et ma famille en particulier. Cela

exige vengeance ! Comprenez-vous ? La vengeance chré­

tienne proclame : «Fais le bien ! Vous aurez la baraque ! »

Peu de jours après, le local pouvait déjà être livré à sa nou­

velle destination. Une garderie d’enfants fut ouverte, on y en­

tendit les sermons du dimanche et la jeunesse s’y rassembla.

Bientôt une petite cloche annonça la prière du matin. Même

un chœur se forma. La jeunesse s’y retrouvait pour de

joyeuses soirées. Quelques années plus tard, au même en­

droit, une florissante église s’était formée. Elle témoignait

d’une vie spirituelle active. Là où se dressaient autrefois les

baraques en tôle ondulée des réfugiés, s’élèvent maintenant

des maisons coquettes au milieu des jardinets.

Et tout cela commença par... une vengeance chrétienne !

76

Le prédicateur de rue de Shinkawa

Lejeune étudiant pousse sa charrette à deux roues le long

des rues de Kobé. Elle est surchargée de livres, de vêtements

et de quelques autres pauvres objets de ménage. Les gens

s’arrêtent et le suivent des yeux. Cet homme malade et

pitoyable est la misère personnifiée.

Mais l’étudiant ne se laisse en rien distraire. Il connaît son

chemin. Plus il s’éloigne, plus les maisons deviennent pauvres

et les routes sales. Il s’approche de Shinkawa, l’un des huit

quartiers misérables de Kobé. Il s’arrête une fois, pour se

reposer. Alors, il aperçoit une bande d’enfants curieux qui le

suit. Aimablement, il leur fait un signe de la tête.

«— Où veux-tu habiter ? » demande, confiante, une petite

fille.

«— Accompagne-moi et je te le montrerai », répond l’étu­

diant. Quelques instants après, il s’arrête devant une petite

maison et en ouvre la porte. Mais, effrayés, les enfants recu­

lent et disparaissent aussi vite qu’ils étaient venus.

Tojohiko Kagawa ne s’étonne pas. Un meurtre a eu lieu

dans cette maison il y a quelque temps. Les taches de sang aux

murs témoignent de l’acte horrible. Personne ne veut donc

plus l’occuper, et il a pu l’acquérir à bon compte. Tojohiko

ne craint pas les esprits des morts. Dieu habitera avec lui dans

cette maison. Il décharge donc la charrette et s’installe tant

bien que mal dans cette demeure sombre et peu accueillante.

Toussant, fiévreux, les yeux ouverts, il reste allongé long­

temps sur sa natte.

Lejeune étudiant sait qu’il est atteint d’une grave tubercu­

lose pulmonaire et qu’il est incurable. Quant il avait demandé

aux médecins combien de temps il lui restait à vivre, ceux-ci

Là où il y a les ténèbres, que je mette la lumière.

77

avaient haussé les épaules et répondu : trois à quatre mois.

Cette réponse le secoua jusqu’aux racines de son être. Etu­

diant en théologie, il avait dès ce jour regardé avec d’autres

yeux ce qui lui restait à vivre, â vue humaine.

Il avait lu, quand il était lycéen, le livre de Henry Drum-

mond qui a pour titre : «Le plus important dans le monde ».

Cet ouvrage traitait de l’amour selon I Corinthiens 1 3. Depuis

ce jour, il sait qu’il veut vivre sa vie au service de cet amour.

La vie dejohn Wesley \* devint aussi un modèle pour lui car

celui-ci, bien qu’atteint de la même maladie, a pu accomplir

une grande œuvre. Ainsi, il veut vivre les derniers mois qui lui

restent, parmi les plus pauvres de Kobé et être à leur service

du mieux qu’il pourra.

Les gens de Shinkawa remarquent bientôt leur nouveau

concitoyen. Le soir, lorsque, épuisés et hébétés, ils se repo­

sent de leur dur labeur devant leur maison, lorsque lt . en­

fants, bruyants et querelleurs, occupent encore les rues sales,

lorsqu’à la nuit tombante les jeunes partent pour une expédi­

tion douteuse, alors apparaît quelque part la chétive

silhouette de Tojohiko. Au milieu des gens, parmi les pau­

vres, les ignorants, les exploités, les malades, les mendiants et

les brigands, il prêche en plein air. Chaque soir, il est là. De

temps à autre, un auditeur dresse l’oreille et le suit dans sa

dumeure pour en apprendre davantage.

Il prêche toujours à la fin d’une journée bien remplie et

commencée par Tojohiko à 5 heures du matin. A cette heure

inhabituelle, il rassemble dans son logement, pour les ins­

truire, des garçons doués qui n’ont pas le temps de fréquenter

l’école. A 7 h, il commence la visite des malades. Il recherche

les gens dont personne ne s’occupe. Les uns ont besoin de

médicaments qu’il leur procure l’après-midi. D’autres doi­

vent être hospitalisés d’urgence et il les transporte sur sa

charrette.

\* Célèbre prédicateur anglais du XVIIIme siècle. Ses adeptes cons­

tituèrent l’Eglise méthodiste, l’une des plus importantes Eglises pro­

testantes dans les pays anglo-saxons.

78

Il se réserve ensuite quelques heures de la matinée pendant

lesquelles, il s’asseoit et continue d’écrire le livre auquel il

voudrait donner comme titre : « Au-delà de la frontière de la

mort ». Il y parle de sa vie à Shinkawa.

Il passe à nouveau l’après-midi parmi ses voisins. Quel tra­

vail ne reste-t-il pas à faire ? Il est conseiller matrimonial,

juge de paix, infirmier, agent d’entr’aide, gardien d’enfants,

chargé de cure d’âme : tout en une personne. Un jour, il

perçoit les échos d’une terrible scène de ménage entre deux

époux de son voisinage. Leurs invectives et leurs jurons

ameutent tout le quartier. Tqjohiko pénètre chez eux et

s’enquiert de la raison de la dispute. L’enjeu en est une toute

petite pièce de monnaie. Sans mot dire, il tire son maigre

gousset et dépose une pièce sur la table.

La situation est encore pire dans une autre maison, dans la­

quelle habite une vieille femme qui l’a prié à plusieurs repri­

ses d’enterrer un enfant. L’affaire lui parait suspecte. Il

découvre que cette femme prend en charge, contre une pen­

sion, des enfants non désirés de parents pauvres. Alors elle les

laisse dépérir sans soins ni nourriture jusqu’à ce qu’ils meu­

rent et fassent place à de nouveaux enfants pour lesquels l’es­

croc exige à nouveau une pension (un tel commerce d’enfants

n’est pas rare à Shinkawa). Lorsque Tqjohiko découvre cette

terrible machination, la police est également déjà sur la piste.

La femme, qui vient de maltraiter son dernier enfant

«adopté», est arrêtée. Alors Tqjohiko, qui se trouve juste

devant un examen de théologie, s’occupe du petit être fié­

vreux qui n’a plus que la peau sur les os. Il le soigne, le couve

et lui redonne, grâce à son affection, le goût de vivre. Et dans

une banlieue de Kobé, il trouve une nouvelle maman pour

cette fillette. Plus tard, il se rend à nouveau dans cette ban­

lieue, se cache près de l’école et attend la récréation. Il voit

alors la petite fille qu’il a sauvée jouer gaiement parmi les au­

tres enfants.

Parfois Tojohiko accompagne de jeunes papas analphabè­

tes au bureau de l’état civil pour les aider à faire inscrire un

nouveau-né. D’une écriture propre et pointue, il remplit pa­

tiemment les formulaires.

79

Lorsque, vers le soir, il sent monter la fièvre, il se vêt de ses

habits les plus légers et sort dans la rue où il fait frais. Là il

s’amuse avec les enfants du quartier. A six heures, après leur

travail en usine, ses élèves reviennent pour une leçon et après

un bref repas, il prêche dans la rue. La journée de Tojohiko se

termine à dix heures.

Mais il ne récolte pas seulement reconnaissance et affec­

tion. De jeunes garnements font irruption dans son logement

et réclament son dernier sou. Il le leur donne. Une autre fois,

il est maltraité par un voleur ivre qui, en plus, brise fenêtres

et meubles. Tojohiko supporte tout en silence et continue à

aimer. Et lorsqu’il est victime d’une maladie de peau conta­

gieuse (un mendiant lui a transmis la gale) il ne se retire pas et

reste parmi les gens.

Il est parfois rempli de découragement parce que bien peu

de choses semblent changer dans ces bidonvilles. A nouveau,

unjaponais a été assassiné tout près de sa maison. Tojohiko

est assis dans sa chambre ; il est au bord de ladépression lors­

qu’on frappe à sa porte. Un mendiant, qui est son ami, entre

et le trouve triste et soucieux. Ils s’entretiennent du fait divers

épouvantable. Et le mendiant le console à sa façon en lui di­

sant : «Shinkawa est devenu meilleur depuis que tu es venu

chez nous. Il y a trois ans, treize meurtres furent commis ici. Il

y a deux ans : dix. Puis tu es venu. L’an dernier, il n’y en a eu

que six et cette année, quatre personnes seulement ont été

tuées. Les jeux de hasard ont également diminué. »

Mais Tojohiko reconnaît combien son action solitaire est

peu efficace dans le bidonville où tant d’autres forces des­

tructrices sont en action. Il y a aussi ici des escrocs qui, sans

vergogne, n’hésitent pas à exploiter les plus misérables des

pauvres. Alors il lui vient une idée. Il a loué à côté de sa de­

meure, une deuxième maison dont il a fait une pension libre.

Maintenant il voudrait encore ouvrir un restaurant pour of­

frir aux pauvres, pour très peu d’argent, un modeste repas.

Un ami américain lui remet un petit capital, avec lequel il

peut acquérir une maison de l’autre côté de la rue. Quelques

jeunes, qui ont entendu ses prédications et se sont convertis,

80

entrepris, seul, d’innombrables expéditions de vol. Plusieurs

rendent service dans la cuisine et distribuent les repas de riz.

Mais un tel restaurant ne saurait durer. Beaucoup de gens

viennent, mangent et s’en vont sans payer. Comme, en outre,

les tarifs sont très bas, le fonctionnement d’une telle affaire

ne peut être assuré que par une aide constante. La fermeture

a lieu au bout de trois mois. Apparemment, c’est un échec.

Mais Tojohiko a beaucoup appris pendant cette expérience

qui a été un premier pas qui lui servira plus tard dans son tra­

vail social.

L’activité de Tojohiko ne se limite pas à Shinkawa. Tous les

samedis, il visite les autres quartiers pauvres, l’un après

l’autre. Il prêche aussi sur les quais, même sur les bateaux

amarrés, partout où l’on veut bien l’écouter. Et si d’aven­

ture, il doit remplacer un pasteur dans une église de Kobé, les

gens sont surpris par le sermon ardent du prédicateur de rue

de Shinkawa.

Quand la fatigue l’accable, Tojohiko escalade la hauteur

qui s’élève immédiatement derrière le port. Il dépasse les

maisons, il est seul dans la montagne et il peut se détendre. Là

il prie aussi. Quelquefois un ami l’accompagne. Il prie à haute

voix et lutte avec Dieu pour les âmes qui lui sont confiées.

«Mon Père, donne-moi un nouveau quartier de misère,

donne-moi la ville de Kobé, donne-moi le Japon. Allume le

feu de l’amour et de la justice dans mon Japon bien-aimé.»

C’est ainsi que travaille cet homme gravement malade à qui

Dieu donne de nouvelles forces jour après jour.

Tojohiko trouve aussi accès dans quelques usines. Et cela se

passe quelquefois d’une façon remarquable. Voici l’exemple

de Takeuchi, un jeune gars qui travaille dans des conditions

peu hygiéniques, dans une usine de nacre. Enfant, Takeuchi a

fréquenté l'Ecole du Dimanche.\* Puis une vie sauvage a tout

recouvert. Il s’est uni à un ami qui l'entraîne aux actes les plus

scabreux. Huit fois, ils ont livré des combats au couteau ; il a

\* Classe de formation biblique et spirituelle organisée le dimanche

dans la plupart des églises protestantes.

SI

fois, il a été grièvement blessé et a perdu un oeil. Takeuchi

entend, dans la rue, le message de Tojohiko et commence une

toute autre vie. Et comme le message biblique ne lui est pas

inconnu, sa foi s’approfondit rapidement. Il ne nourrit pas de

plus grand désir que de faire annoncer Jésus à ses camarades

de travail. Il demande à Tojohiko de leur expliquer la Bible,

le soir. Bientôt un ami de Takeuchi se convertit et tous les

deux vont rejoindre Tojohiko pour 1 aider dans sa tâche.

Un ami chrétien de Tojohiko possède, à l’extérieur de

Shinkawa, une imprimerie occupant soixante-dix travail­

leurs, parmis lesquels se trouve un certain nombre de jeunes

filles. Chaque semaine, Tojohiko peut y tenir des études bi­

bliques. Il rassemble les jeunes filles autour de l’harmonium

et leur enseigne des cantiques. Et bientôt, il y a aussi dans cet­

te firme des disciples de Jésus, garçons et filles. Haruko n’en

fait pas encore partie bien qu’elle ait entendu Tojohiko à plu­

sieurs reprises. Elle décide, un dimanche, d’aller au cinéma,

mais toutes les places sont prises. Que doit-elle faire de sa soi­

rée libre ? Elle se souvient alors d’un récit de Tojohiko au su­

jet de son travail à Shinkawa. Malgré l’obscurité et le danger

que peut courir, dans un bidonville, une jeune fille non ac­

compagnée, elle se met en route pour Shinkawa. Elle trouve

sans peine la petite maison de Kagawa et reste devant la porte.

Elle n’ose pas entrer et de plus, la petite pièce est plus que

pleine. Elle dénombre 40 à 50 personnes. Tojohiko joue de

l’harmonium puis commence son sermon. Haruko écoute,

écoute... Pour la première fois, elle reconnaît que ce message

s’adresse à elle personnellement, quejésus lui parle. Elle se

tient dans l’obscurité et le grand amour de Jésus pour elle la

fait pleurer. Puis elle s’éloigne en silence. Elle croit que per­

sonne ne l’a observée. Mais lorsque Tojohiko rencontre

Haruko, la semaine suivante, dans l’usine, il lui dit : «Tu es

restée devant ma porte, dimanche dernier. Reviens. » Malgré

les moqueries, Haruko revient. Elle devient disciple de Jésus

et désire être baptisée. Tout son temps de liberté, elle le

consacre aux bidonvilles. Pendant que Tojohiko pratique le

calcul, l’écriture, la lecture et l’anglais avec ses garçons, elle

apprend la couture aux femmes et aux jeunes filles.

82

Un jour, Tojohiko découvre dans la rue un mendiant

écroulé, malade, n’en pouvant plus. Il le recueille dans sa

maison. Du mendiant malade émane une odeur nauséabon­

de. Personne ne peut demeurer auprès de lui. Mais Haruko

est prête à le soigner jusqu’à la mort. Alors en Tojohiko naît

la certitude que cette jeune fille est, pour lui, la compagne

idéale pour la vie. Un profond amour s’éveille dans le cœur

des deux jeunes gens. Leur mariage est célébré dans une

église de Kobé le 27 mai 1913. Lorsqu’ils s’en retournent à

Shinkawa, dans leur misérable logement, Haruko ne trouve

pas le temps d’enlever sa modeste robe de mariée. Un malade

attend son aide urgente. Ainsi commence leur vie conjugale.

Pendant ces années vécues à Shinkawa, la santé de

Tojohiko s’est affermie, bien qu’il dût rester toute sa vie un

homme souffreteux. Les trois mois qu’il voulait passer dans

les bidonvilles sont devenus des années. Il peut regarder

l’avenir avec confiance et dresser des plans. De l’Université de

Princeton aux U.S.A., il obtient une bourse qui lui permet

d’étudier la théologie. Il y voit le doigt de Dieu. Avec une

format-ion complète, il pourra encore mieux servir son peu­

ple. Haruko décide, pour mettre à profit le temps de la

séparation, d’étudier également la théologie dans le sémi­

naire féminin de Yokohama.

C’est ainsi qu’un jour ces deux êtres humains se trouvent

au port de Kobé, où le bateau, qui doit emporter en Amé­

rique Tojohiko, âgé de 26 ans, a jeté lancre. Il vivra, pour

Dieu et son Japon bien-aimé. Haruko et lui ne seront séparés

que peu de temps pour pouvoir ensuite mieux servir, à

Shinkawa, à Kobé, partout où Dieu voudra.

83

Soirée de Noël à Kakola

Le temps arrive, une fois par an, où le bruit de la fête rem­

plit l’air, où le bourdonnement des treuils s’arrête, où les

hommes repoussent comme un vieil habit le train-train quo­

tidien, où c’est jour de fête pour tous, à peu près de la même

façon, où les hommes s’adonnent à la joie et réjouissent les

autres pour quelques heures.

De toutes les fenêtres une clarté de fête jaillit dans la nuit.

Là où le sapin de Noël est allumé, où les gens chantent des

airs de Noël et où les enfants jubilent, on sent la chaleur du

pays natal et la joie générale jusqu’au tréfonds du cœur.

Un endroit fait exception, une maison sombre et triste

s’élève vers le ciel de décembre. A Kakola, près d’Abo, rien

ne signale Noël. Comme d’habitude, les chaînes y crissent, les

larmes coulent, un silence de mort couve, ou bien des mots

durs, des plaintes, des imprécations retentissent.

Toutefois, dans la boulangerie, règne tant soit peu, une ac­

tivité de fête : on pétrit la pâte pour les brioches de Noël.

Chaque prisonnier recevra un pain blanc. Mais il ne le

mangera pas à la table familiale décorée de la nappe blanche

et entouré de visages connus et aimés ; non, le prisonnier de­

vra manger son pain dans la solitude amère de sa cellule, dans

une ambiance et dans des circonstances incompatibles avec

toute idée de fête.

Dans un des longs couloirs, les gardiens parlent de quel­

ques prisonniers au sujet desquels il y a quelque chose de

particulier à rapporter.

Norstedt n’en a plus pour longtemps : il mourra sans doute

avant le soir. C’est la meilleure des choses qui puisse arriver à

ce pauvre hère atteint d’horribles maladies.

Là où il y a la tristesse, que je mette la joie.

S4

Puis il y a ce jeune homme qui se conduit comme un fou fu­

rieux. Avant-hier, il a jeté à la figure du gardien son écuelle

de petits pois : en guise de punition, sa cellule n’a pas été net­

toyée depuis. Elle a l’air sinistre et dégage une odeur épou­

vantable.

Et c’est encore pire avec Bjoerklund qui fonce d’un coin à

l’autre de sa cellule en brandissant un couteau de cordonnier.

On n’a pas pu le lui prendre lorsqu’après le travail, il devait

rendre ses outils. Maintenant il est hors de lui. Il brandit le

couteau, appelle et crie qu’avant ce soir il y aura une vie en

moins à Kakola. Ses cris s’entendent loin dans le couloir et il

faudra que plusieurs gardiens pénétrent dans sa cellule avec

un matelas pour le serrer contre le mur, lui passer les menot­

tes et le descendre au sous-sol.

Ainsi commence la soirée de Noël à Kakola. /\h ! comment

donc y faire pénétrer un rayon de paix et de joie ?

Pourtant, voici quelqu’un qui vient du dehors, une per­

sonne qui a renoncé à la fête dans sa famille, pour essayer

d’organiser un peu la soirée dans cette prison, une personn

qui vient avec Noël et la joie du Christ dans son cœur pou

l’apporter à ceux qui ne l’ont pas. Il s’agit de Mathilde

Wrede. Elle n’est pas inconnue dans cette maison.

Tout d’abord elle doit se rendre dans le fournil pour goûter

la pâte. Il est convenu que Mademoiselle Wrede mange le

premier pain blanc. Puis elle commence sa ronde à travers les

cellules : un chemin pénible et harassant. Elle se sent trop

épuisée pour le faire aujourd’hui et elle a de la peine. Elle

rend visite à Norstedt moribond ; elle s’agenouille plus tard

dans la cellule sale du prisonnier pour prier à sa demande.

Revenant dans le couloir, elle rencontre les gardiens qui

veulent descendre au sous-sol Bjoerklund, le bandit. Mais

Mathilde s’avance vers la porte de la cellule et dit : «Non !

Aujourd’hui, c’est Noël et on ne descend personne à la cave.

Je veux entrer ».

Après quelques hésitations, on lui ouvre la porte et Mathil­

de dit aussitôt : «Rassurez-vous, Bjoerklund, ce n’est que

85

**oo**



*«- Est-ce que les autres sont avec vous ? Qu'ils prennent garde Je les tue. »*

d’ouvrir ses doigts. Cela ressemble à un jeu. Il y a longtemps

qu’il n’a pas participé à un jeu. Mais c’est aussi Noël.

Avec précaution, Mathilde ouvre les doigts : un, deux,

trois. «C’est bien, maintenant, je peux saisir le couteau, vous

le prendre sans que vous me l’ayez donné ».

Puis elle s’asseoit auprès du prisonnier et bavarde longue­

ment et gaiment avec lui et lorsqu’elle s’en va, le grand hom­

me fort est paisible et aimable comme un enfant.

Dans le couloir, Mathilde se trouve à nouveau face à un des

gardiens auquel elle remet le couteau. « Promettez-moi de ne

pas faire de rapport àce sujet, c’est Noël, dit-elle, Bjoerklund

pense devenir un homme de parole. C’est pourquoi il ne vou­

lait pas rendre son couteau, car il avait juré de ne pas le faire.

Mais j’ai pu le lui prendre ».

Le gardien sourit, débonnaire ; il croit difficilement que

l’on puisse faire confiance à Bjoerklund et pense plutôt qu’un

petit séjour dans la cave lui aurait fait du bien. Mais c’est

Noël, comme l’a dit Mademoiselle Wrede, et pour une fois, il

veut passer l’éponge.

Lorsque Mathilde quitte, le soir, la prison, la lueur des

bougies de Noël resplendit à travers les fenêtres de toute la

ville. Il y a des milliers de foyers heureux où l’on chante et où

l’on se réjouit. Seule, la grosse bâtisse de la prison se dresse,

sans la splendeur des lumières, solitaire et sombre, dans la

nuit ; elle esi en dehors de toute fête.

Cependant elle y participe aussi. Car l’amour de Dieu y

enveloppe toutes les âmes. Le don divin de Noël y est offert à

tous. Et si Mathilde est parvenue à apporter le message de lu­

mière dans les sombres cellules et les cœurs assombris, elle a

eu, elle-même, la plus belle soirée de Noël.

88

«Si je marche en pleine détresse... »

C’est ainsi que se termine une guerre perdue ! Le tonnerre

des canons s’était tu, vers le soir. Un silence inhabituel pesait

lourdement sur le village allemand qui avait été habitué aux

bruits de la guerre. Dans ce silence, le village retenait son

souffle. Les enfants eux-mêmes n’osaient plus sortir. Derriè­

re les rideaux tirés, ils observaient la rue. Sur un rythme

étranger, un chant retentissait à l’entrée du village ; des pas

lourds et courts se faisaient entendre. Les soldats russes en­

traient en longues colonnes. Ils arrivaient en vainqueurs qui

n’attendaient plus aucune résistance. Ils avançaient encore en

rangs, mais pleins du désir à peine retenu de prendre

possession de leurs conquêtes.

C’est ainsi que de nouvelles craintes descendaient sur le

village avec la nuit. Jusqu’ici peu d’hommes étaient revenus

de la guerre. Et très peu de ceux qui étaient revenus dans

leurs familles purent protéger leurs femmes. Quand ils le ten­

taient, ils étaient maîtrisés, enfermés dans une chambre, tan­

dis que d’autres possédaient les femmes. C’est ce qui s’était

toujours passé depuis la nuit des temps, après une campagne

militaire ; c’était le bon droit du vainqueur. La guerre avait

été longue et dure, elle avait imposé bien des privations.

Maintenant, la détente arrivait et les épouses des conquérants

étaient bien loin, en Russie...

Les commandements de Dieu étaient méprisés de bien des

façons. «Tu ne tueras pas ! » Cela avait commencé sur tous les

fronts, quand les hommes avaient été mobilisés pour l’atta­

que ou la défense. «Tu ne déroberas pas ! » Allons donc,

c’était la guerre, n’est-ce pas ? Qui pouvait encore s’en tenir à

O Maître, donne-moi de ne pas tant chercher

à être consolé qu’à consoler,

89

des règles périmées ? Et ce soir ? « Tu ne commettras pas

d’adultère ! Tu ne convoiteras pas la femme de ton pro­

chain ! » Qui y pensait, cette nuit ? Dieu lui-même n’était-il

pas oublié, dans cette nuit épouvantable ? Oublié par les

vainqueurs qui, sous le gouvernement athée de Staline,

n’avaient peut-être entendu le nom de Dieu que dans des

railleries. Oublié aussi par les vaincus tremblant de peur. Et

pourtant Dieu était prêt à se montrer le plus fort, dans ce

village et dans cette nuit, aux vainqueurs et aux vaincus. Bien

peu le savaient, saisis de peur devant le danger de l’heure.

Mais ceux qui Le connaissaient, s’inclinaient devant Sa

puissance, qu’elle se manifestât à eux dans le jugement, ou

dans la grâce. Un groupe de tels croyants s’était rassemblé

dans une maison, ne sachant que faire, le cœur angoissé. Eux

aussi avaient peu d’espoir d’être protégés. Pourtant

n’avaient-ils pas vérifié, dans maintes circonstances

angoissantes, la vérité de la confession de David : «Si je mar­

che en pleine détresse, tu me fais revivre, tu envoies ton poing

sur le nez de mes adversaires et ta droite me rend vainqueur. »

(Psaume 138/7). Aussi prièrent-ils Dieu, Lui demandant aide

et conseil, en se déchargeant sur Lui de toutes leurs angoisses.

Après la prière, les hommes décidèrent de rester dans la

chambre arrière, tandis que les femmes se rassemblèrent

dans la pièce de devant. L’une d’elles se mit au piano et joua

les accords d’un choral : « Il faut qu’en Dieu l’on se confie... »

Toutes se mirent à chanter, ce qui remplit leurs cœurs d’es­

poir et de confiance. A ce moment, un violent coup de son­

nette et un coup frappé à la porte, comme avec la crosse d’un

fusil ! Les femmes se regardèrent et l’une d’elles alla à la

porte pour faire entrer les intrus. Les autres entonnèrent un

second cantique et n’arrêtèrent pas de chanter, quand les

soldats trébuchèrent dans la chambre, s’arrêtèrent, puis se

laissèrent tomber lourdement sur les chaises et mirent leurs

têtes dans les mains. Un instant plus tard, ils s’en allèrent

tranquillement, beaucoup plus tranquillement qu’à leur

arrivée. Quand le bruit des bottes se fut éteint, les hommes

osèrent sortir de leur chambre, pleurant, louant et remer­

ciant Dieu, qui leur avait appris à faire ce qu’il fallait et qui

90

avait été à leurs côtés. Ce n’est que le lendemain qu’ils réalisè­

rent que Dieu avait aussi touché le cœur de leurs «visiteurs ».

Comme ils se retrouvaient de nouveau ensemble, ils enten­

dirent un violent coup de sonnette. Les hommes ne se cachè­

rent pas, cette fois ; qu’allait-il se passer ? La même femme

qui avait ouvert la porte le jour précédent sortit pour voir.

C’était un groupe de soldats, bèaucoup plus nombreux que la

veille ; mais elle reconnut certains visages. Avant de réaliser

ce que cela signifiait, un des Russes s’approcha d’elle et lui dit

dans un mauvais allemand, qu’ils étaient revenus, et avaient

amené d’autres camarades, pour entendre les femmes chan­

ter. Il avouait que les cantiques les avaient fait réfléchir, le

soir précédent, et leur avaient rappelé ce qu’ils avaient de

meilleur en eux. Et il ajouta, plein de respect, «Nous aussi,

nous connaissons Dieu », et il se signa.

91

Gràcié

Au 18e siècle, un groupe d’hommes et de femmes s’étaient

installés à Ephrata, en Pennsylvanie. A cause de leur concep­

tion religieuse particulière, ils étaient appelés les «Mysti­

ques ». Ils vivaient en communauté évangélique, dans une ex­

trême simplicité, et exerçaient les métiers les plus divers : ils

possédaient une carrière, un moulin à grains, une scierie, un

moulin à huile, une petite fabrique de papier, des métiers à

tisser, une tannerie, une imprimerie avec un atelier de reliure

et une poterie. Les femmes fabriquaient de fins ouvrages à la

main, peignaient, faisaient de la musique, étaient institutri­

ces et étaient connues partout comme «sœurs de la charité ».

De 1743 à 1796, Peter Miller fut le prieur de cette commu­

nauté. Pendant son ministère, les combats entre Anglais et

Français se déchaînèrent dans l’Ohio. Voici l’histoire qu’on

raconte encore dans les environs d’Ephrata et qui se rapporte

à cette époque :

Par une froide soirée d’hiver, le frère remplissant les fonc­

tions de portier, fut effrayé par les coups répétés et violents

donnés à la porte du couvent. Il alla voir qui demandait

l’hospitalité avec une pareille insistance et à une heure aussi

avancée. La prudence était de rigueur en ces temps troublés.

On avait abusé de l’hospitalité des frères et des sœurs à plu­

sieurs reprises. L’homme qui était dehors trahissait une

grande inquiétude : «Je suis malheureux, pourriez-vous me

secourir et me nourrir, une seule nuit ? »

« Quel est ton nom ? »

La réponse arriva, avec hésitation, presque de mauvaise

grâce : «Michel Witman. »

Le portier fit attendre l’homme épuisé dans le hall d’entrée

O Maître, donne-moi de ne pas tant chercher

à être compris qu’à comprendre,

92

et alla l’annoncer au prieur. Michel Witman ! Qu’il n’ait pas

craint de chercher abri dans le couvent dont il avait traité le

prieur comme son pire ennemi. Il se moquait ouvertement du

prieur, de sa doctrine et de sa manière de vivre ! Une fois

même, il lui avait craché au visage. Aujourd’hui le prieur

pouvait décider. «Michel Witman ! » demanda le prieur,

sceptique, en quittant ses livres. Une légère rougeur couvrit

son visage. « Dis-lui qu’il est le bienvenu. Ne lui demande pas

quelle détresse le pousse chez nous, mais prends soin qu’il ait

à manger et un endroit où dormir. Et demain, il pourra s’en

aller librement. »

Quelques jours plus tard, la nouvelle parvint au couvent :

Michel Witman avait été arrêté comme espion anglais et avait

été condamné à la pendaison par le tribunal militaire du

général Georges Washington. Maintenant, ils comprenaient

clairement pour quelles raisons il était venu chercher un abri

chez eux et à quel danger ils avaient été eux-mêmes exposés,

car ses poursuivants devaient le talonner.

A la suite de cette nouvelle, les frères et sœurs s’étonnèrent

de voir leur prieur se préparer pour une longue marche. Le

but : Valley Forge, où le général Washington avait établi son

quartier général. Selon la coutume des frères, Peter Miller se

mit en route pieds nus. Il n’emporta que le strict nécessaire et

ne s’accorda aucun repos. Le pays s’étendait sans lin ; il y

avait 45 km entre Ephrata et Valley Forge. Et le temps pres­

sait ; le prieur ne devait pas arriver trop tard. Quand il eut en­

fin atteint son but, il se fit annoncer au général. Il s’agissait

d’une affaire urgente. Il fut introduit sans attendre. «Que

puis-je faire pour vous, Monsieur?» demanda le général

Washington, lorsqu’il vit devant lui cet homme épuise qui

pouvait à peine tenir sur ses jambes.

«Je suis venu d’Ephrata pour vous demander la grâce de

Michel Witman. Il doit être pendu demain à West Chester. »

A peine avait-il prononcé ce nom que le visage du général prit

une expression de refus. Sa voix retentit dure et claire, lors­

qu’il répondit : «Je regrette, mais je ne puis rien faire pour

votre ami. Il a été convaincu de trahison et il l’a reconnu. »

93

i

«Ce n’est pas mon ami», répondit tranquillement Peter

Miller, «c’est mon pire ennemi. »

/\vec un étonnement non dissimulé, le général regarda cet

homme. «Pourquoi voulez-vous sauver la vie de votre enne­

mi ?» demanda-t-il enfin. «Parce que Jésus a fait la même

chose pour moi», répondit-il simplement. Le général

demanda une feuille de papier, prit sa plume et rédigea la

grâce de Michel Witman ; en la remettant à Peter Miller, il lui

dit avec sérieux : «Je vous remercie pour cet exemple de

charité chrétienne. »

Peter Miller se remit en route. L’ne fois encore, il devait

parcourir 45 km, de nuit. Ce n’est qu’après le lever du soleil

qu’il arriva à West Chester. Les premiers curieux se rassem­

blaient déjà ; ils voulaient voir la pendaison de Michel Wit­

man. Miller ne les regarda pas, ni la potence qui avait déjà été

dressée. Il se dirigea directement vers la première sentinelle

qu’il vit et lui dit : «Conduis-moi, s’il te plait, auprès de

Michel Witman. Cela presse. » Mais le condamné à mort refu­

sait de voir Peter Miller. Il pensait que ce dernier était venu

pour assister à son exécution. Peter Miller ne se laissa pas re­

pousser. Il se trouva, enfin, dans la cellule de son ennemi et

lui tendit la lettre de grâce du général Washington, qui avait

l’autorité suprême dans le pays. Michel Witman regarda le

papier avec émotion. Ayant encore devant les yeux, la mort

la plus ignominieuse, il se vit sauvé. La vie lui était rendue. Et

celui qui avait obtenu sa grâce, cet homme qui se tenait de­

vant lui, il l’avait repoussé et considéré comme son ennemi.

Ce jour-là, les curieux n’en eurent pas pour leur argent.

Lorsque Peter Miller se remit en route, après un long repos,

Michel Witman l’accompagnait. Les deux hommes étaient

devenus des amis.

94

Dirk Willems

Nous sommes au 16e siècle, à l’époque où les Pays-Bas ap­

partenaient encore au Saint Empire Romain Germanique.

L’empereur Charles-Quint ne supportait, dans son empire,

qu’une religion, le Catholicisme. C’est pourquoi il opprimait

tout mouvement spirituel qui se situait hors de cette Eglise.

Aux Pays-Bas, les /Anabaptistes s’étaient séparés, dès 1530, de

l’Eglise catholique et formaient de petites communautés éta­

blies dans des villes et des villages. C’était encore le début de

la Réforme. Le 10.6.1535, Charles-Quint publia un édit sévè­

re : « Celui qui ne veut pas renoncer à ses erreurs, celui qui en

a rebaptisé d’autres, celui qui est prophète, apôtre, ou

évêque, sera condamné au bûcher. Celui qui est rebaptisé ou

abrite des anabaptistes, sera mis à mort par décapitation, les

femmes par noyade.» Malgré cet édit, il y avait beaucoup

d’Anabaptistes à Rotterdam. Le courage héroïque avec le­

quel ces «vrais agneaux du Christ», comme on les appelait,

subissaient la persécution, faisait réfléchir : Si ces hommes

étaient prêts à mourir pour leur foi, celle-ci n’était-elle pas

digne qu’on vive pour elle ?

C’est exactement ce qui se passa pour Dirk Willems,

d’Asperen, près de Leerdam. Profondément impressionné

par ce qu’il avait entendu dire des Anabaptistes et de leur

doctrine, il décida de demander le baptême et son admission

dans la communauté. Un soir de 1540, il se rendit à Rotter­

dam, parce qu’il savait que, dans cette ville, dans la maison

de son oncle Pieter Willems, un groupe d’Anabaptistes allait

se réunir. Dans ces derniers temps, de telles réunions étaient

rares, car les «chasseurs d’Anabaptistes» touchaient une

forte somme pour chaque prise. Il fallait donc être prudent.

Ce n’est qu’après la tombée de la nuit, et après avoir vérifié

que personne ne le suivait que Dirk Willems frappa à la porte

O Maître, donne-moi de ne pas tant chercher

à être aimé qu’à aimer.

95

de son oncle. Il murmura le mot de passe et Tut introduit dans

une grande chambre, où un certain nombre de personnes

étaient déjà réunies autour de l’Ancien\* qui était venu ce

jour-là pour prêcher et baptiser. Chacun était conscient du

danger qui menaçait cet homme, parce qu’il leur apportait

l’Evangile. Mais tous n’étaient-ils pas menacés, surtout ceux

qui demandaient le baptême, ce soir-là ? Et pourtant, ils

étaient joyeux, parce qu’ils avaient trouvé des frères et des

sœurs en Christ, qui s’efforçaient de suivre Sa parole : «Si

quelqu’un veut me suivre, qu’il renonce à lui-même et qu’il

se charge de sa croix, et qu’il me suive. » (Evangile selon Mat­

thieu 16:24). Après la prédication de l’Ancien, Dirk Willems

s’avança aussi pour être baptisé. Il ressentit à cette heure,

avec force, la présence et la volonté de Dieu. Le culte se ter­

mina par la célébration de la Sainte Cène. Absorbé dans sa

méditation, Dirk Willems rentra chez lui renouvelé et fortifié

intérieurement. Pourrait-il tenir les engagements qu’il avait

pris ? Il faisait nuit dehors, mais en lui retentissait encore le

cantique des croyants qui avaient trouvé en Jésus-Christ le

chemin, la vérité et la vie.

A Asperen, Dirk Willems essayait de parler aux hommes de

ce nouveau chemin. Quelle surprise pour beaucoup, quand

ils comprirent ce que l’Evangile leur annonçait pour la réalité

de leur vie. Depuis tant d’années déjà, l’Eglise officielle ne

leur avait rien donné pour leur croissance spirituelle et

maintenant Dirk Willems leur apprenait qu’elle s’était totale­

ment écartée de l’Evangile. Beaucoup d’hommes étaient

ouverts aux enseignements de la Réforme. Mais avec la rapi­

de extension de la nouvelle doctrine, le danger d’être décou­

vert et persécuté grandissait aussi.

Des années s’étaient écoulées depuis son baptême. Le roi

Philippe II d’Espagne régnait sur les Pays-Bas. Les protestants

résistaient de plus en plus à l’inquisition espagnole. C’est

alors qu’en 1567, le roi envoya le duc d’Albe comme gou­

verneur des provinces rebelles. Des mesures plus rigoureuses

L Ancien est un conducteur spirituel. Ce titre est encore utilisé

dans les Assemblées mennonites, par exemple en France et en Suisse.

L Ancien a la responsabilité de baptiser les candidats membres de

l’Assemblée.

96

furent appliquées aux Anabaptistes. Les exécutions se sui­

vaient. Au printemps 1569, Dirk Willems vit, un soir, que sa

maison était cernée. Quelle chancê, il n’y avait pas de réu­

nion ! Ils ne pouvaient capturer que le chef des Anabaptistes

et le jeter en prison, à Asperen. Les juges n’eurent pas à lui

appliquer la question pour obtenir ses aveux. Oui, comme

jeune homme, il avait reçu le baptême de la foi. Oui, il avait

tenu, à Asperen, des réunions interdites. Oui, quelques per­

sonnes avaient reçu le baptême, dans sa maison. Non, il ne

voulait pas rétracter ce qu’il croyait et professait depuis près

de 30 ans. Les tentatives de lui faire donner les noms d’autres

membres de la communauté furent vaines. Vains aussi les

longs débats avec les moines. C’est pourquoi, Dirk Willems

fut condamné au bûcher, le 16 mai 1569. Ses biens seraient

confisqués au profit de sa majesté le roi. Mais l’exécution du

jugement se fit attendre. Des semaines et des mois s’écoulè­

rent, tout remplis d’une tension atroce pour le prisonnier. Il

avançait dans une sombre vallée, seule sa foi au Seigneur lui

restait.

Enfin un jour, la porte de la prison fut ouverte par le

bourgmestre et ses hommes qui venaient pour le conduire ai

bûcher. Lorsque le prisonnier sortit et respira l’air libre, lors

qu’il vit enfin de nouveau le ciel au-dessus de sa tête, il fut sai­

si par une envie irrésistible de vivre, et réussit à s’enfuir.

Réussira-t-il ? Le geôlier le talonne déjà. Or Dirk Willems est

complètement affaibli par cette longue captivité. Tout à

coup, le fugitif se trouve devant un large canal, recouvert de

glace. Il n’a pas le temps de réfléchir et, dans sa détresse, il

marche sur la glace qui le porte, car il avait perdu bien des ki­

los. Il atteint l’autre rive, sain et sauf. Au moment où il met le

pied sur la terre ferme, il entend derrière lui des craquements

et un cri déchirant. Le geôlier qui le poursuivait s’est enfoncé

dans l’eau jusqu’au cou et il s’accroche désespérément à la

glace qui se brise toujours plus loin sous ses doigts. Aucune

main ne se porte à son secours depuis l’autre rive. Horrifiés,

le bourgmestre et ses hommes regardent fixement le malheu­

reux.

Dirk Willems s’est arrêté et regarde en arrière. Voilà sa

chance : s’en aller rapidement et se cacher avant que les au­

tres ne puissent reprendre leur poursuite ! Mais il ne se sauve

pas. Il sait fort bien que c’est maintenant qu’on saura s’il est

97



*Il retourne sur la glace, s’approche prudemment de celui qui se*

*noie,* (voir note page 156)

un vrai chrétien ou non. Qu’aurait fait Jésus ? 11 le sait et

n’hésite pas un instant à suivre son maître, quoiqu’il en

coûte. Il retourne sur la glace, s’approche prudemment de

celui qui se noie, arrive à le saisir et à le tenir jusqu’à l’arrivée

des autres, équipés d’échelles et de planches, et qui le reti­

rent. Sauvé, le geôlier n’arrive pas encore à le réaliser. Il est

reconnaissant et ne pense pas que c’est un condamné à mort

qui lui a apporté le premier son aide. Il aimerait le libérer.

Mais le bourgmestre, sur la rive, est d’un autre avis. A ses

yeux, Dirk Willems reste un infâme hérétique et il crie au

geôlier, sur un ton impératif : «Souviens-toi de ta prestation

de serment. » Dirk. Willems est à nouveau enchaîné et conduit

au bûcher, dressé hors d’Asperen, sur la route de Leerdam.

Thieleman van Braght raconte, dans son ouvrage réputé sur

les martyrs «Het bloedig tooneel of Martelaersspiegel der

doopsgesinde of weerloose christenen» (Amsterdam, 1600),

qu’il «a lutté au travers du feu, avec fermeté, tout en aban­

donnant sa vie entre les mains de Dieu. »

98

Hôtes étranges

Après la révolution d’octobre 1917, l’immense empire

russe connut de terribles crises. Avec la chute du régime tsa-

riste, une époque était arrivée irrévocablement à sa fin. Les

Soviets avaient une vision exacte du nouveau régime qu’ils

voulaient instaurer, mais pas des méthodes à employer pour

l’atteindre. C’est pourquoi la réforme avançait lentement.

L’ébranlement provoqué par les changements politiques,

économiques et sociaux favorisait l’apparition de la terreur

et de l’illégalité. Dans beaucoup de régions, le désordre et

l’horreur étaient à l’ordre du jour. Des hommes poussés au

désespoir par la famine et la pauvreté, déracinés par la guerre

et la révolution, formèrent des bandes et se mirent à voler et à

tuer. Les villages de Mennonites allemands, en Ukraine, fu­

rent aussi atteints par les vagues de terreur. Ces colonies,

après des dizaines d’années d’un travail dur et persévérant.

étaient parvenues à un bien-être qui éveillait souvent l’envi,

des Russes. Lorsqu’on entendit parler des coups de main

cruels de ces hordes vagabondes, on discuta dans ces villages.

avec excitation, des mesures à prendre. La plupart des pay­

sans pensaient qu’ils devaient rester fidèles, même dans ces

circonstances, à la non-violence enseignée par le Christ et qui

avait toujours été pratiquée par les Mennonites. Il fallait at­

tendre aide et protection de Dieu seul. Quelques-uns cepen­

dant craignaient pour leur maison, leur femme et leurs en­

fants et trouvaient plus sûr de prendre en mains leur propre

défense. Les opinions allaient dans les deux sens. Au surplus,

chacun accomplissait son travail quotidien, non sans se

demander ce qui pourrait arriver avant la nuit.

Le paysan dont nous voulons raconter l’histoire, vit arri­

ver, un jour, son voisin, pâle et hors d’haleine ; il lui cria :

«Ils arrivent ! Mais nous allons leur préparer une réception

Car c’est en donnant qu’on reçoit,

99

qu’ils n’oublieront pas de sitôt. Mes fils et moi-même avons

de bons fusils. Qu’en est-il chez vous ? »

Le paysan lui répondit tranquillement : «Nous ne croyons

pas que ces armes pourraient nous protéger ; nous n’en avons

pas. »

Le voisin le traita de fou et retourna à sa propriété, en hâte.

Le lendemain matin, on apprit qu’il avait été tué, avec ses six

fils, en défendant sa ferme. La maison, la grange et les étables

avaient été incendiées.

Notre paysan savait que selon toute vraisemblance, sa mai­

son y passerait la nuit suivante. Il vit dans les yeux de sa

femme qu’elle partageait ses craintes. Profondément trou­

blé, il allait et venait dans son jardin, réfléchissant au sort de

son voisin qui lui était très proche, puis à sa famille. Sa déci­

sion était prise. Il devait avant tout lutter contre l’angoisse et

le découragement, surtout à cause de ses enfants. Il rentra à la

maison et appela, à haute voix, pour que tous l’entendent :

«Femme, prépare un bon souper, nous attendons des visi­

tes. »

«Des visites?», crièrent les enfants. C’était la dernière

cho^e qu’ils attendaient. — «Oui, des visites ! » répondit le pè­

re. «Et préparez aussi le gîte pour une dizaine d’hommes. » Sa

femme comprit alors. On s’affaira à la cuisine, dans les cham­

bres, sous l’œil attentif de la mère. Un enfant, un peu.plus

tard, voulut aller chercher quelque chose dans la chambre à

coucher de ses parents et trouva son père en prière, age­

nouillé. L’après-midi s’écoula rapidement avec tous ces

préparatifs. Chacun avait reçu sa tâche : peler les pommes de

terre, laver les légumes, préparer le rôti et enfin le samovar.

A l’étage, ils étendirent de la paille fraîche pour le gîte. Tout

était prêt au moment voulu. Mais qui seraient les hôtes ? Vers

le soir, ils arrivèrent : douze hommes déguenillés, mais armés

lourdement. «Haut les mains !'Rendez-vous ! » crièrent-ils

aux premiers membres de la famille rencontrés dans la cour.

Le père sortit et leur dit : «Entrez et prenez ce qui vous est

nécessaire. Mais nous vous invitons d’abord à prendre place,

vous devez avoir faim et le souper est prêt. »

100

«Vous nous tendez un piège. Mais nous sommes sur nos

gardes. Nous vous tuerons tous, » répondit le chef, à cette

aimable invitation du paysan. A cette terrible menace, les en­

fants commencèrent à pleurer et la mère se cacha le visage

dans les mains. Mais le père reprit : «Entrez au moins. Ce se­

rait dommage que le repas se refroidisse. »

Presque à contrecœur, les hommes consentirent à entrer

dans la maison ; la table était vraiment si accueillante qu’ils

s’assirent. Mais ils ne mangèrent pas avant que le paysan n’ait

goûté à tous les aliments. On voyait bien que ce repas les met­

tait mal à l’aise. Le paysan comprit ce qui les tracassait et leur

dit : «Nous n’avons aucune arme dans la maison, car nous

sommes chrétiens. Celui qui veut suivre le Christ ne peut pas

porter les armes. Dieu est toujours avec nous et c’est pour­

quoi nous n’avons pas peur. » Il ouvrit sa Bible et lut : «Vous

avez appris qu’il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu

haïras ton ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis,

bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui

vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent, afin

d’être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux, car il

fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber

la pluie sur les justes et les injustes (Matthieu 5:43-45). Les

bandits gardaient le silence ; ils comprenaient à peine ce qui

leur avait été lu ; cela leur paraissait être la langue d’un autre

monde. Et pourtant, ils sentaient clairement que le paysan

prenait cela au sérieux, qu’il vivait dans cet esprit et que cela

seul expliquait son attitude à leur égard.

A la fin du repas, le maître de maison parla à ses étranges

visiteurs : «Il me semble que vous êtes fatigués. Nous vous

avons préparé un gîte.» Ils furent à nouveau remplis de

méfiance. N’était-ce pas un piège ? Malgré le repas qu’ils

avaient pris et l’impression paisible du maître de maison, ils

le suivirent avec prudence, les armes à la main. A l’étage, ils

ne trouvèrent qu’un gîte magnifique et parce qu’ils étaient

très fatigués, ils se couchèrent et s’endormirent. Le paysan et

sa famille ne fermèrent pas l’œil de la nuit. Avec anxiété, la

mère et les enfants avaient attendu le retour du père qui avait

conduit les visiteurs à l’étage. Un miracle avait-il eu lieu ? N’y

101

aurait-il aucun meurtre dans leur ferme ? Le père leur rap­

porta que les visiteurs s’étaient couchés paisiblement. Alors

toute la famille remercia Dieu qui les avait gardés jusqu’ici. Et

ils restèrent assis l’un à côté de l’autre, car, pendant cette

nuit, il pouvait se passer encore bien des choses, bien que l’on

ne perçût aucun bruit dans la maison.

Peu après minuit, on entendit du remue-ménage à l’étage,

puis les hommes descendirent l’escalier. La mère serrait ses

enfants contre elle ; le père luttait contre l’angoisse qui le

saisissait de nouveau et alla à la rencontre de ses visiteurs. Le

chef vint à lui et, d’une voix rauque, s’exprima : «Nous ne

pouvons pas rester ici ; nous sommes venus pour tuer et

piller, et vous nous avez reçus ; votre amour nous a confon­

dus. » Il s’en alla en prononçant ces mots et ses hommes le sui­

virent. Ils disparurent dans la nuit.

Lajoie et la reconnaissance de la famille étaient sans bor­

nes.

Miséricorde à Poznan

Le 20 janvier 1945, la ville de Poznan ressemblait à un camp

effarouché. La population civile avait reçu beaucoup trop

tard l’ordre de quitter les lieux devant l’avance rapide des

troupes soviétiques, et la fuite s’opérait dans la hâte la plus

affreuse, ne laissant pas aux fuyards le temps de faire

connaître leur départ à leurs parents et amis. La foule s’en­

tassait dans les gares, chacun espérant obtenir une place dans

l’un des derniers trains roulant vers l’ouest. Depuis long­

temps déjà, il n’y avait plus d’horaire.

Dès le début de l’après-midi, la population grouillante s’ef­

forçait de quitter la ville en direction de l’ouest : les gens s’en

allaient à pied, sac au dos, poussant une voiture d’enfant ou

tirant une charrette, sur un vieux vélo ou sur un chariot tiré

par des chevaux. Vite ! Vite ! En regardant leurs affaires, on

voyait qu’ils avaient emporté à la hâte quelques habits in­

dispensables, du linge et de la nourriture. Le plus émouvant,

c’était les charrettes sur lesquelles se trouvait une personne

âgée ou un malade, soigneusement enveloppé dans une cou

verture, et que sa famille n’avait pas voulu abandonner.

Des milliers d’Allemands des pays baltes s’enfuyaient aussi

avec la population allemande domiciliée depuis longtemps à

Poznan. Quelques années auparavant, ils avaient dû occuper

les maisons des Polonais expulsés. Ces mesures inhumaines

prises par les Allemands contre les Polonais, retombaient

maintenant sur leurs auteurs et atteignaient les coupables et

les innocents. La force et la puissance avaient remporté une

victoire de quelques années, mais avait encore agrandi

l’abîme entre les deux peuples voisins, déjà séparés sans cela.

L’armée des sans patrie s’en allait ainsi vers l’ouest, avec le

tonnerre des canons dans le dos et l’effondrement définitif de

leur peuple sous les yeux. Combien d’entre eux attein­

draient-ils leur but ?

Après les jours fiévreux de la débâcle, un silence inquiétant

s’étendit sur la ville ; le petit nombre de ceux qui étaient

103

restés, osait à peine respirer, car ce qui venait de l’est, c’était

une nouvelle épouvante inconnue : le front. Le pasteur balte

Grave se trouvait parmi les Allemands qui ne s’étaient pas en­

fuis ; il avait dirigé la maison des diaconesses à Riga. Bien

qu’il eût plus de 70 ans, il aurait pu se mettre en route, une

fois de plus ; mais sa sœur, âgée de 80 ans, était intransporta­

ble, parce que très malade. Il resta donc à ses côtés. Il apprit

peu à peu que d’autres n’avaient pas pu fuir. La femme d'un

collègue, le pasteur von zur Mühle, de Reval, avait eu une

grave crise d’asthme, le 20 janvier au matin, ce qui avait ôté

toute hésitation à ce vieux couple. «Fallait-il partir ou

rester ?» Au cours de la semaine, un certain nombre des

membres de son importante paroisse d’autrefois se firent

connaître ou lui demandèrent une visite. Le 28 janvier, un

culte fut encore célébré avec huit personnes dans la maison

du pasteur von zur Mühle. C’est alors que les combats com­

mencèrent autour et dans la ville de Poznan, obligeant la

population à se réfugier dans les abris et les caves, tandis que

les maisons s’effondraient ou brûlaient au-dessus de leurs

têtes. Le combat fut acharné, rue après rue. Le pasteur von

zur Mühle s’en alla encore un soir à sa maison, pour y cher­

cher des couvertures et des coussins pour sa femme. Il ne re­

vint pas. Plus tard, on le retrouva, mort, dans la cour de sa

maison ; une balle l’avait frappé. Ce fut son destin, parmi des

milliers d’autres.

Enfin, les troupes soviétiques réussirent à occuper la ville

détruite.

Le pasteur Grave était maintenant le seul pasteur de Poz­

nan. Huit femmes, chassées de leurs appartements par le re­

tour de la population polonaise, avaient cherché abri dans ses

caves ; quelques-unes étaient trop âgées, ou trop faibles,

pour être soumises au travail forcé ; elles purent donc soigner

la sœur du pasteur, tandis qu’il partait chaque jour au travail,

bien que la limite d’âge fut fixée à 70 ans. Sous la direction

des Polonais, il fallait dégager les rues, enlever les décombres

et enterrer les cadavres. Le travail humiliant dépassait les for­

ces de cet homme affaibli. Mais le pire, c’était le manque de

nourriture. Après son travail, ou le dimanche, quand le

104

pasteur rendait visite aux membres de l’église dispersés en

ville, passant d’une cave à l’autre, pour une étude biblique

ou un culte de Sainte Cène, il voyait à leurs visages décharnés

et aux oedèmes causés par la faim, combien ils souffraient du

manque de nourriture. On aurait dû inscrire, comme cause

de décès des vieux qui s’en allaient en ces jours-là, «mort de

faim», tout simplement. Quelques femmes essayaient de

mendier auprès de la population polonaise qui s’en tirait

mieux. Mais l’atmosphère était empoisonnée par la haine

contre les Allemands. Eventuellement, on leur donnait les

épluchures de pommes de terre, ou des déchets...

Un soir, quand le pasteur, mort de fatigue, l’estomac dou­

loureux de faim, rentra du travail avec les autres femmes, il

sentit une bonne odeur, comme autrefois. Les femmes aussi

s’arrêtèrent dans le corridor pour humer ce parfum

d’oignons rôtis et de soupe à la viande. Cela venait-il d’en

haut, où les familles polonaises préparaient leur repas ? Non,

cette fois la bonne odeur venait d’en bas, de leurs propres

caves. Comment cela était-il possible ? En hâte, ils descendi­

rent l’escalier et ouvrirent la porte. Rayonnante de bonheur,

la garde-malade soignait sa patiente en lui donnant des

cuillers de bouillon. La table était mise, une corbeille de pain

au milieu et, un coup d’œil dans la soupière montrait qu’il y

en avait encore assez pour les «travailleurs». Il leur semblait

que c’était tout à coup Noël, et qu’ils recevaient des étrennes.

Après la prière, ceux qui étaient restés à la maison durent ra­

conter. Vers 17 h. quelqu’un frappa à la porte de la cave. La

vieille babuschka qui cuisinait pour les familles polonaises de

la maison entra. Lorsqu’elle vit la malade amaigrie sur sa

paillasse, elle se signa avec crainte et sortit de sous son tablier,

une marmite avec une soupe aux os. Elle revint plus tard ap­

porter du pain et du gruau. Elle ne voulait pas être remer­

ciée ; il était évident qu’elle était elle-même heureuse de la

joie des habitants de la cave.

Dès ce jour-là, la plus grande détresse était passée. Les

habitants de la maison apportaient toujours à nouveau du

pain, de la farine, du sel, de l’huile, des œufs, du gruau... et,

dès le printemps, des salades et des légumes. Pendant six

105

mois, les vieux de la cave furent nourris par ceux qui éprou­

vaient aussi les privations de la ville détruite. Ce n’étaient pas

des morceaux qu’on leur jetait, mais une aide fraternelle et

volontaire de ceux qui auraient eu toute raison de haïr. Mais

cet acte d’amour libérait aussi bien ceux qui donnaient que

ceux qui recevaient. Et parfois leurs dons aidaient encore

d’autres Allemands qui pouvaient apaiser leur faim à la table

du pasteur Grave, dressée par des catholiques polonais. Ce­

lui-ci, après avoir enterré sa sœur à Poznan, put gagner

l’ouest et raconter ses dures expériences. Mais quand il

parlait du corbeau d’Elie, en vêtements polonais, ses yeux

s’éclairaient et il pouvait ajouter : «la farine qui était dans le

pot ne manqua point et l’huile qui était dans la cruche ne

diminua point.» (I Rois 17) «Nous avons vécu, dans notre

chair, pendant six mois, l’histoire du Samaritain miséricor­

dieux. C’est notre grande expérience de la grâce de Dieu. »

Une bienfaitrice russe

Anna Jevdokimovna Labsin (1758-1828), la fille du di­

recteur de minesjakovlev, a passé son enfance dans une pro­

priété de l'Oural. Elle retrace ici la vie de sa mère qui se dé­

roula entre la Volga et TOural : «En hiver, nous vivions en

ville. Chaque semaine nous allions, à pied ou en voiture, dans

les prisons apporter avec notre mère de l’argent, des che­

mises, chaussettes, casquettes, manteaux - toutes choses pré­

parées de nos mains. Ma mère rencontrait-elle un malade,

elle le soignait, lui apportait du thé qu’elle lui faisait boire

elle-même et plus souvent encore elle m’embauchait. Ensem­

ble, nous lavions et pansions des plaies. Dès que nous nous

montrions dans les prisons, tous criaient et tendaient les

mains, surtout les malades. Chaque jour, nous envoyions à

manger aux prisonniers, les malades recevant une nourriture

particulièrement légère.

Chaque semaine des mendiants étaient nourris à la maiso

et ma mère les servait à table avec nous ; quand ils partaien

elle leur donnait à tous de l’argent, des chemises, chaussette

souliers, en un mot elle donnait à chacun selon ses besoin.

Tout pauvre était secouru. Pour découvrir les pauvres et les

souffrants, nous avions un serviteur qui veillait cons­

ciencieusement à son devoir.

Ma mère était souvent malade ; avec la bonne d’enfants, je

visitais alors les pauvres et les prisons et la représentais aussi

auprès des malades, selon ses indications. Si un prisonnier

mourait, nos gens étaient envoyés pour sa toilette et nous

nous chargions de l’enterrement. Dans les cas douloureux de

prisonniers malades, elle allait avec le prêtre qu’elle avait

sauvé en son temps, et ils remplissaient leurs devoirs de chré­

tiens. Elle restait souvent jusque tard dans la nuit avec le

prêtre, lisant des prières, parlant avec le malade ; à l’occasion

les malheureux leur confessaient leurs péchés et apaisaient

ainsi leur conscience. Lajoie rayonnait alors sur le visage de

ma mère et elle m’embrassait et me disait : «Si tu as l’occa­

sion de faire du bien aux pauvres et aux malheureux, tu ac­

compliras ainsi la loi du Christ, la paix habitera dans ton

107

cœur, la bénédiction de Dieu descendra sur ta tète, tes ri­

chesses se multiplieront et tu seras heureuse. Si tu devais tom­

ber dans la pauvreté, en sorte que tu n’aies rien à donner,

conduis-toi avec amour, pour que ton refus ne blesse pas le

malheureux ; il te bénira pour ton refus même. Dans la pau­

vreté, tu peux faire du bien : rendre visite aux malades,

consoler les souffrants et les affligés. Et n’oublie pas qu’ils

sont tes prochains et tes frères et à cause d’eux tu seras

récompensée par ton Père céleste. Penses-y et n’oublie pas les

enseignements de ta mère ! »

Il arrivait souvent qu’on livrât des malheureux à la prison,

pieds et mains enchaînés ; ma mère était toujours mise au

courant et elle s’y rendait aussitôt avec nous, emportant tout

le nécessaire ; elle enveloppait les fers qui par frottement

avaient écorché les mains et les pieds jusqu’aux os. Si elle

trouvait les prisonniers dans un état particulièrement mau­

vais, elle demandait au chef de les lui confier et guérissait

leurs blessures. Les chefs ne lui refusaient jamais rien, parce

que tous l’aimaient et la respectaient. Combien de maisons de

■jauvres n’a-t-elle pas entretenues et pour combien d’orphe-

ins n’a-t-elle pas donné un repas de noces ! En un mot : sa

ie entière était consacrée à des œuvres chrétiennes.

Ma mère menait une vie étonnamment paisible. Une seule

chose la tracassait. Les Tatars\* se dressaient contre elle et

voulaient lui prendre les terres qui, soi-disant, ne lui apparte­

naient pas. Le propriétaire Kleopin vivait à 5 km de notre

maison ; il vint conseiller à ma mère de retourner à la ville, le

plus rapidement possible. Elle lui répondit : «Ce qui m’est

destiné par Dieu, je ne l’éviterai jamais. Légalement, le do­

maine m’appartient, ainsi qu’à mes enfants ; les Tatars ne

pourront pas me faire de mal, si Dieu me protège ; je m’en re­

mets à Lui depuis longtemps. » Il ne put pas la faire fuir, elle

resta au village. En attendant, elle commença à se préparer à

accueillir ces hôtes, même indésirables.

Deux semaines plus tard, 200 Tatars à cheval arrivèrent et

leur chef à la tête de 50 hommes se dirigea directement vers la

maison. Ma mère demanda aide à Dieu, nous prit par la main

\* Les Tatars ou Tartares : Tribus nomades de l’Asie, à l’est de l’Eu­

rope.

108

et se plaça dans la cour pour les recevoir ; elle les salua avec la

plus grande bienveillance. C’était l’été, et ils ne voulurent pas

entrer dans la maison ; ma mère les fit asseoir sur des tapis

placés dans la cour, fit apporter à boire et donna aussitôt des

ordres pour la préparation du repas. Elle s’entretint avec le

chef, en attendant. Pourquoi les Tatars voulaient-ils offenser

une veuve avec de petits enfants ? «Je n’ai pas d’autre pro­

tecteur que Dieu que vous connaissez ; Il est notre Père à

tous ; il vous a créés, comme moi-même - ne craignez-vous

pas son juste jugement ? Et où pourriez-vous m’expédier ?Je

vivrai à vos côtés et me mettrai à votre service. Parmi vous, il

y en a qui aiment Dieu, de sorte que je vivrai partout tran­

quillement. Des hommes qui sont mes égaux ne me font pas

peur ; tous sont mes prochains. » Et elle nous prit par la main

et dit : «La vie de ces orphelins est entre vos mains : voulez-

vous les rendre heureux ou malheureux ? » Ils parlèrent entre

eux, sans que ma mère puisse les comprendre. Entre-temps,

le repas était prêt ; ma mère les servit elle-même en leur di­

sant : «J e vous régale comme mes amis et mes plus proches

voisins ; mangez le pain et le sel d’une veuve qui est toujours

prête à être votre amie. »

Après le repas, le chef se leva avec tous ses hommes ; ils

s’approchèrent de ma mère et lui dirent en larmes : «Sois

tranquille, toi, notre bonne voisine et amie ; nous ne sommes

plus tes ennemis, mais tes protecteurs ; toute notre région est

à ton service et pour la peine et la peur que nous t’avons im­

posées, demande tout ce que tu voudras. » Ma mère s’appro­

cha du chef, le prit dans ses bras et lui dit en pleurant : «Je ne

veux rien d’autre que votre amitié et votre bon cœur. » Tous

crièrent d’une seule voix en découvrant leurs poitrines : «Les

voici ! » La fête dura toute la journée ; ils ne s’en allèrent qu’à

la nuit. Depuis lors, ma mère vécut en bonne intelligence avec

eux ; ils lui témoignèrent leur amitié : à chaque anniversaire,

ils étaient ses hôtes et lui apportaient dès cadeaux ; ils l’invi­

taient chez eux, spécialement lors des mariages. Et ma mère

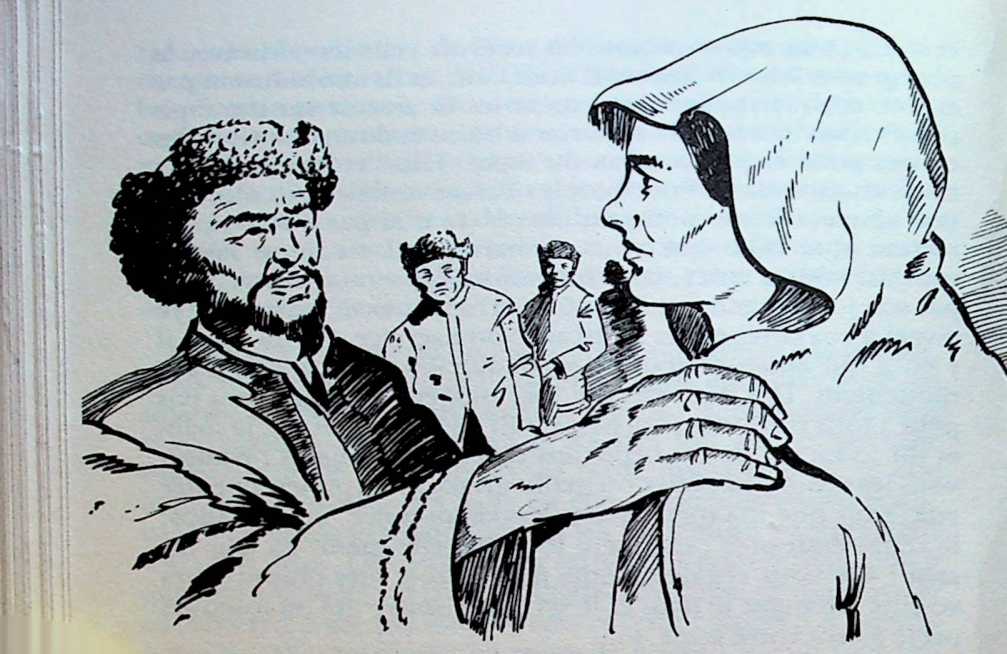
ne refusait jamais.

Le même été, un autre événement se produisit. L’admi­

nistrateur vint un soir nous avertir qu’un homme était arrivé

au village et cherchait un gîte ; mais il lui semblait suspect. En

109



*Ils s’approchèrent de ma mère et lui dirent...*

ce temps justement deux fameux chefs de bandes sillonnaient

la région avec leurs partisans, pillant et brûlant les villages.

Peu auparavant, ils avaient incendié un village à 12 km de

chez nous. Mais ma mère ne craignait rien et restait parfai­

tement calme. Après le récit de l’administrateur, ma mère fit

venir cet homme et lui demanda : «D’où viens-tu, mon ami,

et où vas-tu ?» Il répondit qu’il allait en ville et qu’il tra­

vaillait à la fabrique Demidovschen, mais qu’il était trop tard

pour y arriver. C’est pourquoi il lui demandait la permission

de passer la nuit chez elle. Ma mère lui dit ; «Passe la nuit ici,

mon ami. Les huttes sont toutes vides, parce que les paysans

travaillent aux champs, de sorte qu’un voyageur ne pourrait

être traité comme il convient. Elle appela ma bonne d’enfants

et lui dit : «Konstantinovna, voici un hôte ; donne-lui à

manger et à boire, ce que Dieu nous a donné, et prépare-lui

aussi un gîte. » Il s’en alla dans sa chambre avec la bonne d’en­

fants. On lui donna à manger ; on lui prépara un gîte et la

bonne lui proposa de se reposer. Il lui dit : « Je dois m’en aller

110

une heure, je reviendrai bientôt.» - Après son départ, la

bonne vint dire: «Petite mère, maintenant cela suffit;

l’homme à qui vous offrez l’hospitalité est parti. Est-ce un

homme de bien ? » Ma mère lui répondit : «Il me paraît lou­

che ; mais que faire ? Si je ne l’avais pas reçu, il aurait été en­

core plus inquiétant. Prie, mon amie. Dieu nous protégera.

S’il nous a tirés des mains de 200 hommes, Il le fera certaine­

ment des mains d’un seul. »-Notre hôte revint et alla se cou­

cher. Ma mère dormit très peu cette nuit-lâ ; elle se coucha

pourtant pour ne pas éveiller nos soupçons.

Très tôt, le moujik vint remercier pour le pain, le sel et le

gîte et pria ma mère de ne pas l’abandonner, à l’occasion.

Celle-ci lui répondit : «Que le Seigneur prépare ta route ; je

ne refuserai jamais un service, selon mes moyens.» On lui

donna encore ce qui lui était nécessaire pour le voyage et il

s’en alla. En hiver, nous retournâmes en ville et apprîmes que

les deux chefs de bandes avaient été pris. Comme ma mère

avait l’habitude de visiter les prisons, elle s’en alla tout de

suite après notre arrivée rendre visite à ses amis - c’est ainsi

qu’elle nommait les prisonniers. - Nous entrâmes dans la pri­

son et vîmes un homme qui nous salua et nous remercia pour

« le sel et le pain ». Ma mère reconnut l’homme qui avait passé

la nuit chez nous et lui demanda avec surprise comment il

était arrivé ici. Il répondit : «A cause de mes actes.Je suis un

chef de bande. Parce que j’ai été logé chez toi, je t’ai pro­

tégée ; je craignais que l’autre bande vînt t’assassiner. Sa­

chant que sans toi, il n’y aurait plus de consolateur des mal­

heureux, je me suis mis en route pour aller à la rencontre de

la bande des autres camarades. Je savais quel chemin ils pren­

draient, et je ne me suis pas trompé. Je les dirigeai sur un au­

tre endroit, pour te protéger. N’aie pas peur à l’avenir, toi le

soutien des pauvres : tant que tu vivras, les voleurs et les scé­

lérats eux-mêmes t’épargneront et te protégeront.

Rentrée à la maison, ma mère remercia Dieu pour la

miséricorde qu’il lui avait témoignée. Elle me dit : «N’oublie

jamais cet événement et sache qu’un bienfait n’est pas seule­

ment récompensé dans l’au-delà, mais déjà dans cette vie.

Sois bonne ma fille, et fais le bien. Evite les vices et garde ton

cœur de tout amourudéfendu. »

111

Tombé au combat

Au matin du 12 septembre 1958, une foule immense a -

vançait, dans les rues de la colonie de F iladelfia, vers la mai­

son de Dieu. La plupart des 2.000 personnes qui portaient le

deuil appartenaient à l’un des villages mennonites qui avaient

été fondés au Chaco, au Paraguay, depuis 1926. Mais il y avait

aussi beaucoup d’indiens Chulupi et quelques Lengua parmi

eux, pour porter le deuil du frère blanc qu’ils avaient perdu.

— Tous les bancs étaient occupés depuis longtemps dans la

maison de Dieu. La foule se pressait dans les allées jusqu’à

l’entrée. Le simple cercueil dans lequel reposait le corps de

l’assassiné était visible seulement des premiers rangs. Mais

tous entendaient les paroles qu’un ami lisait dans le second li­

vre de Samuel. C’était un extrait du cantique funèbre de

David sur la mort dejonathan : «Comment des héros sont-ils

tombés au combat ? Comment Jonathan a-t-il succombé sur

les collines ?Je suis dans la douleur à cause de toi, Jonathan

mon frère... » Tombé au combat. Pouvait-on citer ces paroles

à propos d’un jeune missionnare de 30 ans qui n’avait jamais

levé une arme contre quiconque ?

Oui, là, devant la foule, gisait un soldat qui avait lutté sur

l’ordre de son Maître. Comme un chrétien il n’avait pas lutté

«contre la chair et le sang, mais contre les principautés, con­

tre les dominateurs des ténèbres d’ici-bas. » Et ses armes

avaient été celles que Paul recommande dans l’épître aux

Ephésiens. Revêtu de la cuirasse de la justice, du bouclier de

la foi, du casque du salut, armé de l’épée de l’Esprit, il avait

été prêt à annoncer l’Evangile de paix. Parmi les personnes en

deuil, il y avait de jeunes hommes qu’il avait instruits à

l’Ecole du Dimanche, comme moniteur, alors à peine âgé de

16 ans, des Indiens Chulupi, parmi lesquels il avait com­

mencé un travail de missionnaire, à l’âge de 21 ans. Leur

tristesse était émouvante ; ils ne pouvaient pas comprendre

que leur instituteur les ait déjà quittés. Et pourtant chacun

C’est en s’oubliant qu’on se retrouve,

112

semblait comprendre â nouveau qu'il peut être demandé à un

chrétien de donner sa vie. Ainsi personne ne demandait :

«Pourquoi est-il allé chez les sauvages ? Pourquoi risqua-t-il

sa vie parmi les Indiens Moros, alors que les cœurs des

Lenguas et des Chulupies étaient ouverts à la Parole de

Dieu ? » Et même si cette question avait été posée et si la bou­

che du mort avait pu répondre, il aurait dit : « Voilà pourquoi

je suis allé. L’ordre retentit : A toute créature ! Et quelqu’un

devait le dire aussi aux Moros. » «Nous ne pouvons pas ne pas

parler de ce que nous avons vu et entendu.» Ce sont ces

paroles de Pierre (Actes 4:20) que Cornélius Isaac avait prises

comme témoignage, il y avait tout juste trois semaines, lor­

squ'il avait été consacré, avec David Hein, pour le ministère

chez les Moros.

La tribu sauvage des Moros appartient à la famille des

Ayereos qui vivent dans « l’enfer vert » qui s’étend du nord du

Paraguay jusqu’à la frontière de la Bolivie. Ce n’est qu’une

des nombreuses tribus indiennes qui entourent de toute part

les colonies mennonites. Mais contrairement aux voisins amis

de l’ouest, les Lenguas et les Chulupies, les Moros ne se mon­

trent que rarement aux Blancs et ces rencontres sont, le plus

souvent, hostiles. A plusieurs reprises, ils avaient attaqué des

propriétés et fait un carnage effroyable. L’initiative d’en­

voyer ces deux jeunes missionnaires avait été prise

immédiatement après l’arrivée de la nouvelle suivante : cinq

jours auparavant, un groupe de Moros armés de javelots,

avait surgi de la forêt vierge ; poussant des cris terribles, ils

avaient attaqué un avant-poste d’une société pétrolière qui

forait dans leur région, à la recherche de cette précieuse

matière première. «Si d’autres sont prêts à mettre leur vie en

péril pour trouver du pétrole, nous devrions être prêts à

risquer notre vie pour parler à ces sauvages du Dieu qui les

aime et en faire nos amis. » Telle fut la réaction de la Mission

mennonite dont les collaborateurs avaient tenté, depuis des

années, d’établir le contact avec les Moros. Il n’était pas

nécessaire d’entreprendre un long voyage par terre et par

mer pour y parvenir. Une jeep, chargée de nourriture et de

cadeaux, transporta Cornélius Isaac, David Hein et un Indien

Lengua croyant, à 200 km, au nord, dans le territoire des

Moros. Ils firent halte à Madrejon, dans le camp de la société

113

pétrolière et eurent l’occasion d’annoncer l’Evangile, dans

leur langue, aux ouvriers espagnols.

Le premier voyage de reconnaissance des missionnaires les

conduisit à Cerro Leon, le camp qui avait subi le dernier

assaut des Moros. Ils fouillèrent le terrain autour des tentes,

mais ne découvrirent aucune trace des sauvages. Ceux-ci

revinrent dans le camp, en tapinois, pendant la nuit, et em­

portèrent une partie des tentes. Il sembla que tous les autres

voyages depuis Madrejon seraient vains ; aucun contact ne

put être établi avec les Moros. Par contre, près du lit desséché

d’une rivière, des signes évidents trahissaient leur présence :

un tronc d’arbre encore fumant, un attirail de pêche, trois

bâtons en forme de triangles fichés en terre, et encore trois

bâtons couchés à côté, ce que malheureusement le Lengua ne

put pas interpréter. A leur tour, les missionnaires enfoncè­

rent des bâtons auxquels ils suspendirent des pièces d’habille­

ment. Ce n’est qu’à leur troisième visite qu’ils eurent la joie

de constater que ces objets avaient été emportés. En regar­

dant de plus près, ils découvrirent une parure de plumes fixée

à un bâton écorcé, peint en brun et fiché en terre. A côté une

écuelle en bois. Etait-ce un cadeau ? Les missionnaires le

pensaient. Leurs cœurs battirent plus vite. «Boghite

duihoway ! Boghite duihoway ! » (Venez, amis !) crièrent-

ils. Rien ne bougea. Malgré cela, tous les trois remercièrent

Dieu pour cette première réponse des sauvages. Une fois de

plus, ils suspendirent des cadeaux. Les Moros étaient tou­

jours invisibles.

Le 10 septembre, les missionnaires se mirent en route pour

leur sixième voyage. Il avait plu. La capote de la jeep était re­

pliée pour ne pas être déchirée par des branches épineuses.

La voiture avançait lentement et resta en panne dans un trou

rempli de boue. Ce n’est qu’à grand peine qu’elle put être

remise en marche. Mais avant que Cornélius Isaac ne reprît le

volant, ces trois hommes prièrent ensemble, une fois encore.

Dieu était avec eux dans cette entreprise apparemment sans

issue. Les communautés dans les villages priaient avec eux et

pour eux. C’est ainsi qu’ils voulaient s’en remettre à Dieu,

une fois de plus.

114

Arrivés â un détour, le Lengua vit les Moros. Tout un

groupe, sorti de la forêt, attendait la voiture des Blancs. Seuls

les premiers rangs étaient sans arme. Les missionnaires sautè­

rent de la jeep et leur firent signe s’approcher. «Boghite

duihoway ! » A petits pas rapides, les Moros s’approchèrent,

en murmurant continuellement des sons inintelligibles. L’un

d’eux saisit la chemise que David Hein lui tendait et lui offrit

un sac en fils de cactus. Il prit la chemise, mais ne lâcha pas le

sac. Les autres prirent aussi les cadeaux, mais gardèrent leurs

parures de plumes, ce qui déconcerta le missionnaire. Il re­

tourna à la jeep pour chercher d’autres cadeaux. - Brusque­

ment, une cinquantaine d’indiens entourèrent l’auto. L’un

d’eux avait une lance à la main. Ils se saisirent de l’Indien

Lengua et tentèrent de lui lier les mains et de l’emmener avec

eux. Il parvint pourtant à se retenir d’une main à la jeep.

David Hein voulut lui porter secours et ne remarqua pas que

l’Indien armé avait enfoncé sa lance dans le côté de C. Isaac.

Le Lengua le vit. Et plus encore, il vit un Indien qui saisissait

son arc et une flèche pour tirer sur D. Hein. Il se libéra avec

force. Entre temps, C. Isaac avait retiré la lance. Les sauvages

craignaient-ils une contre-attaque ? Ils disparurent comme

des ombres dans la forêt vierge.

Le blessé reprit le volant, tourna la voiture et fit encore un

signe aux Moros. Il conduisit quelques km. Mais ses forces

l’abandonnèrent et D. Hein prit sa place ; le Lengua soutenait

Isaac pour lui épargner des souffrances inutiles pendant le

voyage sur des chemins cahoteux. Peu à peu, il perdit con­

naissance, bien que la blessure n’eût pas mauvaise apparence

et ne saignât pas trop.

David Hein conduisait aussi rapidement que possible, mais

prudemment, pour atteindre à temps un médecin. Ils se re­

trouvèrent devant le trou boueux. Il cria à Dieu et le miracle

se produisit : sans arrêter, les roues tournèrent au travers du

bourbier visqueux. Un peu plus tard, un avion emportait le

blessé - qui avait repris conscience - à l’hôpital de Filadelfia.

Sa femme et ses parents étant présents, D. Hein décida de re­

tourner immédiatement chez les Moros, pour renouveler le

contact. Il serra la main de son ami, espérant le retrouver

115

bientôt, en bonne santé, et pouvoir lui donner de bonnes

nouvelles.

Dans la salle d’opération, le Dr Rakko entreprit l’opération

avec hésitation, car le deuxième chirurgien nécessaire était

absent. Une doctoresse et quelques sœurs l’assistèrent. Il

apparut rapidement que la lance qui aurait dû transpercer le

cœur avait heurté une côte, atteint trois organes vitaux et

provoqué d’importantes hémorragies internes. Après la

dangereuse opération, le médecin plaçait son espoir dans la

constitution extraordinairement résistante de l’opéré qui

avait seulement trente ans. Mais sa vie s’éteignit rapidement.

Certains signes amenèrent à la conclusion que la lance avait

été empoisonnée. Dans la dernière heure C. Isaac pria encore

pour sa femme et ses trois petits garçons qu’il devait aban­

donner. Mais ses dernières prières furent pour les Moros à qui

il aurait tant aimé apporter l’Evangile. Le médecin qui avait

lutté en vain pour sauver la vie du missionnaire exprima son

émotion en s’exclamant : «Pouvoir mourir ainsi en priant

pour son prochain !» A 4 h du matin, il ferma ses yeux, pre­

mière victime d’un travail missionnaire entrepris depuis 23

ans par les Mennonites parmi les Indiens du Chaco.

David Hein rentra à Filadelfia pour l’enterrement. La nou­

velle l’avait atteint alors qu’il jouait et mangeait pacifique­

ment avec cinquante Moros, en dehors du camp de Madré -

jon. Il raconta à la communauté attentive son dernier voyage

avec C. Isaac et dit comment les Moros l’avaient reçu, comme

s’ils l’attendaient, et comment le deuxième jour, ils étaient

revenus comme si rien ne s’était passé. Le gouvernement

paraguayen avait envoyé des troupes sur le territoire des

Moros, avec l’ordre de tirer sur eux comme sur des bêtes sau­

vages. «Pour que nous arrivions avant les soldats, qui est prêt

à venir avec moi ? Qui prendra la place de celui qui est

tombé ? » cria David Hein, à la fin du service funèbre.

Le lendemain, avec trois jeunes hommes, il repartit vers le

territoire des Moros, pour leur prouver que cet acte de

violence n’avait en rien altéré l’amour de ceux qui voulaient

leur apporter la bonne nouvelle.

116

« Comme nous pardonnons aussi »

Pendant l’occupation nazie des Pays-Bas (1940-1945), la

Hollandaise Corrie ten Boom, horlogère à Haarlem, fut en­

fermée, avec son père et ses frère et sœur, dans un camp de

concentration parce qu’ils avaient caché des Juifs. Dans le

camp, elle éprouva que Dieu la gardait miraculeusement de

toute haine, et lui offrait l’amour qui changeait sa vie et celle

des autres même quand elle était traitée de la façon la plus in­

juste et la plus dure. Après sa libération, elle raconta son

expérience dans bien des pays. Que ressentait-elle face aux

Allemands ? Pouvait-elle aussi leur pardonner ? Voici son

récit :

En revenant du camp de concentration, je me disais : «Je

suis prête à travailler partout où Dieu m’enverra, mais j’espè­

re qu’il ne m’enverra jamais en Allemagne.» C’était une

désobéissance dont je n’étais pas consciente, jusqu’au mo­

ment où, pendant un certain temps, en Amérique, je ne me

sentis plus dirigée par Dieu. Quand je priais mon Père célest<

de m’éviter un voyage en Allemagne, je ne recevais aucune

réponse. Je réalisais que quelque chose n’était pas en ordre,

non du côté du Bon Berger, mais du côté de la brebis. «Père,

j’ai peut-être été désobéissante.» Et la réponse résonnait

clairement : «L’Allemagne. » J’eus à mener un combat inté­

rieur, de courte durée, et la victoire me fut enfin accordée. Je

pus enfin accepter joyeusement : «Aussi l’Allemagne, si tu le

veux, Seigneur. »

Lors d’une rencontre en cercle restreint, je remarquai une

femme qui ne voulait pas me regarder. Je demandai à la

maîtresse de maison : «Qui est-ce ?» - «Vous ne la recon­

naissez pas ? C’est une des infirmières du camp de concentra­

tion de Ravensbrück. » — Brusquement je la reconnus. Il y

avait dix ans... Je conduisais ma sœur Betsie à l’infirmerie du

camp, les pieds paralysés, malade à la mort. Mais cette in­

firmière était cruelle, elle criait et tempêtait. C’est alors que

la haine avait jailli dans mon cœur, mais je croyais l’avoir sur-

C’est en pardonnant qu’on est pardonné

117

montée plus tard. Et voici que, après tant d’années, je la

revoyais et une grande amertume m’envahissait. Pendant dix

ans, j’avais nourri cette haine dans mon subconscient.

Chaque fois que j’ai confessé mes péchés, le Seigneur Jésus

me les a pardonnés et les a jetés au fond de la mer. Et quand il

agit ainsi, il dresse un écriteau : «pêche interdite ! » Et

qu’avais-je fait ? Pendant dix ans, je n’avais pas pu par­

donner, ni oublier ce que cette femme avait fait. Profondé­

ment honteuse, je reconnus ma faute. «Pardonne-moi ma

haine, Seigneur, et apprends-moi à pardonner. » - Quelle

merveille, le pardon des péchés ! Le sang de Jésus lave nos

cœurs de tous les péchés que nous confessons ouvertement,

mais ne pardonne pas, si nous les cachons. Maintenant

l’amour vient habiter là où la haine a si longtemps régné.

A la fin de la réunion, j’essayai d’entrer en conversation

avec cette femme, mais elle refusa ; je ne trouvai pas le con­

tact. Le lendemain, je dus sans cesse penser à elle et prier

pour elle. Je crois à la force de la prière communautaire. Le

Seigneur l’a promis : « Là où deux ou trois sont réunis en mon

nom, je suis au milieu d’eux. » Non pas : «Je viens », mais «je

suis »... Jésus est là, le premier, et demande aux deux ou trois

de venir. C’est pourquoi je demandai à mon hôtesse de prier

avec moi pour cette infirmière. Et c’est alors qu’elle me

raconta qu’un groupe de jeunes filles priait déjà régulière­

ment pour sa conversion. Cela m’encouragea. Quand des

hommes prient pour la conversion d’un autre, c’est déjà la

preuve que Dieu s’en occupe. Il nous inspire l’intercession. Et

ce que Dieu commence, Il l’achèvera bien.

J’avais noté l’adresse de l’hôpital où travaillait l’infirmière.

Je lui téléphonai : «Ce soir, je préside une réunion et je serais

très heureuse, si vous y veniez.» Et je lui donnai l’adresse.

Etonnée, elle me demanda : «Vous vous réjouiriez si je ve­

nais ? » Certainement et c’est pourquoi je vous téléphone. -

«Alors, je viendrai. »

Le soir, elle écouta attentivement, me regarda dans les

yeux, et je savais qu’elle écoutait avec son cœur. A la fin, je

lus avec elle, pour lui montrer le chemin du salut : «Voici

comment l’amour de Dieu a été manifesté envers nous. Dieu a

envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions

par lui. » (1 Jean 4:9) Et voici, le dernier obstacle ôté, elle se

118

*119*



décida pour Jésus et les anges dans le ciel se réjouirent, non

seulement parce que ma haine avait disparu et que je l’aimais

— moi qui avais gardé pendant dix ans des sentiments de haine

dans mon subconscient - mais parce que le Seigneur m’avait

choisie pour être la fenêtre par laquelle sa lumière pénétrait

dans ce cœur endurci et désolé. Il est l’eau vivante. Quels

miracles le sang de Christ n’accomplit-il pas ? Il pardonne et

purifie et fait de nous ses instruments. Nous possédons ce

trésor dans des vases de terre. Il emploie des pécheurs, des

pécheurs pardonnés comme ambassadeurs. Voilà la grâce !

Je trouvais partout en Allemagne les blessures et les cica­

trices de la guerre. Une mère me montra la lettre de son fils

Cari, qui était en prison aux Pays-Bas. Pendant la guerre, il

était gardien de prison et là où il avait commis ses crimes, là il

devait payer. Il était condamné à 16 ans de prison. Mais sa let­

tre était joyeuse : «Chers parents, réjouissez-vous avec moi,

j’ai accepté le Seigneur Jésus comme Sauveur ; il a fait de moi

un enfant de Dieu Je lui ai remis tous mes péchés et il les a

jetés au fond de la mer. » Après cette lecture, je décidai de

m’adresser à la reine Juliana pour la prier de l’amnistier.

Mais avant d’écrire, je rendis visite à Cari, dans la prison de

Vught que je connaissais bien. Je revois la cour intérieure, où

nous nous étions trouvées un jour, Betsie et moi, sans nous

douter du sort qui nous était réservé. Nous étions au milieu

d’une rangée d’hommes qui nous disaient que nous allions

certainement être fusillées. Je frissonnai en entrant dans ce

lieu d’épouvante ; et je m’approchai de la cellule où se trou­

vait mon ancien gardien.

— «Cari, je t’apporte des salutations de tes parents. »

— «Vous les avez donc vus ? »

- «Oui, j’arrive justement d’Allemagne. »Les yeux mouillés,

Cari murmura :

- « Comment va ma mère ? »

- « Bien ; elle se réjouit que tu te sois décidé pour J ésus et que

tu sois devenu un enfant de Dieu. » Je lui racontai ma visite

chez ses parents et amis ; puis j’ajoutai : «J’ai aussi vécu dans

cette prison. »

- « Oui ? et quand ! »

- «En 1944.» Cari pâlit et me dévisagea. «Alors nous nous

connaissons. »

- «Oui, nous nous connaissons.» Nous nous remémorons

120

tous deux les cruautés dont Cari s’était rendu coupable, mais

il me dit - et son visage est resplendissant de joie : «Je suis si

heureux d’être libéré de mes péchés. »

De sombres pensées m’envahirent. «Est-ce si facile ? Oui,

mon père, ma sœur Betsie, mon neveu Kik, et beaucoup’

beaucoup d’autres ont été assassinés en prison, ou dans les

camps de concentration, par tes cruautés et celles de tes

camarades. Et maintenant tes péchés sont ôtés ! Est-ce si sim­

ple que cela ? -Je ne disais pas un mot. C’étaient seulement

les pensées qui me passaient par la tête. Tout à coup je réalisai

ce que j’étais en train de faire. Jésus avait jeté au fond de la

mer les péchés de Cari ; il les avait pardonnés et oubliés. Et

moi je les remettais à la lumière ! «Père, pardonne-moi ces

pensées, au nom de Jésus-Christ. Seigneur, prends-moi tout

près de toi, aussi près qu’un sarment attaché au cep, afin que

je puisse pardonner, oublier et aimer mes ennemis. »

Maintenant, j’avais de nouveau le courage de parler.

«Cari, tes péchés t’ont vraiment été pardonnés. Le Seigneur a

porté les péchés du monde entier, les tiens et les miens. Je

veux te dire quelque chose : je vais écrire à la reine et la prier

de t’amnistier. »

J’ai appris une dure leçon dans la cellule de Cari : Quan

Jésus nous ordonne d’aimer nos ennemis, il nous donn

l’amour qu’il exige de nous. Nous sommes les canaux de son

amour, non des réservoirs. Si j’avais été un réservoir, il aurait

été percé, là dans la cellule et l’amour se serait écoulé comme

un torrent. Je revois mon billet de chemin de fer américain :

«Not good if detached. »\* Il en est de même pour moi. C’est

seulement quand je suis liée à Celui qui a prié sur la croix

«Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font «que

je puis oublier et pardonner, et même aimer mes ennemis.

Sans Lui mon cœur est rempli de haine et d’amertume. C’est

pourquoi je veux rester près de Lui, être le sarment du cep,

«afin que ma joie demeure en vous et que votre joie soit par­

faite», comme II dit. Quand nous aimons nos ennemis, c’est

comme si nous étions plongés dans le grand courant de

l’amour de Dieu en Jésus-Christ. Nous devons savoir que

nous sommes portés par ce torrent d’amour.

(\*) Non valable s’il est détaché.

121

Disciples de Jésus au pays des Kikuyus

Le mouvement des Mau-Mau, au Kenia, est certainement

la plus mystérieuse et la plus cruelle de toutes les nombreuses

révolutions de l’après-guerre. Tout le peuple des Kikuyus

s’était soulevé. Il voulait renverser le pouvoir des Blancs qui

s’étaient enrichis, leur semblait-il, dans leur pays, tandis que

la population croissante des indigènes vivait dans une grande

misère. Des rencontres secrètes se tenaient de nuit, dans les

forêts, au cours desquelles les anciennes coutumes païennes

étaient remises en valeur et soudaient dangereusement le

peuple dans son patriotisme enflammé. «Aucun Kikuyu ne

doit refuser le serment Mau-Mau. Tous doivent passer par la

porte ! » tel était le mot d’ordre des meneurs. Beaucoup de

chrétiens parmi les Kikuyus noirs furent obligés de participer

aux cérémonies nocturnes. Ils virent alors comment la porte

était construite avec des cannes à sucre, comment le mouton

était étranglé, ses yeux embrochés sur des épines et son sang

versé dans un plat. Ils entendirent les mots qui devaient être

répétés par celui qui devait être accepté dans le pacte secret.

«Si je dis à d’autres quelque chose du mouvement des Mau-

Mau, que ce serment me tue. Si quelqu’un me dit de faire

quelque chose pour le mouvement, et que je ne le fasse pas,

que ce serment me tue. Si je ne combats pas les Européens,

que ce serment me tue... » En prononçant la formule du ser­

ment, le nouveau membre devait toucher le sang et parfois

même le lécher. Beaucoup de chrétiens prêtèrent serment,

parce qu’ils avaient plus confiance en leur peuple qu’en Dieu.

D’autres le firent seulement sous la contrainte.

En même temps que le mouvement Mau-Mau, un autre

mouvement se répandait au pays des Kikuyus, un mouvement

de réveil, d’obéissance totale au Christ, venu du Ruanda, et

qui faisait, au moment propice, d’un petit groupe de chré­

tiens, le sel particulièrement agissant pendant les années de

révolution et celles qui suivirent l’effondrement du mouve­

122

ment des Mau-Mau. Les chrétiens appartenant au mouve­

ment de réveil proclamaient : «Nous voulons aussi devenir

indépendants, mais nous ne voulons pas obtenir notre liberté

par la force des armes. Dieu nous a déjà libérés ; devant Lui

nous voulons prendre la responsabilité de la libération de no­

tre pays. Vous êtes devenus esclaves du mal ; le serment Mau-

Mau n’a rien à voir avec la volonté de Dieu. C’estjésus qui est

notre chef, nous l’aimons. Jomo Keniatta n’est qu’un

homme, nous ne voulons pas le suivre comme un dieu. » Les

« frères du réveil » eurent à souffrir de la part de leurs compa­

triotes qui les insultaient : «Vous n’êtes plus Africains, vous

êtes devenus des Européens noirs. » Plusieurs moururent en

martyrs. Ils étaient haïs, plus que les Blancs contre lesquels le

combat des Mau-Mau était dirigé. Lorsque la révolte se fut

effondrée et que 70.000 Kikuyus se trouvèrent derrière les

barbelés, les «frères du réveil » qui avaient survécu leur ren­

dirent visite et leur parlèrent du sang de l’Agneau qui purifie

de tout péché et qui est plus puissant que le sang des béliers du

serment Mau-Mau. Et plus tard encore, après la libération

des prisonniers, ces frères aidèrent les politiciens à bâtir un

nouvelle démocratie et ne cessèrent de prier pour le gou

vernement légitime du peuple.

Le pasteur Samuel Muhoro est un de ces «frères du réveil »

qui échappèrent à grand-peine à la mort et tendirent la main

à leurs ennemis pour la réconciliation. Il nous raconte son

expérience : «J’ai longtemps hésité à parler — les lecteurs

pourraient penser que nous étions des hommes admirables ;

ils devraient plutôt reconnaître quel merveilleux Seigneur est

le Seigneur Jésus. Je n’ai jamais oublié combien je devais à

l’exemple des autres, au témoignage d’Etienne. Je remercie

Dieu qui nous a donné la force, dont nous avions besoin

justement en ce temps-là, afin de pouvoir parler amicalement

à ceux qui nous attaquaient. Il est certain qu’il nous a imposé

Sa volonté et nous a conduits à prononcer ses propres paro­

les. Jésus n’a-t-il pas dit : «Ne vous inquiétez pas de ce que

vous aurez à dire, c’est l’Esprit de votre Père qui vous ensei­

gnera ce qu’il faudra dire à ceux qui vous accusent. »

C’était dans la nuit du 13 février 1953. Nous donnions pro­

123

fondément ; en tout cas, moi, je dormais. Vers deux heures,

ma femme entendit appeler : «Samuel, Samuel, Samuel ! »Je

ne répondis pas, car je dormais. Les Kikuyus commencèrent à

frapper à la porte et Sara voulut me réveiller. Au dernier

coup, je sursautai ; en un instant la paix du Seigneur fut en

moi, car cette nuit je lui avais demandé de me protéger.

Quand ils furent entrés, nous leur demandâmes : «Que

voulez-vous ? » Ils répondirent qu’ils voulaient notre argent,

sinon nous mourrions sur le champ. Ils nous demandèrent les

clefs des armoires et des bahuts qu’ils ouvrirent et fouillèrent

de fond en comble ; en même temps, ils me frappèrent, à

trois reprises, à coups de machette, à tel point que le sang

coulait comme de l’eau sur mes yeux et que je ne pouvais plus

rien voir. Ils me lièrent les mains derrière le dos avec une

ceinture. L’un d’eux me surveillait continuellement, tandis

que les autres -il y avait plusieurs hommes et femmes —distri­

buaient toutes nos affaires. Mes bras et mes épaules étaient

couverts de blessures et aujourd’hui encore je ne puis pas

marcher convenablement, à cause d’une blessure au talon

Iroit, dont le tendon a été presque complètement coupé. En-

uite, ils s’en prirent à ma femme, la blessant à la tète en lui

emandant pourquoi elle avait souri. Elle répondit qu’elle

n’était pas en colère pour tout ce qu’ils lui avaient fait. Ils la

blessèrent alors profondément et lui brisèrent le petit doigt

de la main gauche - qui n’est pas encore guéri aujourd’hui.

Pendant tout ce temps, nous leur parlions aimablement.

Nous leur expliquions notre travail : prêcher l’Evangile, afin

que les hommes apprennent à connaître Jésus et soient sau­

vés, Blancs comme Noirs. Ils reprirent : «N’est-ce pas vous

qui avez refusé de participer au travail que nous, les Kikuyus,

avons entrepris en ces jours ? Nous allons vous montrer

maintenant à qui vous avez à faire. » Ils nous frappèrent n’im­

porte où, à coups redoublés. Ils voulaient me contraindre à

prêter le serment. «Non, j’ai bu le sang de Jésus, cela me suf­

fit.» Le nom de Jésus les rendait encore plus furieux. Cela

dura un certain temps. Ils me frappaient chaque fois que je

refusais de prêter serment. Pour finir, ils m’enfoncèrent un

couteau dans le dos ; je crus alors qu’ils avaient atteint mes

reins, [e criai au Seigneur, à ha1 ne voix. «Pourquoi aooelles-

124

tu le Seigneur ? ». Je ne leur donnai aucune réponse, et ils

cessèrent de me frapper. Ils prirent de notre sang et nous

badigeonnèrent la bouche. Quand je reconnus au goût que

c’était du sang, je vomis et tombai dans un état d’extrême

épuisement. Ils me relevèrent et me couchèrent sur le lit,

coupèrent la corde qui liait mes mains et me libérèrent.

A cet instant, notre cadette se mit à crier et ils demandèrent

à Sara si elle voulait que l’enfant soit tuée. «Ne sais-tu pas que

nous sommes des meurtriers ? »

— « Non. »

— «Alors, fais la taire.» Et ils se préparèrent à partir. Sara

leur demanda de lui laisser une couverture pour couvrir la

petite, car il faisait très froid. Ils lui en lancèrent une.

— « Et moi, avec quoi vais-je me couvrir ? »

Après un instant, ils apportèrent mon surplis et le jetèrent

sur moi. Ils emportèrent toutes nos affaires, sauf les sous-

vêtements. Après leur départ, nous commençâmes à prier

pour eux, car ils nous avaient dit : «Nous partons, n’oubliez

pas de prier pour nous. » Nous leur avions répondu que nou

le ferions pour que le Seigneur les aide et les sauve.

Couchés ainsi, Sara et moi avions la paix dans nos cœurs

Certes, nos corps avaient été terriblement maltraités. Mais ce

qui nous étonnait et nous poussait à la louange, c’est que pen­

dant tout ce temps où nous avions été frappés, nous n’avions

ressenti ni douleur, ni désespoir, ni souci.

Aujourd’hui, nous avons la certitude que c’était l’œuvre de

Dieu et que Lui seul nous avait arrachés à la mort, car nul

homme n’aurait pu les empêcher de nous tuer. De plus, nous

étions pleins de joie, parce que nos enfants avaient été pro­

tégés ; ils avaient tout vu, mais dans leur grande angoisse, ils

étaient restés parfaitement silencieux. En y pensant, nous

louions le Seigneur qui nous avait libérés et le priions pour

nos agresseurs, pour que Dieu leur pardonne, car ils ne sa­

vaient pas ce qu’ils faisaient. Pour nous, c’était tout à fait

sérieux ; s’ils étaient revenus nous demander une tasse de thé,

nous aurions tout fait pour en dénicher une. Enfin, nous

priions pour que les frères viennent nous aider.

125

Un moment plus tard, j’entendis passer une voiture de

police. Je demandai à ma belle-sœur -qui était arrivée entre­

temps - d’avertir les gens. Mais elle et ma femme craignaient

que ce ne soit une voiture de la bande. Comme je ne pouvais

pas bouger, nous laissâmes tomber et nous nous recom­

mandâmes au Seigneur. Ma belle-sœur nous prépara une

tasse de thé qui nous réconforta ; puis elle arriva à bander

mes plaies les plus sérieuses.

Au petit matin, la femme d’un certain Andrew arriva avec

son enfant pour nous raconter comment cela s’était passé

pour eux. Quand j’entendis frapper, je l’appelai tout de suite

dans la chambre à coucher et lui demandai : «Que s’est-il

passé avec Andrew ? Vit-il encore ? »

- «Non, tout est terminé, ils l’ont tué cette nuit. »

— « Andrew est donc arrivé dans le Royaume de Dieu avant

nous. »

Dès que les missionnaires et le pasteur de Kariuki apprirent

ce qui nous était arrivé, ils se hâtèrent de nous rejoindre. Ils

nous trouvèrent, ma femme et moi, en paix, quoique nous

ayons encore bien des souffrances physiques à supporter.

Nous fûmes soignés, pansés, puis transportés à l’hôpital, avec

la femme d’Andrew et une institutrice qui avait été sérieuse­

ment battue.

126

Une décision difficile

A cause de sa foi, Jacob Hostetler, un Mennonite, avait

émigré, avec d’autres paysans de Suisse et du Palatinat aux

Etats-Unis, au début du 18e siècle. Avec d’autres familles

professant cette même foi, il avait traversé avec femme et en­

fants les « Montagnes bleues », pour s’établir à peu près là où

se trouve Harrisburg, en Pennsylvanie. C’était une bonne

terre, Jacob le vit au premier coup d’œil. Et la rivière North-

ki 11 lui procurerait de l’eau et ferait tourner ses moulins. Les

jeunes familles de pionniers appelèrent leur colonie, fondée

en 1739, du nom de ce fleuve ; c’était le poste blanc le plus

avancé dans le territoire occupé par les Indiens, et il n’avait

que des liens lâches avec les colonies plus anciennes et mieux

fortifiées. Pendant les premières années, il semblait que les

nouveaux colons ne jouissaient pas de la protection des an­

ciens. Paysans pacifiques, ils s’étaient appropriés un territoire

pour nourrir leurs familles et vivre leur foi. Ils respectaient

leurs voisins Peaux-Rouges, bien qu’au début leur langue,

leurs mœurs et leurs coutumes leur fussent étrangères. Par­

fois, on voyait les Peaux-Rouges sur les terres des Blancs ; ils

apportaient des objets pour le troc et s’en allaient toujours en

bonne intelligence.

En 1754, un événement transforma ces relations amicales

en hostilité. Des Français et des /Knglais s’installèrent aussi en

Amérique. Ces deux peuples voulaient diriger le pays êt c’est

ainsi qu’on en arriva à la guerre, dans laquelle les Indiens

combattaient avec les Français contre les Anglais. Il n’y avait

plus de paix. On entendait parler de bains de sang perpétrés

par les Peaux-Rouges. Dans la colonie de Northkill, autrefois

si paisible, on vivait dans la crainte perpétuelle d’un coup de

main. C’est pourquoi, les familles dispersées ne se rencon­

traient que rarement pendant l’été 1754. En septembre,

n’ayant plus entendu parler d’attaques depuis longtemps, on

C’est en mourant qu’on ressuscité à la vie éternelle

127

*Les Mennonites avaient traversé avec femmes et enfants les «Montagnes Bleues » pour s'établir*

*à peu près là où se trouve Harrisburg, en Pennsylvanie.*



la chambre. En peu de temps la chaleur insupportable chassa

les parents et leurs quatre enfants dans la cave. Les Indiens

montaient la garde, au dehors, dans une attente lourde de si­

lence. A l’est, l’horizon était illuminé par les premiers traits

de lumière. «Si nous pouvons tenir jusqu’au lever du soleil,

les Indiens s’en iront certainement » disait le père à sa famille,

pour l’encourager. Le père et les fils luttaient courageuse­

ment contre les flammes qui attaquaient sans cesse la voûte de

la cave ; ils purent les éteindre avec du cidre pendant tout un

temps, jusqu’à épuisement. Les Indiens montraient des signes

d’inquiétude, au fur et à mesure que le jour s’affirmait.

L’une après l’autre, les figures couvertes de peinture disparu­

rent à la limite de l’ombre et de la lumière. Dans la maison en

feu, la chaleur était insupportable. Dès que Jacob Hostetler

eut remarqué la retraite des Indiens, il cria : «Vite ! Ils sont

partis ; nous pouvons sortir par cette fenêtre. » Madame

Hostetler était trapue ; elle eut beaucoup de peine à sortir par

la fenêtre étroite. Jacob aussi dut être aidé, car sa jambe lui

faisait très mal. Les autres sortirent facilement.

Mais un jeune Indien qu’ils n’avaient pas remarqué, était

resté dans le jardin pour marauder ; il poussa un cri strident

en voyant les fuyards, et quand le père sortit le dernier de la

maison qui s’effondrait, les Indiens étaient déjà revenus.

Toute la famille fut prise, en un tour de main.

Les voisins de l’ouest avaient entendu le cri du jeune In­

dien ; ils accoururent à travers la forêt et trouvèrent la mai­

son des Hostetler réduite en cendres et les corps de Mme

Hostetler et de sa fille baignant dans leur sang. Aii loin, les In­

diens disparaissaient dans la forêt, emmenant Jacob

Hostetler et ses fils.

Quelques jours plus tard, C. Sauer, de Philadelphie pu­

bliait dans son journal en langue allemande un article sur ce

bain de sang, concluant ainsi : «Je suis peiné de n’avoir

aucune bonne nouvelle à vous annoncer. Une fois de plus, les

Indiens ont assassiné de nombreux habitants des colonies

frontalières. Tous les pauvres gens devront s’en aller. Nous

avons entendu parler de meurtres, pendant toute la journée.

Et pourtant personne n’a l’intention de se défendre par les ar­

mes. »

130

Témoins de Jésus en Corée

Kim Joon-gon était tombé dans un piège. Il avait pensé être

en sécurité sur son île de Chunnam. C’est pourquoi il avait in­

terrompu ses études de théologie à l’Université de Yonsei,

immédiatement après l’occupation de Séoul par les commu­

nistes et était revenu avec sa femme et sa fille dans sa maison

paternelle. Mais voici que des partisans communistes

s’étaient rendus maître de l’île et avaient décidé de tuer, sans

jugement, tous les chrétiens. Il était interdit de quitter l’île.

Le droit de vie ou de mort des 20.000 habitants de Chunnam

était aux mains de quelques chefs communistes impitoyables

et ignorants.

Le père de Kim était boudhiste, mais Kim lui-mème était

chrétien depuis l’àge de 17 ans. C’est pourquoi il avait toute

raison d’être inquiet, surtout en apprenant que toujours plu

de chrétiens subissaient la mort des martyrs. En octobre 1950.

Kim dut comparaître devant l’homme qui s’était nommé lui-

même chef de l’île. Celui-ci lui dit : «Tu as été un ami des

missionnaires américains. Dis à tous les gens présents qu’ils

étaient venus pour faire de la Corée une colonie américaine. »

- «Ce n’est pas vrai. »

— « Ce que nous disons est la vérité », lui répliqua le chef. Kim

fut poussé hors de la maison. Après avoir enfilé ses chaussu­

res, il fut mené en un lieu où gisaient les cadavres dénudés de

plusieurs chrétiens ; on les avait déshabillés pour que leur

mort apparaisse plus déshonorante encore. Le cœur de Kim

s’arrêta de battre. Beaucoup de tués avaient été ses amis. Mais

il ne dit rien. Jamais il ne pourrait renier son Maître, même

s’ils le tuaient aussi. Les communistes parlaient entre eux et

ne s’occupaient plus de lui. Kim décampa ; ses souliers s en­

fonçaient profondément dans la boue, à chaque pas. Après

cet incident, il savait que son sort était fixé. Non seulement il

était chrétien, mais son père possédait davantage de terres

que la plupart des autres habitants de l’île, ce qui était déjà un

crime aux yeux des nouveaux maîtres. Le même soir, la

131

femme de Kim priait : «Seigneur, si nous devons mourir,

prépare-nous à te rejoindre dans la foi. » Puis elle montra à

son mari ce qu’elle avait acheté pour lui et pour elle-même,

les vêtements blancs dont on revêt les morts. Ils se couchè­

rent, mais ne purent trouver le sommeil.

Aux environs de minuit, Kim entendit des voix devant la

maison : «Camarade Kim, sors ! » Kim ouvrit les yeux et vit

que sa femme avait déjà revêtu ses habits blancs. Elle

chuchota : «Ne fais pas de bruit, ne réveillons pas Un Hin.

Habille-toi.» Rapidement il enfila ses pantalons blancs et la

veste ; ils laissèrent leur petite fille endormie et partirent à

trois, Kim, sa femme et son père, pour se livrer aux commu­

nistes. A la lueur des torches, les visages des soldats leur appa­

rurent inhumains. Moqueurs, ils raillaient : «Chrétiens,

chrétiens ! » Leurs mains furent liées et on les tira sur la

montagne ; les communistes ne portaient pas d’armes, mais

les gourdins, des épieux, des épées. Quand ils arrivèrent sur

n terrain plat, au pied de la montagne, Kim vit que 160 per-

mnes avaient été amenées de deux villages. Sur un signe du

hef, les soldats enivrés entonnèrent des chants communistes

et se mirent à frapper les chrétiens, d’autant plus cruellement

que ceux-ci criaient plus fort. - Le père de Kim qui avait été

confusianiste toute sa vie avait peur de la mort. Quand deux

soldats le frappèrent, il s’écria : «Que vous êtes cruels ! » et se

jeta à genoux devant eux, en les suppliant : «Ayez pitié de

mon fils Kim. » En prononçant ces mots, il tomba à terre ; il

était mort. La femme de Kim s’effondra aussi sous les coups.

Il l’entendit encore : « Au revoir ; nous nous reverrons dans la

gloire. » A ce moment, il perdit connaissance.

Une heure plus tard, il revint à lui et ouvrit les yeux lente­

ment. La lumière du jour tombait sur les corps des morts

horriblement maltraités. Il vit sa femme dont les vêtements

blancs étaient souillés de sang et reconnut son père dont le

visage gisait dans la boue. Des larmes brûlantes lui montèrent

aux yeux et son cœur se serra à ce spectacle effroyable. Il

bougea ses mains et remarqua que la corde qui les liait avait

été détendue par les coups ; il put les libérer. Reconnaissant

132

envers Dieu qui l’avait gardé en vie, et cependant plein de

tristesse à cause de la mort de ses bien-aimés, Kim quitta cet

endroit et se dirigea vers la forêt. Là il s’appuya contre un ar­

bre, le souffle court. Que faire ? Il pensa à sa petite fille Un

Hin, mais n’osa pas se rendre au village. Il était préférable de

se mettre en sûreté. Plus tard, il pourrait peut être l’aider. La

faim et la soif commencèrent à le tourmenter. S’il pouvait

trouver une goutte d’eau, n’importe où... !

Ce fut une chaude journée ! Tandis que Kim se traînait

dans la forêt sur ses pieds blessés, une sueur froide mouilla

tout son corps. L’angoisse le poussait à prier avec ferveur. Il

atteignit ainsi le village le plus proche. Il s’arrêta à la premiè­

re maison. Il ne savait pas si la famille le recevrait. Il l’avait

vue au culte, mais ne croyait pas qu’elle fut chrétienne.

Epuisé, il se glissa dans la remise, où se trouvait le fumier sé­

ché qui sert de combustible en hiver. Il s’effondra, le corps

endolori et se cacha la tête dans les mains. Bien qu’il mourûr

de soif, il n’osa pas se montrer. C’est alors que la porte de 1<

remise s’ouvrit ; Kim vit et reconnut la maîtresse de maison

«Ah ! c’est ici que tu te caches, dans ma remise ! »

- «Ne me livre pas aux communistes, s’il te plaît. Ils ont tué

mon père et ma femme, et j'ai pu m’échapper tout seul. »

— «Mais pas assez loin ! Ils sont tous venus chez moi pour le

petit déjeuner. Je vais te livrer. C’est mon devoir.» Une

grande faiblesse envahit Kim et son estomac se noua. La

femme leva son bâton et lui ordonna de la précéder. Que

faire ? Il était trop faible pour s’enfuir et même, s’il

l’essayait, la femme crierait et les communistes le rattrape­

raient. Il entra donc dans la maison, en la précédant. Une

vingtaine d’hommes assis par terre mangeaient du riz et du

Kimchee (chou fermenté, poivre et ail) et furent surpris de re­

connaître Kim. Ils se mirent à parler tous ensemble. Le chef

rappela la femme : « C’est bien de l’avoir découvert, tu es une

vraie camarade, » ce qui la fit rougir de fierté. Les soldats

discutaient pour savoir qui tuerait Kim. L’un d’eux se leva,

prit sa longue épée et la faisant tournoyer en l’air, s écria :

«J’ai tué 300 chrétiens, ce sera le 301me. » Mais la femme se

jeta entre Kim - qui priait Dieu dans son cœur - et les soldats :

133

«Non, pas dans ma maison», cria-t-elle. «Le sang répandu

dans une maison porte malheur. F aites-le sortir et tuez-le de­

hors. »

- «Bon ! » L’homme à l’épée approuvait. «Liez-le et quand

j’aurai terminé mon repas, je le tuerai. Ne suis-je pas charita­

ble ? Je lui donne encore cinq minutes de vie. » Deux soldats

lièrent de nouveau les mains de Kim, reprirent place et conti­

nuèrent leur repas. Pour la deuxième fois en cinq heures,

Kim avait la vie sauve.

Le repas terminé, les hommes se levèrent. «Viens, nous

allons te tuer. C’est bien que nous ayons fait plaisir à cette

femme et ne t’ayons pas tué dans la maison. » Deux hommes

frappèrent et poussèrent hors de la maison le pauvre Kim,

paralysé de peur et le menèrent vers un rocher abrupt. Les

autres suivaient. L’un d’eux montra l’océan dont les vagues

frappaient le rocher. «Si nous le jetions là en bas, personne ne

pourrait dire que son sang a porté malheur. » Un groupe de

villageois, en majorité des femmes, ayant appris l’arrestation

le Kim, arriva en courant et cria : «Ne le tuez pas, il nous a

ippris de bonnes choses. Ne le tuez pas ! » provoquant une

nésitation chez les hommes qui se tenaient là, sans savoir s’ils

devaient agir contre la volonté de la population qu’ils vou­

laient gagner à leur cause. Sur ces entrefaites, un messager

arriva tout essouflé et cria au chef : «Tu vois le bateau là bas ?

Il se dirige vers Inchon avec des soldats américains à bord.

Tous les soldats coréens doivent se rassembler au quartier

général et se préparer à l’attaque. » Les deux hommes qui te­

naient Kim le jetèrent à terre et, sans plus s’occuper de lui, se

hâtèrent vers le quartier général pour se préparer au combat.

Les villageois coururent après eux ; l’un d’eux se baissa

rapidement et dénoua les liens de Kim. Sa vie était sauve,

pour la troisième fois.

Mais le danger subsistait. Kim erra de ci de là, pendant des

jours. Il ne pouvait pas rentrer dans sa maison, transformée

en quartier général des communistes. Il apprit plus tard

qu’un frère cachait chez lui sa fillette. Le plus souvent, Kim se

tenait près de l’endroit où ses bien-aimés avaient été assassi­

134

nés ; les villageois les avaient enterrés. Les partisans n'osaient

plus revenir dans ce lieu par crainte des esprits des morts ;

c est pour cette raison que Kim était relativement en sécurité.

— Les premiers jours après ces terribles événements, tour­

menté par la faim et l’angoisse, Kim avait le sentiment que la

colère de Dieu reposait sur lui. Bien que chrétien’ né de nou­

veau, il lui semblait que Dieu l’avait rejeté. La faiblesse de sa

foi lui était apparue à l’approche de la mort. Pour finir, le

sentiment d’être séparé de Dieu lui devint si insupportable

qu’il se jeta à terre et cria au secours. Il se rappelait le Psaume

6 et priait : « Eternel, ne me punis pas dans ta colère et ne me

châtie pas dans ta fureur. Aie pitié de moi, Eternel, car je suis

sans force ; guéris-moi, Eternel ! car mes os sont tremblants.

Mon âme est toute troublée. Reviens, Eternel, délivre mon

âme.; sauve-moi à cause de ta miséricorde. » Et toüt à coup,

ce fut comme s’il voyait Jésus sur la croix et dans son cœur les

promesses reprirent vie : «Qui nous séparera de l’amour de

Christ ? L’affliction, ou l’angoisse, ou la persécution, ou la

faim, ou la nudité, ou le péril, ou l’épée ? » (Romains 8:35).I1

fut alors rempli de paix, et le sentiment de la présence d(

Dieu fut si fort qu’il put s’écrier : «O mort où est ta victoire, c

mort, où est ton aiguillon ? » ( 1 Corinthiens 15:55) -Il pouvai

de nouveau prier : «Seigneur, que veux-tu que je fasse

maintenant ? Quoique tu veuilles, je suis prêt à obéir.» Et

comme réponse, il entendit une voix dans son cœur : «Va

chez les communistes et parle-leur de moi. «-Comment oser

une chose pareille ? Ce serait certainement sa mort. Et pour­

tant Kim savait que Dieu avait parlé. -Cette nuit même, il re­

tourna chez lui et trouva un chef communiste assis dans la

pièce de devant. Tout en priant silencieusement, il entra et lui

dit : «Je suis venu te parler du pardon que Christ nous a ap­

porté. » Nam San-chul recula, le regarda fixement et regarda

craintivement autour de lui. Quand il fut convaincu que per­

sonne ne les observait, il fit signe à Kim d’approcher. Celui-ci

fut reconnaissant de se trouver dans une chambre chauffée.

L’homme vit la faiblesse et la détresse de son visiteur noc­

turne et alla chercher une assiette de riz froid et de Kimchee.

Kim, affamé, avala la nourriture. C’était le premier repas

qu’il prenait, depuis le temps où il avait dû se cacher. Lors­

135

qu’il eut terminé son repas, il parla de Jésus à Nam San-chul.

Le Saint-Esprit avait déjà ouvert son cœur ; l’entretien dura

deux heures ; il pleura sur ses péchés, pria avec Kim et parvint

à la foi que Christ était son Sauveur. (Après la fin de la guerre,

Nam gagna trente autres communistes pour le Christ et de­

vint pasteur d’une église qu’il bâtit à la mémoire de la femme

de Kim.)

Le régime de terreur ne put résister plus de vingt jours.

L’armée républicaine Sud Coréenne réoccupa l'île et près de

cent communistes furent pris, parmi eux ceux qui avaient tué

la femme et le père de Kim qui était le seul témoin de leur

massacre. Quel ne fut pas l’étonnement du chef de la police

quand Kim le pria de laisser la vie à ces hommes : « Ils ont été

contraints de tuer. »

- «Ils ont pourtant tué ta famille. Comment intercèdes-tu

pour eux ? »

- «Parce que le Seigneur auquel j’appartiens et que je sers,

veut que je leur témoigne de la pitié. »

La nouvelle se répandit rapidement parmi les communistes

que Kim avait sauvé la vie de cent de leurs camarades. C’est

pourquoi il pouvait leur parler de Jésus comme nul autre. Il

allait les trouver dans leurs cachettes et, en septembre 1950, il

monta dans le village où les communistes avaient tué, par

vengeance, 75 % des chrétiens et fermé leur église. Parce

qu’il avait pardonné aux assassins de sa famille, ils ne le tuè­

rent pas. Ils l’écoutèrent et plusieurs parvinrent à la foi. Kim

resta au milieu d’eux jusqu’à ce que la communauté compta

108 membres et qu’une nouvelle église ait été construite.

Kim sentit que Dieu l’appelait à travailler parmi les étu­

diants, l’élite future de la Corée. Avec sa fillette, il quitta File

de Chunnam en 1951. Il fut directeur d’une école secondaire

et pasteur d’une importante communauté à Kwanju. En

1957, il fut nommé responsable de la «croisade chrétienne

dans les universités» grâce à laquelle beaucoup d’étudiants

coréens ont pu être gagnés pour le Christ. Kim qui sait ce que

cela signifie de voir la mort en face, nous exhorte : « Le temps

est avancé et peut-être n’avons-nous plus beaucoup de temps

136

pour rentrer la moisson. L’ennemi est au milieu de nous.

Nous avons déclaré la guerre au mal et combattons avec

l’Evangile de notre Seigneur. Nous sommes prêts à donner

notre vie, car, un jour, cela pourrait nous être demandé. »

«Afin que tous soient un »

On peut lire sur une tombe, dans le vieux cimetière de St-

Jean, rue de la Mer, à Berlin, les mots latins : «Ut omnes

unum sint » (Afin que tous soient un », Jean 17:21) et encore

Sagesse 3:1-4 :\* «Les âmes des justes, elles, sont dans la main

de Dieu et nul tourment ne les atteindra plus. Aux yeux des

insensés, ils passèrent pour morts et leur départ sembla un

désastre, leur éloignement, une catastrophe. Pourtant ils

sont dans la paix, même si, selon les hommes, ils ont été

châtiés, leur espérance est pleine d’immortalité. »

C’est ici qu’Hermann Stôhr est enterré. Il fut un des rares

chrétiens évangéliques qui par motif de conscience refusa

catégoriquement le service militaire sous Hitler. Il fut exécu­

té le 21 juin 1940, à Berlin-Plôtzensee, pour désintégration de

l’armée. C’est ainsi que se termina brutalement une vie toute

entière consacrée à la réconciliation. A 25 ans, Hermann

Stôhr avait obtenu le doctorat en sciences politiques. Sous la

direction du professeur Dr Siegmund Schultze, il commença

son activité dans le cadre des services de l’Association sociale

du travail (Soziale Arbeitsgemeinschaft) à Berlin. Il aimait

particulièrement le «Mouvement International de la

Réconciliation» dont il fut le secrétaire pendant plusieurs

années ; cette organisation construit des ponts entre les peu­

ples, les classes et les races, dans l’esprit de l’Evangile. Les

premières déclarations du «Mouvement International de la

Réconciliation », fondé en 1914, furent décisives dans la vie de

H. Stôhr :

«L’amour, tel qu’il est révélé par la vie et la mort dejésus-

Christ, implique davantage que ce que nous avons reconnu

jusqu’ici. Il est la seule puissance par laquelle le mal puisse

être vaincu, la seule base suffisante à la société. Pour établir

une société basée sur l’amour, il faut que ceux qui croient à

ce principe l’acceptent pleinement, pour eux-mêmes et pour

leurs relations avec autrui. Cela signifie qu’ils courront des

• Livre apocryphe de la Bible. Ce livre se trouve dans les versions

catholiques de la Bible.

138

risques, en vivant ainsi clans un monde encore rebelle à la loi

d’amour. C’est pourquoi, comme chrétiens, il nous est in­

terdit de prendre part à la guerre. »

Le pasteur Martin Hiller, qui était aumônier a la prison de

la marine à Kiel, raconte sa rencontre avec Hermann Stôhr :

«Le nouveau prisonnier paraissait être un cas spécial. Dans

mes rencontres avec les prisonniers, j’attendais qu’ils s’expri­

ment — question de tact. Les hommes dans les cellules

parlaient volontiers. Chacun se sentait poussé à se disculper.

Et même s’ils hésitaient ou restaient court, dès qu’ils sen­

taient la confiance et comprenaient qu’il leur était permis de

parler, ils y employaient toute l’heure. Leur sort leur pesait.

Et leur solitude s’illuminait, quand ils remarquaient qu’un

autre portait avec eux le fardeau qui ôtait tout repos à leurs

journées et à leurs nuits. Le nouveau prisonnier était tout au­

tre : il était joyeux, d’une politesse aimable, mais il se taisait.

Il n’avait rien à dire pour lui personnellement. Ne voulait-il

pas parler ? Evitait-il d’aborder le fond du problème ? Ou

avait-il de l’hésitation seulement devant le pasteur ? Ainsi

nous restions assis l’un à côté de l’autre dans sa spacieuse

cellule. L’un tâtait-il l’autre ? Pendant les silences qui in­

terrompaient l’entretien, il était loisible de regarder les pa­

rois. Ce n’était pas vraiment une cellule. On avait aménagé

cette pièce, par égard pour le «docteur». Il avait un vrai lit.

La table était grande, on aurait pu s’y allonger ! Et la fenêtre

laissait entrer la vive lumière du soleil. Sur la table se trou­

vaient des cahiers, des brochures, des feuilles, la Bible ! C’est

alors que le contact s’établit entre nous, et que nous eûmes

un bon entretien. Quand je suis parti, je ne savais pas grand-

chose, mais assez pourtant. Je m’en allai presque joyeux. Cet

homme n’était pas sçul, ni solitaire. Plus tard, nous avons re­

fait ensemble son itinéraire. Il me parla de Stettin. Je voyais

les rues, le port, les tours des églises. C’est là que l’ordre de

marche l’atteignit. Parce qu’il désapprouvait la guerre, sa

réponse fut un «non » qui jeta le trouble dans les bureaux de

recrutement. Comment comprendre ? Il reçut un nouvel or­

dre de marche. Il persista dans son «non». On l’encouragea

avec gentillesse ; on le ferait entrer dans les troupes sanitaires.

139

Il répondit encore «Non». On voulait aller à sa rencontre —

ou voulait-on s’en débarrasser ? — et on le versa à la marine.

C’est alors qu’il fut arrêté. Le premier objecteur de cons­

cience entra dans la prison de la marine, à Kiel. « Voulez-vous

lui rendre visite de nouveau ? » demandait le geôlier, avec un

regard soucieux et respectueux devant l’homme silencieux

qui était différent des autres. Le verrou glissait ; nous nous

serrions la main. Martin Luther s’était demandé si les hom­

mes de guerre pouvaient être sauvés. Hermann Stôhr ne

cherchait pas la réponse à cette question chez le réformateur.

Pour lui, la Bible, Parole du Seigneur, avait plus d’impor­

tance. Et il connaissait sa Bible ; il l’avait dans la tête, elle vi­

vait dans son cœur. Toujours à nouveau, quand il opposait

son «mais», c’était le «mais» de l’Ecriture Sainte. Toutes les

considérations raisonnables, toutes les réflexions humaines

ricochaient contre elle. Hermann Stôhr devinait mon souci ;

mais il se défendait contre ce souci, contre toutes les ob­

jections humaines, comme s’il voulait me faire comprendre

que je n’avais pas à me soucier de lui. Il ne s’agissait pas de

lui ; il ne s’agissait pas non plus de la guerre seulement. «Ut

omnes unum sint.» «Afin que tous soient un.» C’était la

prière du Seigneur, la dernière et grande prière du Sauveur,

et pas seulement pour les siens, mais pour tous ceux, dans le

monde, qu’il ajouterait aux siens. N’était-ce pas aussi un

commandement d’amour du Seigneur à ses amis ? Qu’ils

soient un. Pouvait-on passer à côté de cette parole ? La prière

et le testament du Seigneur ne signifiaient-ils plus rien ? Her­

mann Stôhr ne posait aucune question. La Parole du Seigneur

l’avait atteint. Il obéissait. Le Seigneur lui avait ouvert les

oreilles et les yeux : «Ut omnes unum sint» ! La guerre

n’était pas seulement meurtre d’hommes, pour lui, il

s’agissait de plus encore : de désobéissance à la prière, et aux

commandements du Seigneur.

Depuis des années déjà, Hermann Stôhr était au service de

l’Eglise universelleses forces appartenaient à l’unique Eglise

de Jésus-Christ dans le monde. Ses jours avaient été jusqu’à

présent un effort tranquille, mais opiniâtre d’aller de l’avant,

d’aplanir les chemins< «pour qu’ils soient un » ; maintenant sa

140

vie devait devenir un appel. Les soldats pouvaient vivre, com­

battre et mourir comme des bienheureux, il ne les condam­

nait pas. Personne ne pouvait l’empêcher, dans un monde de

haine et d’inimitié, de crier ce que Jésus-Christ a dit dans sa

prière : «qu ils soient un, afin que le monde reconnaisse... »

Comment aurait-il pu en être autrement ? Je tremblais pour

lui. Il l'avait compris, je l’espère, bien compris, quoiqu’il

n’ait voulu ni pitié, ni regret. Toute hésitation lui serait appa­

rue comme opposée au Seigneur. Quoi qu’il puisse lui arri­

ver, il ne se souciait pas de lui-même. Il avait essayé de vivre

pour le but et la tâche que le Maître de la chrétienté lui avait

fixés. S’il devait en souffrir, cela en valait la peine. Ce qu’il

adviendrait de lui ne le tracassait pas au point qu’il en perde

sa certitude. Chaque fois que j’allais le voir, je le trouvais

dans la même gravité tranquille avec laquelle il envisageait

son travail, dans le même calme qu’il manifesta aussi le jour

où il me fit part du jugement qui était prononcé. Il me sembla

que j’osais pousser un soupir de soulagement, parce qu’il

avait évité la mort, quand bien même quinze ans de réclusion

était une réalité trop terrible, pour qu’on puisse se l’imagi­

ner. — Lorsque nous nous revîmes, il était très sérieux. Il me

parla de ce qui s’était passé entre temps. Parce que le juge­

ment était devenu exécutoire, il était devenu soldat d’une

compagnie disciplinaire et il devait porter - comme je le vis —

quelques pièces d’uniforme. Appartenant maintenant à

l’armée — c’est du moins ce qu’il avait compris - il aurait dû

promettre fidélité à Adolf Hitler. Il avait refusé cette exigence

et le serment. C’était le tournant vers la mort.

Le docteur le pressentait, et je le craignais. Il était parfaite­

ment conscient de son chemin. Tandis que j entendais les

battements de mon cœur, il me parla tranquillement, comme

les autres jours. Il ne devait pas agir autrement. L’appel ! La

mission ! Non pas qu’il essayât de justifier son action. Il était

un avec Christ. Le monde devait seulement le savoir. Comme

celui-ci ne le reconnaissait pas - et il ne pouvait pas grand -

chose par lui-même — il vivait pour Christ et voulait aussi

mourir pour Lui. «Ut omnes unum sint. »

141

Au moment de le quitter, ma main serra la sienne plus Tort

que d’habitude. Il ne restait donc plus que la prière d’inter­

cession.

Je ne devais plus revoir Hermann Stôhr. Devant la cellule

vide, je m’en retournai ; on l’avait emmené. - Une lettre de sa

main m’apporta un dernier salut. Ecrite dans sa dernière

nuit. J’ai essayé de garder ce salut, mais la guerre l’a détruit.

Hermann Stôhr était ainsi ! Pendant la dernière nuit, il pen­

sait aux autres, ses frères. La prière d’intercession, pleine de

reconnaissance et d’affection, fut sa dernière action en faveur

de ceux qui étaient au service. Quant à lui, il atteindrait bien­

tôt le but : être un avec ceux qui sont dans le Royaume de

Dieu. « Ut omnes unum sint. » Tous... »

*Dernière lettre à sa mère :*

19 juin 1940.\*

«... il y a quelque chose qui ne marche pas, quand on a peur

de la mort. J ’y ai beaucoup pensé ces derniers temps et ai étu­

dié la question à l’aide de la Bible et du recueil de cantiques.

Aux yeux du monde, la peine de mort est le pire qui puisse

nous arriver sur cette terre. « Que peuvent nous faire les hom­

mes ? » On se sait protégé par la main du Tout-Puissant... Les

tentatives, plus ou moins bien intentionnées, de me faire

changer d’opinion, n’ont pas manqué. Cela m’a fait décou­

vrir plus clairement encore que Dieu a aussi ordonné aux

peuples de s’aider et de s’aimer. Mentir dans ce domaine

révélé par Dieu - seulement pour sauver ma vie — cela ne va

pas. Ce serait mépriser Dieu et fonder mon existence sur un

mensonge. Il y a un an, Gertrude plaçait, au-dessus de mon

lit, le mot d’ordre : «Sois fidèle jusqu’à la mort et je te donne­

rai la couronne de vie. »\*\* Il m’a paru trop dur, au début, car

je devais penser à la situation dans laquelle je me trouve

maintenant. Je l’ai épelé de toutes les façons et, finalement, je

l’ai confirmé. Il apporte une très grande promesse. Si nous

avons la foi de Pâques, la foi dans la résurrection des corps,

\* Dans l’édition allemande, il est indiqué « 19 mars 1940 » au lieu de

« 19 juin 1940 ».

\*\* Apocalypse 2:10 b.

142

une grande joie nous remplit, précisément face à la mort,

plus lumineuse, par contraste avec les horreurs de cette terre.

Si nous perdons cette foi, tout devient plus sombre autour de

nous. Je me souhaite, et à vous aussi, avant tout une foi solide

au Seigneur ressuscité. »

*Dernière lettre à son frère :*

20 juin 1940.

«Ce soir, on m’a appris que le Führer ne faisait pas usage de

son droit de grâce. Demain, le 21 juin, vers 6 h, le jugement

sera exécuté. Je le pressentais déjà, lundi, quand j’ai été

transféré dans cette prison. C’est pourquoi cette décision ne

m’a pas tellement surpris. Ayant la permission d’écrire, je

dors t’envoyer encore cette lettre. — J’aimerais te remercier

pour ta visite à Tegel. Ce fut pour moi une grande joie, car

nous ne nous étions pas vus depuis longtemps. Et j’aimerais te

remercier pour tous les témoignages d’amitié que j’ai éprou­

vés dans ta maison, en commençant par ton hospitalité pen­

dant mon semestre d’été 1920. Et même s’il y a eu entre nous

bien des différences d’opinions, nous ne nous sommes jamais

tout à fait perdus. - Nous voulons nous pardonner récipro­

quement ces choses, comme il est dit dans la prière : «Père,

pardonne-nous nos fautes, comme nous pardonnons aussi à

ceux qui nous ont offensés. » - Mon dernier voyage ne doit

pas nous effrayer, puisque nous vivons de ce pardon ; Christ

nous a délivrés de toute crainte, aussi de celle-là. L’exécution

de ce jugement est, à mes yeux, selon la volonté de Dieu ;

volonté de Dieu qui est bonne et miséricordieuse. Et c’est en

Lui obéissant que je veux franchir ce dernier pas, à Sa ren­

contre. Salue la parenté et reçois mon salut affectueux.

Puissions-nous tous nous revoir dans l’éternité. - Ne vous at­

tristez pas de mon départ, mais réjouissez-vous avec moi,

comme I Pierre 4:13-16 nous le recommande. J'aimerais dire

à tous : au revoir auprès du Seigneur qui nous a appelés à la

vie éternelle. »

143

îd

ANNEXE

Témoignages de pasteurs du

Zaïre

lll

Ils n’ont pas utilisé mon fusil !

TEMOIGNAGE DU PASTEUR THOMAS

KABANGU

*«Aimez vos ennemis, be'nissez ceux qui vous maudissent,*

*faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui*

*vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils*

*de votre Père qui est dans les deux.-»*

(Matthieu 5:44-45)

Lorsque nos chefs politiques congolais nous dirent que no­

tre pays allait devenir indépendant, nous étions très contents,

mais nous avions beaucoup de questions auxquelles nous ne

trouvions pas de réponse, car ces chefs politiques ne nous

avaient pas expliqué ce qu’était l’indépendance. Nous ne sa­

vions pas ce que cela signifiait. Nous nous demandions ce

qu’elle allait nous apporter. On ne tarda pas à le savoir.

Dans les grandes villes les chefs politiques commencèrent à

se disputer le pouvoir. Depuis bien des années, différentes tri­

bus avaient vécu ensemble dans ces villes. Pour obtenir les

places qu’ils enviaient, les chefs ne pouvaient recevoir d’aide

que de leur propre tribu. Chaque chef se mit donc à essayer

de convaincre sa tribu de le porter au pouvoir.

Alors les différentes tribus devinrent jalouses et soup­

çonneuses les unes à l’égard des autres. Soudain, de vieux et

bons amis devinrent des ennemis. Ainsi, beaucoup de fa­

milles dont le père et la mère appartenaient à différentes tri­

144

bus furent séparées. Les gens d’une tribu jurèrent de ne ja­

mais se laisser gouverner par une autre. Ainsi, on n’hésita pas

à brûler les maisons des membres d’une autre tribu et à en

chasser les gens en les combattant.

C’est précisément ce qui arriva à Tshikapa où j’étais pas­

teur. C’est la région des Lulua et d’autres plus petites tribus.

Nos ancêtres Baluba étaient venus ici il y a bien longtemps

pour travailler dans les mines de diamants et au service des fa­

milles blanches. Les Lulua se mirent donc à faire des remar­

ques en disant : « Regardez les Baluba, ils occupent des postes

importants. S’ils restent ici après la proclamation de l’indé­

pendance, ils finiront par nous gouverner. Ils établiront leur

grand Chef dans notre région. Ils vont ruiner notre royaume

et ils feront de nous leurs esclaves. »

A cette pensée de l’esclavage, ils furent pris de peur et de

colère. Autrefois, les Portugais avaient donné des armes aux

Lulua afin de capturer des esclaves pour la traite des noirs et

beaucoup de Baluba furent parmi les capturés. Quelle

humiliation cela aurait été pour les Lulua d’être gouvernés

par ces anciens esclaves ! C’est ainsi que la discorde commen­

ça.

Alors les Lulua nous dirent : «Cette région est la nôtre.

Partez dans la vôtre ! » Ils commencèrent à parler de combat.

Tout le monde savait que j’avais un fusil de chasse d’un cali­

bre de 12 mm. Bien peu de personnes avaient un aussi beau

fusil que le mien. Je l’utilisais pour nourrir ma famille et mes

paroissiens de gibier. Maintenant mon arme commençait à

me causer des ennuis.

On voulait utiliser mon fusil pour tuer des gens que j’en­

seignais dans la paroisse. Je refusai. Les gens de ma tribu, les

Baluba, vinrent chez moi me demander de les aider à lutter.

Ils tenaient beaucoup à ce que je les rejoigne sur le champ de

bataille, car j’étais plus grand et plus fort que la plupart d’en­

tre eux et parce que j’avais une arme plus puissante que les

leurs. Je refusai de nouveau.

J e leur disais que je n’avais pas à lutter contre la chair et le

145

sang, mais contre les dominations et les puissances des ténè­

bres. La puissante arme avec laquelle je luttais est la Bible. Je

ne pouvais contribuer à faire couler le sang d’autrui.

Entretemps, je partis à Charlesville pour bénir des ma­

riages. Ma femme resta seule à la maison. Pendant mon ab­

sence, quelques Lulua vinrent de nuit marquer la porte de ma

maison d’un «X» en rouge. Cette marque signifiait que ma

maison devait être détruite et ma femme tuée. Ils étaient

déterminés à prendre mon arme par la force. Ils encerclèrent

ma maison et s’apprêtaient à exécuter leur plan. La nouvelle

atteignit quelques-uns de mes frères Baluba et ils se précipi­

tèrent chez moi pour écarter ceux qui voulaient nous faire du

mal.

A mon retour, je dis à mes paroissiens : «Je ne suis pas un

politicien. Je ne suis pas votre ennemi. Je suis tout simple­

ment votre pasteur. Vous êtes mes enfants en Christ. Ces

mains vous ont baptisés. Ces mains ont présenté vos enfants

au Seigneur. Elles ne pourraient jamais vous tuer. » Mais la

situation s’aggrava de telle façon qu’il me fut impossible de

■ester parmi eux sans prendre part aux conflits. Alors je quit-

ai la ville pour aller rejoindre les gens de ma tribu de l’autre

côté de la rivière, à la station missionnaire de Kalonda. Tous

les missionnaires avaient quitté Kalonda. Je m’installai dans

une de leurs maisons. Pour bien cacher mon fusil, je le mis

sous le toit au grenier.

Pour les gens de ma tribu, j’étais devenu un ennemi, car

j’avais refusé de leur donner mon arme. Les chefs Baluba en­

voyèrent 40 guerriers chez moi pour s’emparer de mon fusil

par force. Quelques-uns de mes frères Baluba avaient sauvé la

vie de ma femme lorsque j’étais en voyage. Maintenant, ils at­

tendaient de ma part que je lutte avec eux pour sauver la vie

de leurs femmes et de leurs enfants.

Je leur dis que j’étais pasteur et que mon devoir était de

sauver des âmes. Comment pourrais-je détruire des corps hu­

mains ? Ils se fâchèrent. A cause de moi, dirent-ils, des frères

de la tribu allaient mourir et ceci parce que j’avais refusé de

146

les laisser prendre mon fusil. Ainsi, ils m’appelaient leur

ennemi, l’assassin de mes frères Baluba. Ils me conseillèrent

de m’enfuir, sinon, après le combat, ils reviendraient pour

me tuer.

Les guerriers partirent pour la bataille, mais pendant le

combat les Lulua ne me virent pas parmi ceux qui se battaient

contre eux. Je restai à la station. Je gardai mon fusil. Après le

combat, nous ne nous sommes pas enfuis. Personne ne vint

pour nous tuer.

Maintenant, ma parole avait beaucoup plus de force.Je me

mis à visiter les Lulua et à prêcher parmi eux. Ils étaient con­

tents de me voir. Ils avaient compris que je n’étais pas leur

ennemi. Ils disaient : «Vraiment, le Pasteur n’a pas eu d’af­

faire avec nous. » Je leur répétais : «La seule arme avec la­

quelle je combats, c’est ce livre.» Ils me respectèrent plus

qu’auparavant.

Comment un chrétien peut-il être respecté après avoir

tué ? Si je tue quelqu’un, je prends la place de Dieu et dis '

«Aujourd’hui ta vie doit prendre fin ; ton âme doit entre

dans l’éternité. » Ensuite, je peux verser des larmes de repei

tance devant Dieu ; mais en quoi mes larmes peuvent-elU

modifier la destination de cette âme ? Je ne pourrai jamais

réparer mon péché. Je ne pourrai plus jamais être le même.

Je ne pourrai jamais oublier.

Nous avons perdu beaucoup de biens au cours des com­

bats. Peut-être aurions-nous pu éviter une si grande perte en

utilisant mon fusil. Mais la Bible dit que nous sommes comme

des arbres. Même leurs branches nues peuvent recevoir de

nouvelles feuilles à la saison des pluies. Si nous perdons tout,

nous ne manquerons pas de recevoir de nouvelles feuilles.

Dieu les procurera. Dès lors, j’ai beaucoup de joie à visiter les

villages, prêchant l’Evangile et m’entretenant avec les villa­

geois au sujet de leur âme. Je prêche avec beaucoup de joie et

de puissance parce que je ne les ai pas laissés utiliser mon fu­

sil. Mes mains ne sont pas coupables du sang versé.

D’après le récit du missionnaire Levi Keidel.

147

Au milieu des tribulations

TEMOIGNAGE DU PASTEUR EMMANUEL

WAYIN DAMA

*«Heureux ceux qui sont j>erse'cute's pour la justice, car le*

*royaume des cieux est à eux ! »*

(Matthieu 5:10)

«Quelles persécutions n’ai-je pas supportées ? Et le Sei­

gneur m’a délivré de toutes. » Avec ces paroles de la Bible, le

pasteur Wayindama Emmanuel s’adressait aux délégués à la

conférence de l’Eglise Mennonite au Zaïre, réunis à Mutena

en juillet 1964.

La difficile épreuve de ce pasteur africain commença dans

la province du Kwilu au cours du premier mois de l’insurrec­

tion dans l’ex-Congo Belge. Il avait été appelé comme insti­

tuteur à l’institut Biblique à Kandala au sud-est de Kikwit. Au

'.oir du 21 janvier, Kandala fut assailli par un groupe violent

le «jeunesse».\* Kandala fut bientôt en flammes. Ensuite les

naisons de la Mission et les bâtiments de l’institut Biblique

urent brûlés successivement.

«Nous avions sorti nos biens de la maison au moment de

l’attaque » disait le pasteur. «Ils brûlèrent notre maison, jetè­

rent nos biens dans le feu et me saisirent pour me battre. »

La «jeunesse» ordonna au pasteur d’enlever tous ses ha­

bits, à l’exception de ses sous-vêtements, de donner sa mon­

tre et ses lunettes et de s’agenouiller. Emmanuel alors de­

manda sa couverture et on lui répondit cruellement que ce

\* Nom donné à des rebelles opposés au Gouvernement Central de

Kinshasa. Le président de la république était à cette époque Mon­

sieur Joseph Kasavubu. Dès 1960, le Zaïre fut déchiré par des séces­

sions et des rébellions. Aujourd’hui le pays a retrouvé son unité sous

la direction ferme du Général Mobutu.

148

genre de choses provenait du Président Kasa-Vubu et devait

par conséquent être brûlé.

Les coups redoublèrent. Un jeune, debout derrière Emma­

nuel le menaçait de sa machette. Un autre, armé d’un arc et

d’une flèche, visait le cœur du pasteur.

«Vous n’avez aucune raison de vouloir me tuer» dit

Emmanuel, «je ne suis venu ici que pour prêcher l’Evangile

de Christ ».

«Tu mens ! » «Tu es coupable ! » «Nous voulons te tuer»

criaient-ils, en l’accusant faussement : «Tu t’es mêlé des af­

faires politiques. » «Tes missionnaires ont appelé les soldats. »

«Tes gens mangent l’argent de Kasa-Vubu. »

Le pasteur Wayindama fut de nouveau battu. Cette fois-ci,

on lui demanda de donner sa fille aux troupes de «jeunesse ».

Le refus résolu d’Emmanuel : «Je ne peux faire cela, même si

vous me tuez » ne fit qu’augmenter la fureur des assaillants.

«Tends tes mains pour que nous les coupions»criaient-ils.

«Si ces mains étaient coupables, vous pourriez les couper

répondit le pasteur, «mais je n’ai pas fait autre chose que c

prêcher l’Evangile. »

Les menaces continuaient et un jeune excité, au moyen de

son arc, battait le pasteur toujours agenouillé.

Haine et violence aveugles récompensaient ainsi cruelle­

ment le pasteur de ses années de fidèle service. Au cours de

cette soirée et des jours qui suivirent, Emmanuel reconnut à

plusieurs reprises, parmi les bandes sauvages qui le mena­

çaient ainsi que sa famille, des jeunes gens venant des pa­

roisses protestantes où il avait servi comme pasteur.

Pendant le long supplice de menaces et de coups, Emma­

nuel était resté à genoux sur le sol, devant sa maison en flam­

mes. Finalement les dirigeants de la bande de «jeunesse»,

appelés à d’autres affaires, le quittèrent en lui ordonnant de

rester à genoux. Emmanuel obéit jusqu’à ce qu’ils revinrent

149

et lui demandèrent pourquoi il était encore toujours là et s’il

n’était pas effrayé.

«Non, je n’ai pas peur, vous ne pouvez pas me tuer, le Sei­

gneur m’aidera » répondit Emmanuel.

La femme du pasteur effrayée de cette réponse téméraire

lui dit : «Mais pourquoi les fâcher davantage en te servant du

nom du Seigneur ? »

«Qui m’aidera si ce n’est l’Eternel ?» insista Emmanuel.

« f e dois l’honorer jusqu’à la mort. »

Finalement, après avoir été battu une fois de plus, Emma­

nuel fut relâché.

A ce moment, le pasteur, sa femme et leurs quatre enfants,

accompagnés d’un étudiant et de\_sa famille qui les avaient re­

joints, s’enfuirent dans les hautes herbes pour s’y cacher.

Cependant un enfant de cet étudiant manquait ; il s’était

sauvé au moment des coups. Comme les autres craignaient de

s’exposer, c’est le pasteur Wayindama qui se mit à la recher­

che de l’enfant. Il ne le trouva pas mais constata que les

rebelles» étaient partis. Alors Emmanuel s’empressa

'appeler les autres, les invitant à venir se réchauffer près des

éndres de ce qui était autrefois leur foyer. Ils passèrent la

nuit dans la maison d’une infirmière. Cette maison avait été

épargnée parce que l’infirmière avait collaboré avec les «re­

belles ».

Le lendemain, mercredi, la famille sans abri se remit à la

recherche de l’enfant, toutefois sans succès et finalement fut

contrainte à admettre qu’il avait été, soit brûlé, soit capturé.

Le jeudi, enfin, un petit avion missionnaire survolant la

station missionnaire lança un message promettant de l’aide.

Le vendredi, un hélicoptère de l’ONU vint au secours des

■missionnaires sans abri. Le pilote promit de revenir secourir

le pasteur et sa famille ainsi que les étudiants de l’institut.

Mais hélas, l’épreuve du pasteur Wayindama ne touchait pas

encore à sa fin.

Les femmes craignant que l’avion ne revienne pas (il est re­

150

venu plus tard) ou qué tous soient massacrés entretemps, in­

sistèrent pour s’échapper à travers les champs. Pendant plu­

sieurs jours, le pasteur Emmanuel et son groupe, en route

pour Kamayala où habitent les gens de leur tribu, subirent de

nombreux harcèlements. Cependant des croyants et même

des jeunes «rebelles » sympathiques les aidèrent tout au long

du chemin.

Un jeune «rebelle » les accompagna un certain temps. Les

villageois les aidèrent à traverser une rivière. Une infirmière

donna des médicaments à la femme du pasteur et à l’enfant

tombé malade en cours de route. Un autre professeur tua une

poule pour les nourrir et leur donna deux cents francs. Il con­

duisit aussi la femme du pasteur sur sa bicyclette jusqu’au

prochain village. La plupart du temps Emmanuel portait

deux de ses enfants. En court de route, ils rencontrèrent un

autre groupe d’étudiants en fuite.

Deux fois encore le groupe errant rencontra des bandes de

«jeunesse ». A un endroit le pasteur et l’étudiant furent con­

duits auprès d’un «président», caché dans les hautes herbes

pour être jugés. Les femmes et les enfants se lamentaien

Cependant le pasteur Wayindama reconnut ce «président

assis dans sa cachette pour les juger ; c’était un membre d’un\*

paroisse protestante. Honteux, le «président» rassura le

pasteur qu’il n’y avait «pas d’affaire» entre eux et qu’il ne

leur arriverait plus rien en chemin.

Une semaine après l’attaque de Kandala, le pasteur Wayin­

dama et son groupe atteignirent enfin la région de leur tribu,

les Chokwe, non occupée par les insurgés. Ils traversèrent la

dernière rivière et, craignant les soldats envoyés par le Gou­

vernement Central pour lutter contre les bandes de «jeu­

nesse», ils entrèrent secrètement dans le village du pasteur.

Emmanuel ne se rendait pas compte qu’il abordait une nou­

velle vallée pleine d’angoisse et de souffrance.

Le lendemain matin, après avoir passé la première nuit

dans son village, Emmanuel sortit pour dire «Moyo»\* aux

agents de l’Etat et aux soldats.

\* Bonjour.

151

«Qui es-tu et d’où viens-tu ? » lui demandèrent-ils sévère­

ment.

«Je suis Emmanuel Wayindama. Nous avons fui les bandes

de « jeunesse ». Je suis venu avec ma famille de Kandala, où ils

ont brûlé nos maisons. »

«Oh, tu es sans doute l’homme que nous cherchons - Em­

manuel Mwatshidiata - tu es un leader de la « jeunesse ».

«Mais je suis Emmanuel *Wayindama.* Nous avons lui la

« jeunesse ». Je ne suis pas un des leurs. »

«Non, tu mens ! Tu es un des leurs. Nous allons t’enle­

ver ! »

Malgré l’intervention d’un sergent-major qui connaissait

personnellement le pasteur, les soldats s’efforçant à anéantir

le mouvement insurrectionnel saisirent Emmanuel et trois

autres personnes. On attacha une corde autour du cou du

pasteur et de nouveau il était menacé de mort. Mais grâce aux

supplications du sergent la corde fut enlevée et on emmena le

pasteur dans un camion militaire. Une fois de plus la mère vit

partir son mari et, avec ses enfants, se remit à pleurer.

«Ne pleurez pas ; le Seigneur me protégera je vous verrai

plus loin au long du chemin » les rassura Emmanuel.

Le pasteur Emmanuel fut conduit à Kahemba où il fut jeté

en prison avec des « rebelles » faits prisonniers. On les informa

qu’ils seraient tous exécutés le lundi.

Emmanuel fut encouragé lorsqu’un autre responsable de

l'Eglise fut conduit à la prison. Ils prièrent avec les autres pri­

sonniers. Pendant la nuit, le pasteur Emmanuel fit cette priè­

re : «Si je suis coupable, O Seigneur, alors je peux rester en

prison, mais si je suis ici parce que je suis Ton serviteur, alors

montre Ta puissance et fais-moi sortir de prison. »

Cette même nuit, dans un rêve, Emmanuel entendit un des

prisonniers qui lui demandait : «Tu pars, t’ont-ils relâché ? »

«Oui, ils m’ont relâché » répondit le pasteur dans son rêve. Le

152

lendemain matin, Emmanuel tout rassuré, repassait le rêve

dans sa mémoire, se demandant toutefois quand ce rêve se

réaliserait.

Pendant la journée Emmanuel vit passer une camionnette

appartenant à la mission et on l’informa qu’avec cette

camionnette sa famille serait conduite à la station mission­

naire de Kamayala. Au retour du véhicule sur lequel la fa­

mille du pasteur et d’autres personnes avaient pris place, les

soldats ordonnèrent au chauffeur de s’arrêter et lui défendi­

rent de se rendre à Kamayala.

« Vous n’ètes pas vraiment de Kamayala, il se peut bien que

vous aidiez les «rebelles»», insistaient les soldats.

Par un miracle, pour lequel le pasteur bénit le Seigneur

jusqu’à ce jour, il avait encore sur lui son livret d’impôts

d’Etat qui disait qu’il était effectivement du territoire de

Kamayala. Lorsqu’Emmanuel avait été dépouillé et battu à

Kandala, il avait perdu tout ce qu’il avait dans ses poches et

tous ses biens avaient été jetés dans le feu ou dispersés. Mais

lorsque les rebelles avaient quitté les lieux, Emmanuel avait

retrouvé son livret d’impôts près des ruines. /X. présent ce li­

vret donnait la preuve nécessaire ; il semble que par ce livret

les soldats furent convaincus. Néanmoins, seule la famille

d’Emmanuel obtint la permission de continuer la route. Le

pasteur fut retenu au camp militaire.

Une fois de plus Emmanuel se demanda : «Quand mon

rêve se réalisera-t-il ? »

Dans l’après-midi le pasteur fut de nouveau appelé à

balayer le camp militaire. Le sergent qui avait essayé d’inter­

venir auparavant l’appela chez lui. Là, Emmanuel attendit

pendant deux heures. Finalement, le sympathique sergent

réussit à délivrer le pasteur de prison. Il lui offrit son vélo

pour rentrer dans son village.

Lorsque le pasteur quitta le camp militaire, un des prison­

niers s’écria : «Tu pars ? » «Oui, ils m’ont relâché» répondit

le pasteur. Le rêve s’était réalisé.

153

Le cœur d’Emmanuel était plein de joie. Il chantait canti­

que après cantique tout en pédalant vers son village. Parmi les

nombreux cantiques «Jésus m’a prouvé son amour» était

l’un de ses préférés.

Lorsqu’Emmanuel arriva chez lui dans son village natal, on

lui couvrit le visage de poudre blanche, en signe de grande

joie. Une foule d’heureux villageois remplit la maison du pas­

teur pour rendre grâce à Dieu d’avoir protégé Emmanuel.

Même l’enfant de l’étudiant fut retrouvé plus tard.

De nombreux croyants, en particulier des missionnaires et

des pasteurs, ont également subi les abus du terrorisme et de

l’insurrection anti-gouvernementale. L’insurrection à travers

le pays a coûté beaucoup de vies humaines.

Lorsque la question fut posée au pasteur Wayindama,

pourquoi la colère de la «jeunesse » s’était ainsi tournée con­

tre les pasteurs et les missionnaires, qui ont tous tant sacrifié

pour les villageois, il répondit que c’était uniquement parce

que cette «jeunesse » avait cru aux mensonges communistes.

Dans certains cas pourtant, remarqua le pasteur, les hostilités

envers les missionnaires et les pillages étaient dus à la convoi­

tise de leurs biens.

D’après le récit fait à Ben Eidse et

Elmer Neufeld.

154

Sources des récits

Méditation devant le mur de Berlin : Anni Dyck

Pour la gloire de Dieu : Collection de Lange. Source : Flavius Jose-

phus, Antiquitates XVIII : Par. I.

Nicolas de Flue : Elza Franken-Liefrinck. Source : Walter Nigg,

«Grosse Heilige ». Artémis Verlag, Zürich.

Le drapeau de la Salutiste : Collection de Lange. Source : Vera E.

Walker, «The Happy Folk», p. 43. Edinburgh House Press, 1933.

Plus fort que la haine : Collection de Lange. Source : Lilian Cox,

God’s Mighty Men.

La plume blanche : Collection de Lange. Source : L. Violet Hodgkin,

«Fierce Feathers ». Friends Book Center, London, 1931.

Grand-mère et le chef de brigands : Anny Wienbruch, «Die frôhli-

che Familie». Verlag der St. Johannis-Druckerei C. Schweickhardt,

Lahr-Dinglingen, 1962.

Paix à Tana : Collection de Lange. Source : Arthur Shepherd,

« Yarns of Heroes on the Lone Trail », p. 72. Edinburgh House Press,

London,1925.

Le toit de chaume dans l’Emmental : Anni Dyck. Source : E. Hersh-

berger Bauman, «Coals of Fire». Herald Press, Scottdale, Penna.,

1954.

Jésus-Christ dans les Andes : Collection de Lange. Source : Ernest

Taylor. Friend’s Bookshop London. Bertha Krall, God’s Ambassa-

dors. The Religions Education Press Ltd., Wallington, Surrey.

«Ce n’est pas l’affaire d’une femme» : Anni Dyck. Source : Her­

mann von Kaltenborn, «Mary Slessor». Basler Missionsbuchhand-

lung, Basel, 1948 - W.P. Livingstone, «Ma en Afrique», Editions

«Le Phare », Flavion, 1971.

L’empereur et l’évêque : Collection de Lange. Source : Lilian Cox,

«Yarns on Christian Servants of the Church». New ChronicleJan.

1937.

Saint François et les voleurs : Elza Franken-Liefrinck. Sources : z.T.

spéculum perfectiones, cap. 66 et Joh. Jôrgensen, der Heilige Franz

von Assisi, Verlagjos. Kôsel, Kempten und München, 1920.

Saint François parmi les Croisés : Elza Franken-Liefrinck. Sources :

z.T. Anal. Franz. III, p. 58 und Joh. Jôrgensen, Der Heilige Franz

von Assisi.

L’étoile à six branches : Barbara Hug. Extrait de : Katarina

Christiansen, «Unendlich mehr die Liebe». Kreuz-Verlag, Stutt­

gart, 1956.

Seulement une baraque : Hans Brandenburg.

155

Le prédicateur de rue de Shinkawa : Tomoko und Keiji Ogawa.

Adapté par Anni Dyck.

Soirée de Noël à Kakola : Extrait de Ingeborg Maria Sick, « Mathilda

Wrede ». Steinkopf Verlag, Stuttgart.

« Si je marche en pleine détresse... » .’ Elza F ranken-Liefrinck et Anni

Dyck.

Gracié: par Anni Dyck. Sources: Leah Kauffman Lind, «He

destroyed an Enemy ». Ira D. Landis, «The Ephrata Cloister ». Men-

nonite Encyclopedia, Vol. II, Herald Press, Scottdale, Penna.

Dirk Willems : collection de Lange. Source: Thielman J. van

Braght, «Het Bloedig Tooneel of Martelaers Spiegel der Doops-ge-

sinde of Weereloose Christenen », Dordrecht, 1660.

Hôtes étranges : Collection de Lange. Source : Berta Krall, Advcntu-

res of Peace (N.S.S.U.).

Miséricorde à Poznam : Anni Dyck. Source : Communication du

pasteur Grave.

Une bienfaitrice russe : Anna Labsin, Vospominanija A.E. Labsinoj.

Russkaja Starina Bd. 113, Beilage pp. 1-102. St. Petersburg, 1903.

Tombé au combat : Anni Dyck. Source : A.E. Janzen, The Moro’s

Spear. Mennonite Brethren Publishing House, Hillsboro, Kansas,

1962.

«Comme nous pardonnons aussi»: d’après Corrie ten Boom,

Hallo, Bruder ! R. Brockhaus Verlag, Wuppertal, 1958.

Pisciples de Jésus au pays des Kikuyus : De E.M. Wiseman,

«Zwischen Hass und Liebe». Basileia Verlag, Basel, 1962.

Une décision difficile : Elisabeth Hershberger Bauman, «Coals of

Fire». Herald Press, Scottdale, Penna., 1954.

Témoins dejésus en Corée : Extrait de Dorothy C. Haskin, « In Spite

of Dungeon». Zondervan Publishing House, Grand Rapids,

Michigan, 1962. Traduit et adapté par Anni Dyck.

«Afin que tous soient un» : Zusammengestellt aus dem Sonderheft

der Versôhnung : «Ein Christ verweigert den Kriegsdienst ». Verlag

der Versôhnung, Zwiefalten, 1951.

Appendice

Ils n’ont pas utilisé mon fusil, par le pasteur Kabangu Thomas.

Source : le pasteur Lévi Keidel, missionnaire au Zaïre.

Le pasteur Emmanuel au milieu des tribulations. Source : M.M.

Ben Eidse et Elmer Neufeld.

Note concernant l’illustration page 98 :

Reproduction de l’estampe publiée dans «Het Bloedig Tooneel of

Martelaers Spiegel der Doops-gesinde of Weereloose Christe­

nen », édition de 1660. Bibliothèque Jules Lambottejr.

156

Prière

Seigneur, fais de moi un instrument de ta PAIX.

Là où il y a la HAINE, que je mette l’AMOUR.

Là où il y a l’OFFENSE, que je mette le PARDON.

Là où il y a la DISCORDE, que je mette l’UNION.

Là où il y a l’ERREUR, que je mette la VERITE.

Là où il y a le DOUTE, que je mette la FOL

Là où il y a le DESESPOIR, que je mette l’ESPERANCE.

Là où il y a les TENEBRES, que je mette la LUMIERE.

Là où il y a la TRISTESSE, que je mette la JOIE.

O Maître, donne-moi de ne pas tant chercher

à être CONSOLE qu’à CONSOLER,

à être COMPRIS qu’à COMPRENDRE,

à être AIME qu’à AIMER.

Car c’est en DONNANT qu’on REÇOIT,

c’est en S’OUBLIANT qu’on SE RETROUVE,

c’est en PARDONNANT qu’on est PARDONNE

c’est en MOURANT qu’on ressuscite à la VIE ETERNELLE

Amen.

St François d’Assise.

157

Table des matières

Avertissement de l’édition allemande 5

Voix de l’Ancien Testament 6

Voix du Nouveau Testament 7

Méditation devant le mur de Berlin 8

Pour la gloire de Dieu 13

Nicolas de Flue 17

Le drapeau de la Salutiste 21

Plus fort que la haine 27

La plume blanche 31

Grand-mère et le chef des brigands 35

PaixàTana 40

Le toit de chaume dans l’Emmental 45

Jésus-Christ dans les Andes 48

«Ce n’est pas l’affaire d’une femme » 52

L’empereur et l’évêque 56

Saint François et les voleurs 60

Saint François parmi les croisés 63

L’étoile à six branches 68

Seulement une baraque 74

Le prédicateur de rue de Shinkawa 77

Soirée de Noël à Kakola 84

«Si je marche en pleine détresse » 89

Grâcié 92

Dirk Willems 95

Hôtes étranges 99

Miséricorde à-Poznan 103

Une bienfai trice russe 107

Tombé au combat 112

« Comme nous pardonnons aussi » 117

Disciples de Jésus au pays des Kikuyus 122

Une décision difficile 127

Témoins de J ésus en Corée 131

«Afin que tous soient un » 138

Ils n’ont pas utilisé mon fusil 144

Au milieu des tribulations 148

Source des récits 155

Seigneur, fais de moi un instrument de Ta paix 157

Table des matières 158

158

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

**Collection « Le Phare »**

**(Livres pour jeunes de plus de 16 ans et pour adultes)**

N° 3

**CHEMIN SOLITAIRE**





**par Robert FARELLY**

LE PROBLEME DE LA

NON-VIOLENCE EXAMINE

DANS LE CADRE D’UN

ROMAN HISTORIQUE.

L’action se passe à Bruges, au

XVIme siècle, pendant les rigueurs

de l’inquisition.

N° 9

**QUESTION 7**

par

R.A. LEE

et

H.G. NOACK

UN PROBLEME DE JEUNES

DANS

L’ALLEMAGNE DE L’EST.

LES CHRETIENS EVANGELIQUES ADEPTES DE

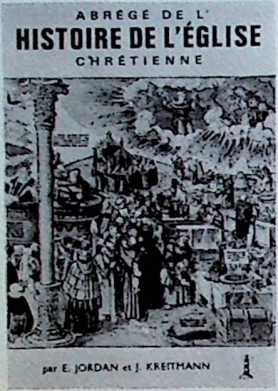
LA NON-VIOLENCE

16 pages. Etude, par Jules Lambotte Jr.

Prix : 16 FB — Par 10 exemplaires : 120 FB

159

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR



**ABREGE DE L’**

**HISTOIRE DE L’EGLISE**

**CHRETIENNE**

**par le pasteur**

**Emmanuel JORDAN**

5me édition revue et augmentée

par Jean KREITMANN

368 pages illustrées par 92 photos.

Pour discerner l’Eglise de Jésus-

Christ, au delà des différences

confessionnelles, et faire le point

de la situation actuelle des

Chrétiens dans le monde.

**(**

I

l

R

l

1

«

E

L

T

«

II

A

S<

S(

NOUS PUBLIONS...

DES LIVRES DE POCHE (romans-récits)

DES LIVRES HISTORIQUES

DES LIVRES RELIGIEUX

DES LIVRES DE SCOUTISME ET DE

PEDAGOGIE

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Envoi gratuit sur simple demande

NOTRE ADRESSE

EDITIONS « LE PHARE »

LIBRAIRIE DES ECLAIREURS UNIONISTES

(association sans but lucratif)

5531 — FLAVION-FLORENNES — Belgique

Téléphone : (082) 68.83.01

Attention : Depuis 1977, le village de Flavion a cessé

d’exister en tant que commune indépendante. Il est

devenu une partie de la ville de Florennes. L’adresse

postale demeure provisoirement la suivante :

5531 FLAVION-FLORENNES.

Il a été tiré sur les presses de l'imprimerie Mercurius à Anvers (Belgique),

15.000 exemplaires, dont 1.000 cartonnés, de la première édition de ce livre.

Achevé d'imprimer le 15 novembre 1977.

Dépôt légal : D/1977/0580/2

15

160

ILS N'ONT PAS RESISTE

OU

LE TRIOMPHE DE LA FOI

Anni Dyck a rassemblé trente récits

authentiques survenus au cours de l'histoire

de l'Eglise chrétienne depuis Ponce Pilate

jusqu'à nos jours. Ils illustrent de façon vivante

la mise en application du Sermon sur la Mon­

tagne prononcé par le Christ.

En lisant ces histoires, le lecteur voyagera

successivement sur les cinq continents. Il vivra

avec Ambroise, Nicolas de Flue, François

d'Assise, les Mennonites, Dirk Willems, les

Quakers, Mary Slessor, Mathilde Wrede, Frank

Paton, Kagawa, les Loïnios, les Kikuyus, les

Moros, l'Armée du Salut, Corrie ten Boom et

d'autres.

En annexe, deux récits - témoignages de

pasteurs africains mêlés aux troubles survenus

au Zaïre après son indépendance.